



THE
JOHN CARTER BROWN
LIBRARY



Bequest of

MAURY A. BROMSEN

APRIL 25, 1919—OCTOBER 11, 2005

NOUVELLE
RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la Nouvelle Espagne, ses diverses
aventures; & son retour par la Province
de Nicaragua jusques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique telle qu'elle estoit autrefois,
& comme elle est à present.

ENSEMBLE VNE DESCRIPTION
*exacte des Terres & Provinces que possèdent les
Espagnols en toute l'Amerique, de la forme de
leur gouvernement Ecclesiastique & Politique,
de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles
des Crioles, des Metifs, des Mulatres, des
Indiens, & des Negres. Et un Traité de la
Langue Poconchi ou Pocomane.*

Dedié à Monseigneur COLBERT Secretaire d'Etat.

*Le tout traduit de l'Anglois par le sieur DE
BEAULIEU HUËS O NEIL.*

TROISIEME PARTIE.

En lib. de 1777

A PARIS,

Chez GERVAIS CLOUZIER au Palais sur les degrez en
montant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyageur.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

136
ZOTTAGES

1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800
1801
1802
1803
1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810
1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



TABLE DES CHAPITRES

Qui sont contenus en ce Livre.

CHAPITRE I.

Description de l'Etat, du Gouvernement, des richesses, & de la grandeur de la ville de Guatimala, & du pays qui en dépend. page 1.

CHAP. II. Description Geographique de la Province de Guatimala, de son commerce, de ses côtes & ports, & des saisons propres à y aborder, du fort & du foible de ses places tant maritimes que de terre, & de plusieurs au-

T A B L E

- tres particularitez de cette Province.* 37
- CHAP. III. *De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une mine d'or. Histoire d'un Negre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala.* 49
- CHAP. IV. *Description de Petapa, du commerce qui s'y fait, & des privileges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses recolttes.* 61
- CHAP. V. *Description de Vera-Paz, & d'une nation que les Espagnols n'ont encore pû subjuguier; l'histoire d'un Religieux Espagnol qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.* 75
- CHAP. VI. *Description de l'état où sont à present les Indiens du pays de Guatimala, de leurs mœurs & maniere de vivre depuis*

DES CHAPITRES.

la conquête, & particulièrement de leurs festes annuelles. 85

CHAP. VII. *De la methode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens, & quelle est leur conduite envers eux.* 91

CHAP. VIII. *Des habits des Indiens, de leurs logemens, de leurs ouvrages, de leurs occupations domestiques, de leur police, de leurs mariages, &c.* 99

CHAP. IX. *L'Auteur continuë de décrire la maniere de vivre des Indiens, leur manger ordinaire, leurs diverses sortes de brava- ges.* 107

CHAP. X. *Description d'une boisson étrange des Indiens, & de la maniere dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'ivrognerie.* 114

CHAP. XI. *Du Gouvernement des Indiens, & de la Justice qui s'exerce entr'eux.* 119

T A B L E

- CHAP. XII. *Des arts & métiers qu'exercent les Indiens, & de leur exactitude & assistance aux ceremonies de l'Eglise, & ce qu'ils pratiquent envers leurs Curez, & autres Ecclesiastiques.* 127
- CHAP. XIII. *Des droits que les Indiens payent au Roy d'Espagne, & aux Seigneurs dont ils dépendent.* 135
- CHAP. XIV. *Les mœurs des Indiens, de leur fidelité, de leur respect envers les Ecclesiastiques, de leur eloquence naturelle, de l'attache qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolatrie, & de l'opinion qu'ils ont de la religion.* 137
- CHAP. XV. *De l'application des Indiens à celebrer les festes, & comme il surpassent les Espagnols en les imitant, lors qu'ils se disciplinent en public à certains jours de l'année.* 151
- CHAP. XVI. *Divers moyens*

DES MATIERES.

- dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.* 158
- CHAP. XVII. *Des dances des Indiens & de leurs instrumens.* 163
- CHAP. XVIII. *Comme l'Auteur sortit de la ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.* 172
- CHAP. XIX. *L'Auteur continuë la relation de son voyage.* 178
- CHAP. XX. *Comme j'ay pris la langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le sejour que je fis parmy eux; avec un détail particulier de ce en quoy consiste le revenu des Cures de ces pays-là.* 189
- CHAP. XXI. *Des sorciers, & de leurs sortileges; avec trois histoires remarquables sur ce sujet.* 224
- CHAP. XXII. *L'Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il*

TABLE DES MATIER

reçut de son General de s'en retourner en Angleterre, & comme la connoissance qu'il avoit de la langue du païs le fit accepter la charge de Vicaire d'Amatitlan & de toute la contrée, dont il fait une exacte description, aussi bien que des meurs des Indiens, & des avantages de son Vicariat. 281

CHAP. XXIII. L'Auteur fait ensorte qu'on l'ôte de l'employ d'Amatitlan pour l'envoyer à Petapa, où il fait resolution de se prevalloir enfin de la permission qu'il avoit receüe de son General, & l'exécute habilement nonobstant tout ce que peuvent faire ses Superieurs pour le retenir. 290

Fin de la Table.

RELATION



RELATION
DE LA
NOUVELLE
ESPAGNE.
TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Description de l'Estat, du Gouverne-
ment, des richesses, & de la
grandeur de la ville de Guatima-
la, & du pays qui en depend.*



E n'eus pas fait mille pas au
de-là de l'Eglise de Xocote-
nango, qu'il sembloit que les
côtaux & les montagnes se
separoient les unes des autres pour laisser

III. Part.

A

plus d'espace à la veüe, & luy donner le moyen de s'étendre dans la vallée.

La reputation de cette Ville, & les discours qu'on m'en avoit fait à Mexique & à Chiapa, m'avoient fait naître la pensée qu'elle devoit estre fortifiée de bonnes murailles, de tours, & de bastions, pour resister à tous ceux qui auroient quelque dessein de l'attaquer.

Mais comme j'en fus proche & que j'y pensay le moins, je me trouvay dedans sans avoir veu aucunes murailles, & sans avoir passé des portes ny des ponts, ny rencontré des Gardes pour m'interroger d'où je venois & qui j'estois; & en passant proche d'une Eglise nouvellement bâtie, autour de laquelle il n'y avoit que de petites maisons, les unes couvertes de chaume & les autres de tuile, ayant demandé le nom de la Ville, l'on me répondit que c'estoit la ville de Guatimala, & que cette Eglise-là s'appelloit saint Sebastien, qui estoit la seule Eglise Paroissiale de la Ville.

Cela diminua de beaucoup l'opinion que j'avois eu de la grandeur de cette ville, de sorte que je creu avoir rencontré encore une seconde Chiapa, jusques à ce qu'ayant passé un peu plus avant au

des Indes Occidentales.

milieu des maisons, qui estoient du costé droit & des fumiers à gauche, j'entray dans une ruë qui estoit plus large, & où il y avoit des maisons des deux côtez, qui sembloient promettre que la ville estoit proche.

Je n'eus pas si-tost détourné mes yeux que j'apperçus un magnifique Convent, qui estoit le lieu où je devois aller terminer mon voyage, & me reposer après tant de fatigues.

Je mis pied à terre à la porte de derriere, & ayant demandé le Prieur, il vint au devant de moy me disant que j'estois le bien-venu, & qu'en la consideration du Provincial je ne manquerois de rien, & qu'il feroit mesme pour moy plus que le Provincial ne luy avoit ordonné par ses lettres.

Il me dit ensuite qu'il avoit esté nourry en Espagne en la Province d'Asturie, où plusieurs Navires Anglois avoient accoûtumé d'aborder, de sorte qu'y ayant veu plusieurs personnes de ma nation, & concu de l'amitié pour eux; parce que j'en estois, & que je me trouvois hors de ma patrie, étranger & pelerin en ce pays-là, qu'il m'assisteroit en tout ce qui luy seroit possible.

4 *Nouvelle Relation*

Je vous laisse à penser quelle joye j'eus sentis en moy-mesme, de rencontrer un homme qui avoit des pensées si éloignées du moine Hidalgo, & qui avoit conçu une si bonne opinion de nostre Nation.

Mais elle fut encore bien plus grande par l'accomplissement de ses promesses: Il s'appelloit Frere Jacinthe de Cabannas, & estoit principal Lecteur en Theologie dans l'Université.

Comme il vit que j'avois envie de continuer mes études, & particulièrement de prendre quelque leçons de Theologie sous luy, il me fit la faveur après que j'eus esté son auditeur le premier quartier de l'année, de me faire soutenir publiquement des theses de Theologie, où il presida, & m'assista devant tous les Docteurs & Theologiens de l'Université, contre les opinions de Scot & de Suarez.

Mais la principale question qui fut agitée, fut touchant la naissance de la Vierge Marie, que les Jesuites avec Suarez, les Cordeliers & les Scotistes tiennent estre née sans peché originel, & sans en avoir retenu aucune coulpe ny tache.

Je soutins publiquement contre cette opinion celle de S. Thomas d'Aquin & de tous les Thomistes, qui est qu'elle

des Indes Occidentales. §

estoit née dans le peché originel, aussi bien que toute la posterité d'Adam.

Ce fut un acte si bien soutenu de part & d'autre, par des argumens pour & contre, avec leurs réponses & solutions, qu'il y avoit plusieurs années qu'il ne s'en estoit veu un si remarquable que celuy-là.

Les Jesuites frapoyent du pied contre terre & battoient des mains, pour témoigner qu'ils ne pouvoient souffrir cette assertion qu'ils appelloient une heresie, disant que cette opinion touchant la Vierge se pouvoit soutenir en Angleterre qui estoit un pays d'heretiques, & que j'aurois pu l'y deffendre parce que j'avois esté nourry parmy eux; mais qu'ils s'entonnoient que le Docteur Cabannas la voulut appuyer, luy qui estoit né entre les Espagnols, élevé dans leurs Universtitez, & qui estoit le premier Lecteur en cette fameuse Academie.

Mais je leur répondis patiemment qu'ils avoient tort de s'emporter de la sorte, puisqu'ils y avoit non seulement des raisons assez fortes & assez puissantes pour appuyer cette opinion; mais aussi l'autorité de plusieurs sçavans Theologiens du party des Thomistes.

6 *Nouvelle Relation*

Après cela j'eus peu de credit parmy les Jesuites, mais j'en acquis beaucoup entre les Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & particulièrement auprès du Docteur Cabannas, de sorte que par son moyen & celuy de frere Jean-Baptiste Prieur de Chiapa, qui le fut aussi de Guatimala à Noël ensuivant, j'acquis autant d'honneur & d'estime en ce pays-là, qu'aucun étranger ait jamais eu entre les Espagnols.

Comme ils se trouverent tous deux à la Chandeleur à Chiapa pour l'élection d'un nouveau Provincial, ils se souvinrent de moy qui demeurois toujours à Guatimala, & sçachans que l'Université; qui dépend principalement de leur Convent, auroit besoin d'un Professeur pour y enseigner le cours de Philosophie; ils me proposerent au nouveau Provincial nommé Jean Ximeno & au Chapitre de la Province, pour me faire établir en cette charge à la S. Michel prochaine.

Ils agirent si vigoureusement en ma faveur, outre qu'ils avoient tant d'autorité qu'on ne leur pouvoit presque rien refuser, qu'ils obtinrent facilement ce qu'ils vouloient, & m'apporterent en venant des Lettres patentes du Pere Pro-

vincial, par lesquelles sous le nom de frere Thomas de Sainte Marie, qui estoit celuy dont on m'appelloit alors, il me nommoit pour Professeur en Philosophie dans cette Université, & enjoignoit au Prieur de me mettre en possession de cette charge.

Cet honneur fait à un étranger & nouveau venu dans la Province, fit que les Crioles & quelques autres qui avoient eu dessein sur cette charge, dirent cent choses contre moy.

Mais tout cela ne servoit qu'à augmenter le dessein que j'avois de me rendre sçavant, d'estre plus assidu aux leçons publiques, & d'employer le temps d'une telle maniere en étudiant jour & nuit, que je me pusse acquiter avec honneur de l'employ qu'on m'avoit donné, & répondre à l'esperance que mes amis avoient de moy.

Je continuay cet employ pendant trois ans; & comme il me venoit par fois en la pensée que je devois soutenir l'honneur de ma nation à Guatimala, & ne pas souffrir qu'aucun Espagnol me surpassât en invention & en subtilité d'argumens & de conceptions; cela faisoit que bien souvent, lorsque tous les autres Religieux

8 *Nouvelle Relation*

s'alloient coucher, je me retirois dans ma chambre, où après avoir pris un verre de chocolate sur les neuf heures, je passois la nuit à étudier jusqu'à deux heures après minuit, que je m'allois reposer pour me lever ensuite à six heures.

Pendant ces trois années je ne voulus avoir aucune des charges ordinaires du Convent, & je ne m'appliquay qu'à la predication, & à oüir les confessions de ceux qui venoient à l'Eglise de nostre Convent, de peur d'estre interrompu en mes études.

Neanmoins le Prieur & le Docteur Cabannas m'importunoient souvent d'obtenir une permission de l'Evesque, pour pouvoir confesser & prêcher dans la ville & à la campagne: car par fois comme j'ay dit, je faisois des predications dans l'Eglise du Convent par la permission du Pere Provincial.

Mais je m'y opposay toujourns fortement jusqu'au temps que le Provincial vint à Guatimala, qui m'ayant oüy prescher une fois voulut à toute force que j'obtinsse cette permission de l'Evesque, afin que n'estant plus resserré dans les limites du Convent, je peusse prescher librement dans les autres Eglises, & par ce

des Indes Occidentales. 9

moyen de gagner de l'argent pour m'acheter des Livres.

Pour cet effet il me fit examiner par cinq Docteurs en Theologie pendant trois heures, comme c'est la coutume de cet Ordre, où après avoir soutenu toute la rigueur de leur examen & obtenu leur approbation, il me donna sur le champ un brevet de presentation, qui faisoit mention de cet examen, pour le presenter à l'Evesque, afin qu'il me donnât la permission de confesser & de prescher par tout son Diocese, conformement à la Bulle du Pape Clement qui commence; *Dudum, de sepulturis.*

L'Evesque de Guatimala qui m'aimoit particulièrement, & qui souhaitoit l'avancement des bonnes-lettres en cette Université-là, n'eut pas besoin de beaucoup de prieres: car tout à l'heure il me donna cette permission qu'il écrivit au dos de la presentation, par laquelle il me permettoit de prescher dans tout son Diocese, & d'administrer le Sacrement de la Penitence à toutes sortes de personnes, excepté les Religieuses, & d'absoudre de tous pechez, hors les cas reservez à sa Sainteté & à l'Evesque; cette permission estant signée de sa main & de celle de son Secre-

taire le quatrième jour de Decembre mil six cens vingt-neuf

Je fus donc ainsi établi en la ville de Guatimala avec commission de l'Evesque & du Provincial, pour enseigner la Philosophie, & prescher dans tout ce Diocese.

L'on m'offrit aussi la chaise pour enseigner la Theologie, dont je fis mesme quelques leçons pendant trois mois; & j'aurois pû demeurer long-temps en ce lieu-là si j'avois voulu; mais je n'y fus que trois ans & demy pour la raison que je diray cy-aprés.

De sorte que je représenteray fidèlement tout ce que j'ay pû apprendre de cette ville pendant ce temps-là, & du país des environs où j'av fait divers voyages, tant lors que j'estois à Guatimala, que pendant sept années que j'ay demeuré dans les villages de la campagne.

Cette ville que les Espagnols nomment Saint Jacques de Guatimala, est située dans une vallée qui n'a qu'environ une lieuë de large ou un peu moins, parce qu'elle est close par de hautes montagnes; mais en sa longueur vers la mer du Sud elle contient un país vaste & tout

uni, qui s'élargit un peu au de-là de cette ville qu'on appelle encore aujourd'huy la vieilleville, qui est environ à un lieu de Guatimala.

Quoy que les montagnes l'environnent de chaque côté, & qu'il semble qu'elles pendent dessus du côté de l'Orient, neanmoins elles n'empêchent point les voyageurs, parce que l'on y a fait des chemins qui sont si commodes, que non seulement les hommes y passent facilement, mais les bestes mesme qui sont chargées de pesans fardeaux.

Le chemin qui vient de Mexique, le prenant par la côte de Soconuzco & Suchtepeque, se rend dans la ville par le côté du Nort-ouest qui est une route large, ouverte, & sablonneuse; mais par Chiapa il est au Nort-est & se rend à la ville entre les montagnes, comme j'ay dit cy-dessus. A l'Occident vers la mer du Sud, le chemin est tout ouvert au travers de la vallée & du pays qui est tout plat en cet endroit-là.

Mais au Sud & au Sud-est le chemin est pardessus des montagnes qui sont hautes & difficiles, qui est le chemin ordinaire par où l'on vient de Comayagua, Nicaragua, & de Golfo dulce ou Golfe-

doux, où les navires abordent tous les ans, & déchargent les marchandises qu'on apporte d'Espagne pour Guatimala ; & c'est aussi le chemin que prennent ceux qui partent pour aller vers l'Est de la ville.

Mais les deux montages qui approchent le plus de la ville & de la vallée, sont appellées les Vulcans, dont l'une est un Vulcan d'eau, ainsi nommée improprement par les Espagnols, parce que ce nom de Vulcan n'est donné qu'aux montagnes qui jettent du feu, par allusion à ce Dieu des Payens dont l'employ ordinaire estoit dans le feu ; mais qui est justement approprié à l'autre montagne, qui est du nombre de celles qui brûlent & jettent du feu.

Ces deux fameuses montagnes sont presque vis-à-vis l'une de l'autre à chaque côté de la vallée ; la montagne d'eau pendant du côté du Sud presque perpendiculairement sur la ville, & celle du feu un peu plus bas, & plus proche de la vieille ville.

La montagne d'eau est plus haute que l'autre, & fort agreable à la veüe, estant presque toute l'année couverte de verdure, & de campagnes semées de mahis ou bled d'Inde, & dans les petits villages

des Indes Occidentales. 13

qui y sont bâtis, les uns vers le milieu & les autres au pied, il y a des roses, des lys, & d'autres fleurs dans les jardins tout le long de l'année; outre les palmistes, les abricots, & diverses autres sortes d'excellens fruits.

Les Espagnols l'appellent le Vulcan de l'eau, parce que de l'autre côté de Guatimala il en sort plusieurs ruisseaux vers le village de S. Christophle, & qu'on croit qu'elle fournit de ce côté-là les eaux qui entretiennent un grand lac d'eau-douce proche des bourgades d'Amatitlan & de Petapa.

Mais du côté qu'elle regarde Guatimala & la vallée, il en sort tant de fontaines d'eau douce, qu'elles font une riviere qui court en la vallée passant près de la ville, & qui fait tourner les moulins dont j'ay parlé cy-devant qui sont à Xocotenango.

Selon la tradition des Espagnols cette riviere n'estoit point connuë au temps de la conquête, & n'a paru que depuis ce temps-là.

Dans la ville de Guatimala, qui estoit autrefois bâtie plus haut & plus proche du Vulcan qu'elle n'est aujourd'huy, au lieu qu'on appelle encore la vieilleville,

environ l'an 1534. demouroit une Dame appellée Dame Marie de Castille, qui ayant perdu son mary à la guerre, & enterré aussi cette année-là tous ses enfans, se laissa tellement transporter de douleur, qu'au lieu de se soumettre à la volonté de Dieu elle deffia sa puissance, disant qu'il ne pouvoit luy faire plus de mal qu'il luy en avoit fait, & qu'il ne pouvoit plus que luy oster la vie qu'elle ne comptoit pour rien.

Elle n'eut pas plustost prononcé ces paroles, qu'il sortit de ce Vulcan un si gros torrent d'eau qu'il emporta cette femme, ruina plusieurs maisons, & obligea les habitans à venir demeurer dans le lieu où est maintenant bâtie la ville de Guatimala.

Si cette histoire est veritable qui vient de la tradition des Espagnols, elle doit servir d'exemple & d'instruction à chacun, pour craindre Dieu, & non pas à deffier son pouvoir, lorsque nous voyons qu'il est en colere, & qu'il commence à nous faire sentir la pesanteur de son bras.

Depuis cela l'on a appellé ce lieu-là la vieille ville, & cette riviere a eu son cours tel qu'il est aujourd'huy.

Elle tire sa source de ce Vulcan, dont

des Indes Occidentales. 15

les fontaines, les jardins, les fruits & les fleurs, avec le bel aspect de ses côtes verdoyantes, pourroient fournir de matiere suffisante à un Esprit comme celui de Martial, pour y figurer un second Parnasse, y rencontrer les traces du Pégase, & faire des vers à la loüange des Nymphes & des Muses, en cette belle habitation de l'Amérique qui a pour le moins trois lieues de haut.

Mais celle qui est vis-à-vis de l'autre costé de la vallée, est desagréable & épouvantable à voir, parce qu'elle est couverte de cendres, de pierres & de cailloux calcinez, sterile & sans aucune verdure, où l'on n'entend que des bruits de tonnerre, & de métaux qui se fondent en la terre, où l'on void des flâmes & des torrens de feu & de souffre qui brûlent incessamment, & remplissent l'air d'odeurs puantes & mortelles.

En cette maniere Guatimala est située au milieu d'un Paradis d'un costé, & d'un Enfer de l'autre, qui ne s'est pourtant jamais si fort ouvert que cette ville en ait esté consumée.

Il est vray qu'il y a déjà assez longtemps qu'il s'y fit au haut de la monta-

gne une fort large ouverture, qui jettâ tant de cendres ardentes, qu'elles remplirent les maisons de Guatimala & des environs, qui rüinerent toutes les plantes & les fruits, & vomit vne si grande quantité de pierres, que si elles eussent tombé sur la ville, elles l'auroient entierement rüinée.

Mais elles tomberent à costé dans un fonds, où elles sont encor à present, & donnent de l'étonnement à tous ceux qui les voient, qui cessent d'admirer la force de la poudre, qui nonobstant la pesanteur des boulets de fer les porte si loin hors de la bouche des canons, pour admirer avec plus de raison la violence du feu de cette montagne, qui a pû enlever en l'air & jeter en terre des masses de pierres & de rochers, qui sont grosses comme des maisons, & que vingt mulets ne sçauroient remuer, comme on l'a essayé plusieurs fois.

Le feu qui sort à present de cette montagne n'est pas touÿours égal : car quelque fois il est plus grand, & quelque fois moindre; neantmoins lors que je demourois en cette ville-là, il arriva que pendant trois jours & trois nuits il fut si grand, que le Docteur Cabannas me dit confidentement

demment & à vn autre de mes amis, qu'vn soir estant à sa fenestre il avoit leu vne lettre à la clarté de ce feu, qui estoit pour le moins à vne lieuë de là.

Le bruit qui en sort n'est pas aussi toujours semblable, mais il est plus grand en Esté qu'en Hyver, sçavoir depuis Octobre jusques à la fin d'Avril, que dans tout le reste de l'année: car il semble alors que le vents se renferment en ces concavitez, pour allumer le feu bien plus qu'en d'autres temps, & sont cause que la montagne fait du bruit & que la terre en tremble tout au tour.

Il arriva environ trois ans devant que je vinsse en cette ville-là, que pendant neuf jours les habitans qui n'attendoient que leur mort ou leur rüine à tout moment, a cause des frequents tremblemens de terres, furent obligez d'abandonner leurs maisons, & de se retirer sous des tentes & des tönelles qu'ils avoient faites en la place du marché, où ils firent apporter les Images des Saints, & entr'autres celle de saint Sebastien, qu'ils porterent aussi en procession dans la ville.

Mais pendant que i'y estois, le bruit de la montagne, la fumée & les flames, avec les tremblemens de terre en Esté furent

tels , que m'y estant accoustumé par le le temps , j'estimois cette ville-là le lieu le plus sain & le plus agréable que j'eusse vëu dans tous mes voyages

Car le Climat y est fort temperé, & beaucoup plus que celuy de Mexique ou de Guaxaca.

Elle ne cede point aussi à ces villes-là en abondance de fruits , d'herbes pour les salades , & de poisson & de chair, comme de bœuf , de mouton , de veau , de chevreau , de volaille & de gibier , de coqs d'Inde , de lapins , de cailles , de perdrix & de faisans , non plus que de froment & de bled d'Inde.

Car elle est abondamment pourveüe de toutes sortes de poisson, tant par la mer du Sud qui n'en est éloignée en certains endroits que de douze lieuës , & des rivieres qui se rendent en cette mer là , que par le Lac d'eau - douce d'Amatitlan & Petapa , & d'un autre qui est à trois ou quatre lieuës de Chimaltenango.

Mais pour le bœuf , il est constant qu'il y en a plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique sans exception , comme il paroist par le grand nombre de cuirs quel'on envoye tous les ans en Espagne du país de Guatimala , où l'on tue ordinairement les

bœufs, plutôt pour le gain qu'on fait à transporter leurs cuirs en Espagne, que pour en manger la chair, qui pourtant ne laisse pas d'estre bonne, quoy qu'elle ne soit pas égale au bœuf d'Angleterre; mais elle est à si bon marché, que de mon temps, treize livres & demie de bœuf ne valoient qu'une demie reale, qui est la moindre monnoye qu'il y ait, qui vaut environ deux sols six deniers monnoye de France.

Quoy que par tout ce païs il y ait beaucoup de fermes où l'on ne fait autre chose que nourrir du bestail, mesmes jusques à Golfo-dulcé où les Navires abordent en venant d'Espagne, cela n'empesche pourtant pas que les Provinces de Comayaga, de S. Sauveur, & de Nicaragua n'en envoient encor à Guatimala.

Mais les lieux qui en fournissent la plus grande quantité, ce sont les grandes fermes qui sont sur la coste de la mer du Sud, où de mon temps il y avoit un homme qui se mesloit de nourrir du bestail, qui sans sortir de ses terres comptoit plus de quarante mille bestes à luy grandes & petites, sans y comprendre celles qu'on appelle simarrones ou sauvages, qui se tiennent dans les bois & sur les montagnes, où les Negres vont à la chasse, pour

les tïer comme il font les sangliers, afin qu'elles ne croissent pas trop & ne fassent point de dommage.

Et pour justifier ce que je dis, je me trouvoy vn jour à la foire du bourg de Petapa avec vn demes amis, qui se nommoit **Lope de Chaves**, & s'estoit obligé de fournir de viande à six ou sept villages aux environs, qui acheta tout d'vn coup & d'vn seul homme six mille bestes, tant grandes que petites, au prix de dix-huit reales ou quatre livres dix sols la piece l'vne portant l'autre.

La maniere quel'on observe à Guatimala pour fournir la ville de bœuf & de mouton, avec les villages voisins, est telle: Neuf ou dix jours devant la Saint Michel l'on fait faire vn cry public, pour sçavoir qui voudra s'obliger à fournir de viande la ville & le país aux environs, à peine d'vne amandé envers le Roy s'il y manque, telle qu'il conviendra avec les Juges & les habitans de la ville. S'il manque à fournir la quantité de bœuf qu'il est obligé, il faut qu'il y supplée en mouton, en donnant tant de livres à proportion du prix du bœuf, & s'il manque à fournir du mouton, il faut qu'il y supplée aussi en volaille, en rapportant le prix à la

proportion de la livre du mouton qu'il devoit donner, & la qualité des familles qu'il estoit obligé de fournir de viande.

Et comme ce privilege se donne au plus offrant & dernier encherisseur, c'est à dire à celuy qui voudra offrir le plus au Roy, il arrive souvent que plusieurs personnes viennent le huitième jour à la Cour, offrir les vns plus les autres moins, mais au neuvième jour qu'on fait la dernière enchere, le privilege est adjugé pour vn an tout entier à celuy qui offre le plus au Roy.

De sorte que par ce moyen là il n'y a qu'un seul Boucher qui puisse fournir de viande, & encor est-il obligé de la vendre au prix qui luy est fixé à la livre; mais si quelque autre Boucher que luy pretend de faire tuer ou vendre de la viande sans sa permission, il peut l'actionner en Justice & le faire condamner à l'amande.

Après cela celuy qui s'est ainsi obligé, achete par cent ou par mille bestes, le bétail dont il croit avoir besoin pour la provision de la ville, si ce n'est que ce soit vn homme qui ait assez de bétail en ses terres pour y satisfaire.

Quoy que le mouton n'y soit pas si abondant que le bœuf, néanmoins l'on

n'en manque jamais , parce qu'il en vient toujours assez de la vallée de Mixco , Pinola , Petapa , Amaritlan , & de la marche de la mer du Sud & d'autres endroits.

J'ay demeuré en cette vallée , où je connoissois vn homme nommé Alonse Capata , qui y nourrissoit toujours du moins quatre mille brebis.

C'est pourquoy la ville de Guatimala est si bien fournie de vivres & à si bon marché , qu'il est difficile d'y trouver vne personne qui mandie : car avec vne demy reale de cinq sols , vn homme peut avoir de la viande pour toute la semaine , & un peu de cacao , assez de pain de Mahis , & bien souvent mesme du pain de froment.

Il y a environ cinq mille familles en cette ville , sans compter vn fauxbourg d'Indiens nommé le fauxbourg saint Dominique , où il y a encor environ deux cens autres familles.

Le plus bel endroit de la ville est celuy qui se joint à ce fauxbourg des Indiens , qui s'appelle aussi la rüe de saint Dominique , parce que le Convent de saint Dominique y est basty.

C'est en ce lieu là que sont les plus riches boutiques de la ville & les meilleurs bastimens , la pluspart des maisons estans

neuves & bien basties.

Il s'y tient aussi tous les jours vn petit marché, où quelques Indiens se tiennent tout le long du jour, qui vendent des fruiçts, des herbes, & du cacao; mais sur les quatre heures apres midy ce marché est tout plein pendant vne heure, où les femmes Indiennes viennent vendre des delicatesses aux Crioles, comme de l'Atolle, du Pinole, des Palmites boüillis, du beurre de cacao, des boudins faits avec du mahis & vn peu de chair de volaille ou de pourceau frais, assaisonné avec du chillé ou poivre long qu'ils appellent anacatamales.

Il y a vn grand commerce en cette ville. Car avec des mulets on tire par terre les meilleures marchandises de Mexique, de Guaxaca & Chiapa, & de Nicaragua & Costarica.

Du costé de la mer, elle trafique avec le Peru par le moyen de deux ports de mer, dont l'vn s'appelle le village de la Trinité, qui en est éloigné de vingt cinq lieuës du costé du Sud, & l'autre Realejo, qui est à quarante cinq ou quarante six lieuës delà.

Elle négocie aussi avec l'Espagne par la mer du Nort, par le moyen de Golfo-

dulcé, qui n'en est éloigné que de soixante lieux.

Cette ville n'est pas si riche que beaucoup d'autres ; néanmoins pour sa grandeur je ne croy pas qu'elle cede à aucune.

Car de mon temps outre plusieurs marchands qu'on estimoit avoir du moins valant trente, quarante, & cinquante mille ducats chacun, il y en avoit cinq qu'on croyoit également riches, qui avoient valant cinq cens mille ducats chacun.

Le premier se nommoit Thomas de Siliezar, Biscayen de naissance, & President en la Chambre de Justice. Le second Antoine Justinian Gennois, qui avoit eu plusieurs charges dans la ville, où il avoit aussi plusieurs maisons, & une grande ferme en la vallée de Mixco, où il recueilloit une fort grande quantité de froment. Le troisiéme estoit Pierre de Lira Castellan. Le quatriéme & le cinquiéme Antoine Fernandez, & Barthelemy Nunnez, tous deux Portuguais, dont le premier quitta Guatimala lors que j'y estois, pour des raisons que je suis obligé de taire en ce lieu.

J'y laisseray les quatre autres, dont il y en avoit trois qui demeuroient dans la rue S. Dominique, où ils avoient des maisons

sons qui rendoient cette ruë remarquable, & leur richesse avec leur commerce estoient seuls suffisans pour mettre Guatimala au rang des villes riches.

Le Gouvernement de tout le pays qui est aux environs, & des Hondures, de Sonuzco, Comayaga, Nicaragua, Costarica, Vera pas, Cuchutepeques, & Chiapa, dépend de la Chancellerie ou del'Audience de Guatimala.

Car quoy que tous les Gouverneurs de ces Provinces soient établis par sa Majesté Catholique & le Conseil d'Espagne, néanmoins quand ils sont entrez en l'exercice de leurs charges en ce pays-là, leurs actions sont sujettes à la Justice de Guatimala.

Cette Cour de Chancellerie ou Audience Royale est composée d'un premier President, de deux autres Presidents, de six Conseillers, & d'un Procureur du Roy.

Quoy que le President n'ait pas la qualité de Vice-Roy comme ceux de Mexique & du Peru, néanmoins son pouvoir est aussi grand & absolu que le leur.

Il n'a que douze mille ducats de gages par an du Roy d'Espagne; mais s'il est intéressé il en peut gagner deux fois autant par presens & par le trafic, & mesmes tout autant qu'il luy plaira, comme il

à paru à l'égard du Comte de la Gomere, qui après avoir esté President de cette Ville se retira en sa vieillesse aux Canaries dont il estoit natif, riche de plusieurs millions.

Dom Jean de Guzman luy succeda qui avoit esté President de saint Domingue, qui après avoir perdu sa femme dans le voyage s'estant mis dans la devotion, & méprisant les biens du monde, ne s'appliqua à autre chose qu'à gouverner les peuples avec douceur & équité: ce qui fit que les autres Juges qui ne songeoient qu'à s'enrichir, furent bien-tost las de luy, & firent tout ce qu'ils peurent pour luy faire ôter sa charge où il ne fut que cinq ans.

Son successeur que j'y laissay lorsque j'en partis, fut Dom Gonsalo de Paz de Lorençana, qui estoit auparavant President de Panama; mais qui entra dans l'exercice de cette charge avec une si grande avidité de gain & tant d'avarice, qu'il ne s'en estoit point encore vu un tel.

Il deffendit de joüer dans les maisons des particuliers, où l'on jouë beaucoup d'ordinaire; mais non pas tant qu'à Mexique, & encore ce ne sont la pluspart du temps que des femmes; non pas par

l'averſion qu'il eut pour le jeu, mais parce qu'il portoit envie à ceux qui gaignoient ſur les cartes en donnant à joüer.

Car dans une nuit il faisoit uſer vingt-quatre jeux de cartes pour le moins, & il y avoit un page qui avoit le ſoin de faire mettre exactement dans la boëte ce qu'il falloit, qui n'eſtoit pas moins d'un écu pour chaque jeu de cartes, & bien ſouvent l'on en donnoit deux par reſpect & par conſideration de ſa perſonne.

De ſorte que par ce moyen il tiroit à ſoy tout le gain des joüeurs, & querelloit ſouvent les plus riches habitans de la ville, lors qu'ils ne venoient pas le ſoir joüer chez luy.

Le Roy donne tous les ans quatre mille ducats de penſion à chacun des Juges ou Conſeillers de cette Audience Royale, & trois mille à ſon Procureur General, qui ſont payez des deniers de l'Eſpagne. ou de la recepte du Domaine de ſa Majeſté Catholique qui eſt en cette ville.

Neanmoins ce qu'ils tirent des preſens & du commerce eſt ſi conſiderable, que j'ay oüy dire à un des Juges nommé Don Louïs de las Infantas, que quoy que leurs charges fuſſent plus honorables à Mexi-

que & à Lima, neanmoins il n'y en avoit point de plus lucratives que celles de Guatimala.

Lors que j'y estois il y eut plus de procez criminels qu'il n'y en avoit jamais eu auparavant, pour meurtres, vols, & concussions; neanmoins pas un ne fut ny pendu ny banny, ny mesmes emprisonné ou condamné à l'amende, mais chacun se tira d'affaires par le moyen des presens; de sorte que pendant huit ans je n'ay point ouy dire qu'aucun ait esté fait mourir en cetté ville-là.

Quoy que les Eglises n'y soient pas si belles ny si riches qu'à Mexique, elles le sont neanmoins assez pour la grandeur de la ville.

Il n'y a qu'une seule Eglise Parroissiale & Cathedrale, qui est bâtie dans la place du grand marché; toutes les autres Eglises dépendent des Convents des Jacobins, des Cordeliers, des Peres de la Mercy, des Augustins, des Jesuites, & deux autres de Religieuses appelez de la Conception & de Sainte Catherine.

Les Convens des Jacobins, des Cordeliers, & des Religieux de la Mercy sont magnifiques, où il y a cent Religieux en chacun.

Mais le plus somptueux de tous est celui des Jacobins où je demourois, qui par une grande allée qui est devant l'Eglise est joint à l'Université de la Ville.

Le revenu de ce Convent consiste en certains villages d'Indiens qui en dépendent, un moulin à eau, une ferme à froment, une autre où l'on nourrit des chevaux & des mulets, une ferme où il y a un moulin à sucre, & une mine d'argent, qui leur fut donnée l'an 1633. & se monte toutes charges réservées pour le moins à trente mille ducats par an; ce qui fait que ces Religieux n'ont pas seulement de quoy se bien regaler entr'eux; mais aussi de quoy épargner pour bâtir & orner magnifiquement leur Eglise & leurs Autels.

Entre les richesses qui y sont il y a deux choses remarquables, dont les Espagnols lors qu'ils estoient en bonne humeur, me disoient que les Anglois s'enqueroient fort, lorsqu'ils prenoient quelques-uns de leurs vaisseaux en mer, & qu'ils craignoient que je ne fusse venu pour leur servir d'espion.

La premiere est une lampe d'argent qui pend devant le grand-Autel, & est si grande qu'il faut trois hommes à la

guinder en haut. La seconde est encore beaucoup plus riche, qui est une image de la Vierge Marie de pur argent de la grandeur d'une femme de belle taille, qui est dans un tabernacle fait exprés en la chapelle du Rosaire, où il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui sont continuellement allumées devant cette image.

Enfin ce Convent est si riche qu'en peu de temps l'on pourroit tirer cent mille ducats des richesses qui sont dedans; & dans l'enclos du cloître rien ne manque de tout ce qui peut servir à donner du plaisir & de la recreation aux Religieux.

Dans le cloître d'enbas il y a un fort grand jardin, avec une fontaine au milieu & un beau jet d'eau, d'où sortent pour le moins douze tuyaux qui remplissent deux viviers pleins de poisson, sur lesquels on voit aussi nager plusieurs canars & autres oyseaux aquatiques.

Il y a encore dans ce Convent deux autres jardins pour les fruits & pour les herbes; & dans l'un de ces jardins il y a un étang de deux cens cinquante pas de long, qui est tout pavé au fond avec une petite muraille tout autour, & un bateau dans lequel les Religieux se vont prome-

ner sur l'eau, & pescher par fois lorsque le poisson leur a manqué d'ailleurs, en sorte qu'ils en prennent suffisamment pour le disné de tout le Convent.

Les autres Convents sont aussi bien riches; mais après celui des Jacobins il n'y en avoit aucun qui égalat le Convent des Religieuses de la Conception, où l'on comptoit pour le moins mille personnes, tant des Religieuses, que de leurs servantes & esclaves, & des jeunes filles qu'elles instruisent, à qui elles apprennent non seulement à lire & écrire, mais aussi à travailler à divers ouvrages.

Les Religieuses qui font profession y portent pour le moins cinq cens ducats de dote, d'autres six & sept cens, il y en a mesme qui en portent jusqu'à mille; ce qui apporte un grand revenu au Convent, où ce fonds demeure après la mort de ces Religieuses.

Celles qui veulent avoir des filles pour les servir dans le Convent, le peuvent faire, pourvu qu'elles augmentent leur dote à proportion, ou qu'elles payent leur pension.

C'estoit dans ce Convent que demouroit la Dona Jeanne de Maldonado fille du Juge Jean Maldonado de Paz, que

l'Evesque de la ville voyoit fort souvent.

Elle estoit fort belle & agreable, & n'avoit gueres plus de vingt ans: l'Evesque en estoit si passionné, que de mon temps il fit tout ce qu'il put pour la faire élire Superieure ou Abbesse malgré toutes les anciennes Religieuses.

Ce qui causa une si grande dissention dans le Convent, que le bruit s'en estant épandu dans la ville, il y eut plusieurs gentils-hommes & marchands qui coururent l'épée nue à la main vers le Convent, avec menaces d'enfoncer les portes & d'entrer pour deffendre leurs filles, contre la puissante faction que l'Evesque avoit suscitée en faveur de la Dona Jeanne de Maldonado.

Ce qu'ils auroient fait assurément, si le President Dom Jean de Guzman n'eût envoyé querir le pere de cette jeune Religieuse, afin qu'il la priât de vouloir se desister des pretentions qu'elle avoit d'estre Abesse, & de faire reflexion sur sa jeunesse qui ne luy permettoit pas encore d'estre pourvue de cette dignité.

Par ce moyen la division cessa tout d'un coup dedans & dehors le Convent, l'Evesque en recut un peu de honte, & cette jeune sœur fut obligée de vivre dans l'o-

beiffance sous une plus ancienne & plus grave Religieuse qu'elle.

Cette Jeanne de Maldonado de Paz estoit non seulement l'admiration du Convent, mais aussi de toute la ville, tant à cause de sa belle voix & de la parfaite connoissance qu'elle avoit de la musique, que de la bonne education qu'elle avoit eüe, en quoy non seulement elle ne cedit à pas une fille dans le Convent & dans la ville, mais les surpassoit toutes.

Car non seulement elle avoit beaucoup d'esprit & parloit bien, mais l'on pouvoit dire que c'estoit veritablement une des neuf Muses, & une veritable Calliope pour composer des vers sur le champ, avec tant d'agréables pointes d'esprit, que l'Evesque avoüoit luy-mesme que c'estoit une des choses qui luy avoit fait trouver plus de plaisir en sa conversation.

Son pere n'avoit rien épargné pour elle, & rien ne luy estoit encore trop cher pour la satisfaire: car comme il n'avoit point d'autres enfans, il luy faisoit tous les jours de riches presens conformes à la qualité d'une Religieuse.

Car tantost il luy donnoit des cabinets enrichis d'or & d'argent, & tantost des images & des tableaux de grand prix pour

orner sa chambre, avec des couronnes d'or & de pierreries pour les enrichir.

De sorte que tout cela joint aux presens que luy faisoit l'Evesque, qui luy donnoit tout ce qu'il pouvoit, en sorte que lors qu'il mourut il ne laissa pas de quoy payer ses dettes (le bruit estant qu'il avoit donné tout son bien à cette Religieuse) elle devint si riche & si magnifique, qu'elle fit bâtir à ses propres dépens un appartement pour elle dans le Convent, avec plusieurs chambres, galeries, & un jardin pour se promener en particulier.

Elle entretenoit aussi auprès d'elles six negresses, pour la servir & travailler aux ouvrages.

Mais elle prenoit particulièrement plaisir à orner une chapelle ou un cabinet pour faire ses prieres, qui estoit richement tapissé & orné de tableaux des plus curieux d'Italie.

L'Autel estoit aussi orné à proportion du reste, de pierres precieuses, de couronnes, de chandeliers, de lampes d'argent, & couvert d'un dais en broderie d'or.

Elle avoit encore en ce cabinet un petit jeu d'orgues, & plusieurs autres sortes d'instrumens de musique, dont elle jouïoit

par fois toute seule pour se divertir, & quelquefois avec les Religieuses qui estoient de ses amies, ou bien devant l'Evêquesquelsors qu'il luy venoit rendre visite.

Enfin c'estoit un bruit commun dans la ville que sa chapelle valoit pour le moins six mille écus, qui estoit assez pour une Religieuse qui avoit fait le vœu de pauvreté, de chasteté & d'obeïssance.

Mais après sa mort tout cela devoit demeurer au Convent, & il ne faut pas douter qu'avec toutes ses richesses elle n'eût le moyen de gagner de plus en plus l'affection des Religieuses, & de former un parti assez puissant pour la faire élire Supérieure par le nombre de leurs suffrages.

Car l'ambition & le desir de commander aux autres ont passé par dessus les murailles des Convents, comme les abominations en la muraille d'Ezechiel, & se sont emparez du cœur des Religieuses, qui devroient estre humbles comme de pauvres vierges mortifiées qui ont renoncé au monde.

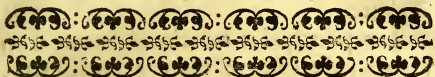
Mais outre cette Religieuse il y en a encore d'autres, & mesme des Religieux qui sont fort riches: car si une ville est riche, comme l'est celle-cy, & qu'il s'y

faise un grand commerce, ils sont assurez d'y avoir part.

L'abondance & la richesse ont rendu les habitans aussi orgueilleux & aussi adonnez au vice que ceux de Mexique; car la débauche y est aussi commune qu'en aucun autre endroit des Indes.

Les Mulatres, les Negresses, les Metisses, les Indiennes, & les autres femmes & filles de basse condition, sont fort aimées & recherchées par ceux qui sont riches, & sont vétuës aussi proprement que celles de Mexique, & ne sont pas moins lubriques qu'elles, quoy qu'elles demeurent entre deux montagnes qui les menacent de ruine & de chastiment; la montagne d'eau les menace du déluge, pour executer la vengeance de Dieu comme elle a fait autrefois; & l'autre leur presente une des ouvertures de l'enfer, qui les menace de faire tomber sur elles une pluye de feu, comme celle qui détruisit autrefois la ville de Sodome.





CHAPITRE II.

Description Geographique de la Province de Guatimala, de son commerce, de ses côtes & ports, & des saisons propres à y aborder, du fort & du foible de ses places tant maritimes que de terre, & de plusieurs autres particularitez de cette Province.

Cette ville de Saint Jacques de Guatimala est la capitale d'un grand Etat, qui s'étend par l'espace de plus de trois cens lieuës au Sud vers Nicoya & Costarica, cent lieuës au Nort vers Chiapa & les Zoques, soixante vers la Vera-Paz & Golfo-dulcé à l'Est, & dix ou douze à l'Ouest en tirant à la mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque où les grands navires ne peuvent aborder, & qui est à six-vingt lieuës de Guatimala, il n'y a aucun havre pour les vaisseaux plus proche

de cette ville que celui du village de la Trinité.

Les principales marchandises que l'on apporte de cette côte-là à Guatimala, sont tirées des Provinces de Soconuzco & Suchutepeques, qui sont extrêmement chaudes & sujettes aux tonnerres & éclairs, où il ne croist presque aucune autre denrée considérable que du cacao, de l'achiotte, du mechasuchil, des bainillas, & autres drogues pour faire le chocolatte, si ce n'est quelque indigo & cochenille, qu'on recueille aux environs de Saint Antoine, qui est la ville Capitale de toutes les Suchutepeques.

Mais toute la coste proche de Guatimala, particulièrement aux environs d'un village nommé Izquinta ou Izquintepeque qui est à douze lieues de-là, est le pais le plus riche de tous ceux qui dépendent de cette ville-là : car l'on y fait la plus grande partie de l'indigo que l'on envoie des Hondures en Espagne, outre un fort grand nombre de riches fermes de bestail, qui se trouvent en toute cette étendue de pays, où le terroir est fertile, & la demeure fort utile à cause du trafic, mais fâcheuse à cause de la chaleur du climat, qui est aussi beaucoup sujet aux ton-

neres & éclairs depuis le mois de May jusqu'à la S. Michel.

Si Guatimala est fort en peuple (car il ne l'est pas en armes & munitions de guerre) ce n'est que par une maniere de Negres desesperez qui sont esclaves, & qui demeurent dans ces fermes d'Indigo.

Quoy qu'ils n'ayent pour routes armes qu'une machette, qui est une petite lance pour chasser au bestail sauvage, ils sont neanmoins si desesperez, que bien souvent ils ont donné de l'apprehension à la ville de Guatimala, & se sont fait craindre à leurs maistres.

Il y en a qui ne craignent pas d'affronter un taureau sauvage quoy qu'il soit en furie, & de s'attacher aux crocodiles dans les rivieres, jusqu'à ce qu'ils les ayent tuez, & les ayent amenez à terre.

Ce país s'étend le long de la mer jusqu'au village de la Trinité, où il y a un port, qui quoy qu'il soit un peu dangereux, sert neanmoins de havre aux navires qui viennent de Panama, du Peru, & de Mexique.

Il sert beaucoup à enrichir la ville de Guatimala, mais non pas à la fortifier; car il n'y a ny fort, ny citadelle, ny artillerie pour sa deffense.

Entre ce village & l'autre port nommé Realejo, il y a une grande Calle ou petit Golfe, où les petits vaisseaux ont coutume d'entrer, pour venir querir de l'eau douce & des vivres à S. Michel, qui est un village d'Espagnols & d'Indiens, d'où ceux qui vont à Realejo passent par eau en moins d'un jour à un village d'Indiens, nommé la Vieja à deux milles de Realejo, au lieu que par terre on y employe pour le moins trois jours.

Mais cette Calle ou petit Golfe n'est point fortifié ny deffendu, ce qui se pourroit faire facilement, en y mettant seulement deux pieces de canon à l'embouchure où la mer entre dans les terres.

Le port de Realejo n'est point deffendu non plus; car il n'y a ny artillerie ny soldats: Il y demeure seulement environ deux cens familles d'Indiens & de Mestifs, qui sont des gens qui n'ont point de cœur, & qui ne sont nullement propres à deffendre une place de cette importance, qui est un passage tout ouvert pour entrer dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua, qui commence en ce lieu-là, & continuë par de petits villages d'Indiens jusques aux villes de Leon & de Grenade.

Pour ce qui regarde le costé du Nort de Guati-

Guatimala, je n'ay rien à adjoûter à ce que j'ay dit de Suchutepeques & Soconuzco, & de mon voyage par ce chemin-là depuis Mexique & Chiapa.

Le principal costé de Guatimala, est celuy qui s'étend à l'Est vers Golfo-dulcé ou S. Thomas de Castille.

Ce costé-là est beaucoup plus fréquenté des marchands & des voyageurs, que celuy du costé du Nort, parce que Mexique est à trois cens lieuës de cette ville, & le Golphe n'en est éloigné que de soixante, où il n'y a point de fâcheux passages, comme il y en a en quelques endroits sur la route de Mexique: outre que le grand commerce qui se fait par le moyen de ce Golphe de cette ville avec l'Espagne, fait que cette route est plus fréquentée que toutes les autres.

Au mois de Juillet, ou au plus tard au commencement d'Aoust, il aborde ordinairement deux ou trois navires, qui déchargent les marchandises qu'ils ont apporté d'Espagne dans de grands magasins, qu'on a basty tout exprés pour les serrer & les conserver contre les injures de l'air.

Aprés qu'ils se sont déchargez de leurs marchandises, ils se chargent aussi tost de celles qu'on a apporté de Guatimala pour

42 *Nouvelle Relation*

faire leur retour, & qui bien souvent auront demeuré deux ou trois mois devant l'arrivée de ces vaisseaux.

De sorte que pendant ces trois mois de Juillet, Aoust, & Septembre, l'on est assuré de trouver toujours de grandes richesses en ce lieu-là.

Et toutefois la simplicité ou l'assurance des Espagnols est si grande, qu'ils ne commettent la garde de ces richesses qu'à un ou deux Indiens & autant de Mulatres, qui d'ordinaire sont des gens qui pour leur mauvaise conduite ont esté releguez dans ce vieux chasteau ruiné de S. Thomas de Castille.

Il est vray qu'un peu au dessus il y a un méchant petit village d'Indiens nommé S. Pierre composé d'environ trente familles; mais qui sont toujours malades à cause de la chaleur excessive du climat, & du mauvais air qui est en ce lieu-là.

Mais l'on pourroit aisément fortifier ce Golphe en posant deux bonnes pieces de canon à son entrée, qui est retressie par deux montagnes ou deux rochers de costé & d'autre, sur lesquels on pourroit braquer deux autres pieces de canon, qui commanderoient à toute une flote qui voudroit en approcher, & assureroient le Royaume

de Guatimala, & mesmes une grande partie de l'Amérique.

Mais comme il n'y a aucune garde ny deffense, les navires y entrent librement & en toute assurance, comme ont fait quelques vaisseaux Anglois & Hollandois; & lors qu'ils sont entrez dedans ils y trouvent une rade & un havre si large & si spacieux, que mille navires y pourroient demeurer à l'ancre sans aucune crainte de S. Pierre, ny de S. Thomas de Castille.

J'ay ouy souvent les Espagnols se railer & se moquer des Anglois & des Hollandois, de ce qu'ils estoient entrez dans ce Golphe, & s'en estoient retirez sans avoir entré dans les terres.

Mesmes lors que je demeuroid en ce pays-là, les Hollandois attaquèrent Truxillo, qui est le plus considerable port de Comayaga & des Hondures, & le prirent après quelque peu de resistance; la plupart des habitans s'enfuirent dans les bois, ayans plus de confiance en la vitesse de leurs jambes, qu'en la force de leurs bras & de leurs armes; car tous les habitans de ce pays-là n'ont ny cœur ny courage.

Mais les Hollandois au lieu de fortifier cette place & d'entrer dans le pays, & après l'avoir fortifiée s'en venir en

faire autant en ce Golphe, comme on l'aprehendoit par tout le pays de Guatimala où il n'y avoit personne qui leur püst resister, ils abandonnerent Truxillo se contentans d'un butin mediocre, dont les Espagnols furent si aises, qu'ils en firent des processions publiques pour en louer Dieu, & témoigner la joye qu'ils avoient d'estre échapez de ce peril.

Le chemin depuis ce Golphe jusqu'à Guatimala n'est pas si mauvais que l'on s'imagine, particulièrement depuis la saint Michel jusqu'au mois de May, lorsque l'hyver & les pluyes sont passées, & que les vents commencent à sécher les chemins.

Car dans le plus mauvais temps de l'année, des mulets qui portent pour le moins quatre cens pesant, passent aisément les plus difficiles & dangereux passages des montagnes qui sont autour de ce Golphe.

Et quoy que les chemins soient mauvais en ce temps là, ils sont néanmoins si battus par les mulets & si larges & ouverts, qu'il est facile d'éviter les mauvais endroits pour prendre le beau chemin; encore tout ce mauvais chemin ne dure que quinze lieues, où l'on trouve tout le long des loges pour se reposer, & du bestail &

des mules entre les bois & les montagnes pour le soulagement des voyageurs.

Ce que les Espagnols apprehendent le plus jusqu'à ce qu'ils soient sortis de ces montagnes, sont deux ou trois cens Negres Simarrons, qui accause du mauvais traitement qu'on leur faisoit s'en sont fuis de Guatimala & d'autres endroits, ayans quitté leurs maistres pour se retirer dans ces bois, où ils demeurent avec leurs femmes & leurs enfans, & s'augmentent tous les jours en nombre; de sorte que toute la puissance de Guatimala ny des environs, n'est pas capable de les assujettir.

Ils sortent bien souvent des bois pour attaquer ceux qui conduisent des troupeaux de mules, & leur prennent du vin, du fer, des habits, & des armes autant qu'ils en ont besoin; mais ils ne font aucun mal à ceux qui conduisent les mules, ny à leurs esclaves qui les suivent; au contraire ceux-cy se réjouiissent avec eux, parce qu'ils sont d'une mesme couleur & en mesme condition de servitude, & bien souvent en prennent l'occasion de suivre leur exemple, & se joignent avec eux pour se mettre en liberté, quoy qu'ils soient obligez de demeurer dans les bois & sur les montagnes.

46 *Nouvelle Relation*

Leurs armes sont des flèches & des arcs, qu'ils portent seulement pour se deffendre si les Espagnols les attaquent; car ils ne font point de mal à ceux qui passent paisiblement, & qui leur font part des vivres qu'ils portent.

Ils ont dit plusieurs fois que la raison pour laquelle ils s'estoient sauvez dans ces montagnes, estoit principalement pour estre prests à se joindre avec les Anglois ou Hollandois, s'ils mettoient quelque jour pied à terre dans le Golphe, parce qu'ils sçavoient bien qu'ils les laisseroient vivre en liberté, ce que les Espagnols ne feroient jamais.

Après que l'on a passé ces quinze premières lieuës, on trouve que le chemin est meilleur, & l'on y rencontre de petites bourgades & villages d'Indiens, qui fournissent tout ce qu'on a besoin pour la nourriture des hommes & des bestes.

A quinze lieuës au de-là il y a un grand bourg d'Indiens nommé Acafabastlan, situé sur le bord d'une riviere qu'on estime la plus abondante en poisson de toutes celles du pays.

Quoy qu'il y en ait de plusieurs sortes, il y en a un sur tous qu'on nomme *Bobo*, qui est rond & fort épais & long envi-

on comme le bras , n'ayant qu'une areste au milieu ; mais qui est extrêmement blanc & gras , & excellent à boüillir , à frire , ou à rôtir , ou en quelqu'autre maniere qu'on l'appreste.

L'on y trouve aussi jusqu'à Guatimac dans les ruisseauz & petites rivieres , la meilleure sorte de poisson du monde , que les Espagnols estiment estre une espece de ruite ; on l'appelle *tepemechin* , dont le gras ressemble plutoist à du veau qu'à du poisson.

Ce bourg d'Acafabaflan est gouverné par un Espagnol qu'ils appellent le *Corregidor* , dont le pouvoir ne s'étend que jusqu'au Golphe , & sur des villages qui sont sur ce chemin-là.

Ce Gouverneur a fait ce qu'il a pû pour retirer ces Negres Simarrons des montagnes , mais il n'a pû en venir à bout.

Toutes les forces de celieu-là consistent en vingt mousquets , autant qu'il y a de maisons d'Espagnols , & quelques Indiens qui ont des arcs & des flèches pour la defense du bourg contre ces Negres Simarrons.

Aux environs d'Acafabaflan il y a plusieurs fermes , où l'on nourrit un grand nombre de bœufs & de mulets , & où

l'on recueille aussi beaucoup de cacao, d'achiote, & d'autres drogues pour faire le chocolate.

Il y a aussi des drogues dont se servent les Apotiquaires, comme de la falsepareille & de la casse; & dans les jardins du bourg l'on y void une aussi grande diversité de fruits, qu'en aucun autre endroit qui soit habité par les Indiens.

Mais sur tout l'on estime Acafabastlan dans la ville de Guatimala, à cause des excellens melons qui en viennent, dont les uns sont gros comme la teste d'un homme, & les autres moindres, dont les habitans chargent des mulets, & les envoient vendre en plusieurs endroits.

Il n'y a que trente petites lieues de ce lieu-là à Guatimala, & quoy qu'il y ait quelques montagnes & côtaux, où il faut monter & descendre, le chemin n'en est pourtant pas beaucoup fâcheux pour les personnes, non plus que pour les bestes.

L'on a découvert des mines dans ces montagnes; mais après les avoir fait fouiller ils les ont abandonnées, ayant trouvé qu'elles n'estoient que de cuivre & de fer & qu'elles leur cousteroient plus qu'elles ne leur rendroient de profit.



CHAPITRE III.

De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une mine d'or. Histoire d'un Negre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala.

Mais ils ont bien perdu un autre trésor que de cuivre & de fer, pour avoir mal-traité les pauvres Indiens sur ce chemin entre Acafabastlan & Guatimala, particulièrement aux environs d'un lieu qu'ils appellent Aqua-caliente où Eau chaude, où il y a une rivière de laquelle ces Indiens tiroient en certains endroits une telle quantité d'or, que les Espagnols leur avoient imposé un tribut par an à payer en or.

Mais les Espagnols estans, comme Valdivia en Chili, trop affamez de l'or, firent

mourir les Indiens pour ne leur avoir pas voulu montrer l'endroit d'où ils le tiroient, de sorte qu'ils perdirent en mesme temps les Indiens & leur tresor.

L'on continuë pourtant encore aujourd'huy à chercher cet endroit-là, dans les montagnes, dans la riviere, & par tout ailleurs aux environs où l'on s'imagine qu'il pouvoit estre; mais il se peut faire que la providence divine a voulu que ce tresor soit caché aux Espagnols, pour le reveler quelque jour à quelqu'autre nation qui en usera mieux qu'eux.

En ce lieu d'Aqua-caliente, il y a un Negre qui demeure dans une ferme qui luy appartient, que l'on tient fort riche, & qui reçoit fort bien les voyageurs qui vont chez luy.

Sa richesse consiste en bestail, en brebis & en chevres, & fournit la ville de Guatimala & les environs du meilleur fromage qui se trouve en ce pays-là.

Mais l'on croit que ces richesses ne viennent pas tant du revenu de sa ferme, de son bestail, & de ses excellens fromages, que de ce tresor caché qu'on croit luy estre connu, & qu'il est le seul qui sçache l'endroit où il est.

On l'a fait assigner pour cela en l'Au-

des Indes Occidentales. 51

dience Royale de Guatimala, mais il a toujours nié qu'il en eût aucune connoissance.

On eut soupçon de luy, parce qu'il avoit esté esclave autrefois, & s'estoit racheté en payant une somme considerable, & que depuis qu'il s'estoit veu en liberté, il avoit acheté cette ferme & beaucoup de terres à l'entour, ayant extrêmement accru le fonds qu'il avoit au commencement.

A quoy il répondit, qu'estant jeune & encore esclave il avoit un bon maistre, qui le laissoit faire tout ce qu'il vouloit, & qu'estant bon ménager il avoit amassé dequoy racheter sa liberté, & puis une petite maison pour y demeurer; sur quoy Dieu avoit depuis épandu sa benediction, & luy avoit donné les moyens d'augmenter son fonds.

A trois ou quatre lieuës de cette Aquacaliente, il y a une autre riviere qu'on appelle la riviere des Vaches. Il y a de certains pauvres payfans qui sont la plupart Metifs ou Mulatres, qui demeurent en des maisons couvertes de chaume où ils nourrissent un peu de bestail, qui passent la plus grande partie de leur temps à chercher du sable où il y ait de l'or, s'imaginans qu'eux & leurs enfans deviendront

riches quelque jour, & que la riviere des Vaches se pourra égaler au Pactole, & obliger les Poëtes à la rendre aussi fameuse par leurs ouvrages, qu'ils ont fait autrefois ce fleuve-là.

De cette riviere l'on découvre aussi tost la plus agréable vallée de tout ce pays-là, où j'ay demeuré pour le moins cinq années, qui s'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, qui est à six lieuës de Guatimala, & a environ cinq lieuës de longueur & trois ou quatre de largeur.

Cette vallée est remplie de brebis, & son terroir est partagé en plusieurs fermes, où l'on recueille du froment meilleur qu'en aucun endroit du pays de Mexique.

Cette vallée fournit de bled la ville de Guatimala, & l'on y fait tout le biscuit nécessaire pour les vaisseaux qui viennent tous les ans dans le Golphe.

On l'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, acause de deux villages d'Indiens, qui se nomment ainsi, situez à l'opposite l'un de l'autre à chaque costé de la vallée, Pinola à costé gauche de la riviere des Vaches, & Mixco à costé droit.

Il y a plusieurs riches fermiers en cette vallée, mais ce sont tous gens rustiques & grossiers, qui sçavent mieux comme

il faut labourer la terre, que manier les armes.

Mais je ne dois pas oublier entr'eux un de mes amis qui se nommoit Jean Palomeque, dont j'aurois fait beaucoup plus d'estat que je ne faisois pas, si j'eusse pu l'obliger à vivre en homme plustost qu'en beste, & plus en homme libre qu'en esclave de son or & de son argent.

Il avoit de mon temps trois cens mullets accoustumez à faire le chemin du Golphe, qu'il partageoit en six troupes, ayant une centaine de Negres, hommes, femmes, & enfans qui en prenoient le soin, & qui demeuroient dans la vallée de Mixco en diverses cabanes couvertes de chaume.

La maison mesme où il demeuroit n'estoit couverte que de chaume, où il prenoit beaucoup plus de plaisir à demeurer qu'en celles qu'il avoit à Guatimala, parce qu'il y vivoit comme un sauvage parmy ses Negres & ses esclaves, au lieu que dans la ville il estoit obligé de vivre civilement.

Mais la il se contentoit de manger du lait ou du caillé, avec du biscuit noir dur & moisy & du *rassajo*, qui sont des tranches de bœuf salé fort minces & sechées

au Soleil & au vent, comme ses esclaves avoient accoustumé de porter avec eux pour manger sur le chemin en allant au Golphe.

Au lieu que s'il eust demeuré dans la ville, il auroit fallu pour conserver sa reputation qu'il eust vécu comme faisoient les autres personnes de condition; mais ce miserable avare qui sçavoit tout le fin de la lesine, choisit pour sa demeure la campagne au lieu de la ville, une cabane pour une maison, la compagnie des Negres & des esclaves au lieu de celle des honnestes bourgeois, & néanmoins on l'estimoit riche de six cens mille ducats.

Il ruinoit tous ceux qui se méloïent d'avoir des mulets pour aller au Golphe, & pour transporter des marchandises en allant ou venant pour les marchands, parce que comme il avoit des mulets & des esclaves à foy qui estoient vigoureux & bien nourris, il mettoit d'ordinaire un tel prix aux charrois à tant pour cent, qu'il y gaignoit toujourns, au lieu que les autres y perdoient, parce qu'ils estoient obligez de loïer des valets & des Indiens pour conduire leurs mulets.

Il estoit si cruel à ses Negres, que s'il y en avoit quelqu'un qui fit le méchant, il

le chastioit presque jusqu'à mourir ; Il avoit entr'autres un esclave nommé Macaco, pour qui je l'ay prié souvent, mais inutilement ; par fois il le pendoit par les bras & le fustigeoit jusqu'à ce qu'il eust le dos tout couvert de sang, & en cet état ayant la peau toute déchirée, pour le guerir il versoit encore de la graisse bouillante par dessus ses playes, & luy avoit marqué avec un fer chaud le visage, les mains, les bras, le dos, le ventre, les cuisses & les jambes ; desorte que ce pauvre esclave s'ennuyant de vivre, se voulut pendre deux ou trois fois, mais je l'en empêchay toujourns par les remonstrances que je luy fis.

Il estoit aussi si sensuel & lubrique qu'il abusoit des femmes de ses esclaves à son plaisir, & mesme quand il voyoit dans la ville quelque fille ou femme de cette qualité-là qu'il trouvoit jolie à son gré, si elle ne vouloit pas luy accorder ce qu'il vouloit d'elle, il s'en alloit trouver leur maistre ou leur maistresse, & les achetoit en donnant beaucoup plus qu'elles n'avoient cousté, & se vantant après qu'il rabaisseroit bien leur fierté dans une année d'esclavage.

Il tua de mon temps deux Indiens sur le

56 *Nouvelle Relation*

chemin du Golphe, & se tira aussi facilement de cette affaire par le moyen de son argent, que s'il n'avoit tué qu'un chien.

Il n'estoit point marié & n'avoit nul dessein de l'estre, par ce que ses esclaves luy servoient de femmes, & pas une de ses voisines n'osoit le refuser; desorte qu'il remplit cette vallée de bastards de toutes couleurs, qui après la mort de ce mauvais riche, dissipèrent quelque jour toutes les richesses qu'il a amassées avec tant d'avarice & de cruauté.

Outre ces deux bourgades qui donnent le nom à cette vallée, il y a à l'Est tout proche de la riviere des Vaches un hermitage qu'on appelle Nostre-Dame du Mont-Carmel, qui est l'Eglise Parroissiale de toutes les fermes des Espagnols qui demeurent en la vallée, quoy qu'ils viennent le plus souvent à la messe dans les villages des Indiens, & particulièrement à Mixco, où les Espagnols ont établi une riche confrairie de Nostre-Dame du Rosaire, & les Negres une autre.

Il y a dans toute cette vallée environ trente ou quarante fermes ou maisons d'Espagnols qui dépendent de cet hermitage, dans lesquelles il y peut avoir trois cens

des Indes Occidentales. - 57

esclaves hommes & femmes, qui sont Negres ou Mulatres.

Mixco est une bourgade où il y a trois cens familles; mais il n'y a rien de considerable, que les richesses qui appartiennent à ces deux Confrairies, & quelques riches Indiens, qui ont appris des Espagnols à semer du froment, & à trafiquer au Golphe avec leurs mulets.

Outre la grande quantité de volaille & de cocqs-d'inde qu'on nourrit en ce village, il y a une boucherie où l'on vend de la viande aux Indiens du lieu, & à ceux des fermes qui demeurent à la campagne, & pour la provision des esclaves qui conduisent les mulets de leurs maistres au Golphe.

Jean Palomeque n'est pas le seul qui a des mulets: car il y a quatre freres en cette vallée qui se nomment Dom Gaspar, Dom Diego, Dom Thomas, & Dom Jean de Colindres, qui en ont chacun soixante, avec quoy ils trafiquent au Golphe, & dans tout le pays, mesme par fois jusqu'à Mexique; mais ils ont peu d'esclaves, & ne se servent que d'Indiens qu'ils prennent à gage pour les conduire.

Il y a encore outre ceux-là six troupes de mulets qui dépendent des autres fer-

58 *Nouvelles Relation*

mes, qui avec ceux du village de Mixco peuvent faire vingt troupes ou environ mille mulets, qui sont employez à trafiquer dans le pays par les marchands de Guatimala.

Mais pour retourner au bourg ou village de Mixco, le passage continuel de ces troupes de mulets, des marchands, & des voyageurs qui vont en Espagne ou qui en reviennent, l'ont rendu fort riche.

Car ce lieu-là de soy n'a point d'autre richesse qu'une certaine sorte de terre, dont on fait de fort beaux vases & toute sorte de vaisselle, comme des cruches, des pots-à-eau, des plats, des assietes, & autres ustanciles de ménage; en quoy les Indiens montrent qu'ils ont beaucoup d'esprit, & les sçavent fort bien peindre ou vernir de rouge, de blanc, & d'autres couleurs mêlées, & les envoient vendre à Guatimala & ailleurs dans les villages voisins.

Les femmes des Crioles mangent de cette terre à pleines mains, sans se soucier d'alterer leur santé & de mettre leur vie en danger, pourveu que par ce moyen-là elles puissent paroistre blanches & pâles de visage.

Le bourg de Pinola est à peu près de

mesme grandeur que Mixco; mais beaucoup plus agréable, plus sain, & mieux situé, parce qu'il est dans une plaine, au lieu que Mixco est sur le panchant d'un cōteau qui oste entierement la veuë de la vallée à ceux qui voyagent.

Il y a aussi une boucherie à Pinola, où l'on vend tous les jours du bœuf, & l'on y trouve aussi beaucoup de volaille, des fruits, du mahis, & du froment, mais qui n'est pas tout à fait si beau que celuy de Mixco, du miel, & la meilleure eau qui soit aux environs. On l'appelle *panac* en langue Indienne du nom d'un fruit qui s'y trouve en abondance.

Au Septentrion & au Midy de cette vallée il y a des cōteaux qui sont la pluspart semencez de froment, qui s'y trouve meilleur qu'au bas de la vallée.

A l'Occident il y a deux autres bourgades qui sont plus grandes que Mixco & Pinola, nommées Petapa & Amatitlan, jusqu'où il y a dans le milieu de la vallée quelques endroits où il faut monter & descendre, qu'ils appellent *Barrancas* ou des fondrières, où il y a des ruisseaux & de belles fontaines, & de bonne herbe pour la nourriture des brebis & du bestail.

Petapa est une bourgade où il y a envi-

Ion cinq cens habitans qui sont fort riches, qui permettent aux Espagnols de demeurer parmy eux, de qui ils ont appris la maniere de vivre & converser au monde.

C'est par là qu'on passe en venant de Comayaga, Saint Salvador, Nicaragua & Costarica; ce qui a enrichi ce lieu-là par le frequent passage des voyageurs.

On l'estime une des plus agréables bourgades qui dépendent de Guatimala, a cause d'un lac d'eau-douce qui en est proche, où il y a quantité de poisson, & particulièrement d'écrevisses, & d'un certain poisson qu'on appelle *mojarras*, qui est semblable au mulier & de mesme goût, sinon qu'il n'est pas si gros.

Il y a dans ce bourg un certain nombre d'Indiens, qui ont charge de faire la pêche pour fournir la ville de Guatimala, & sont obligez d'y envoyer tous les Mercredis, Vendredis, & Samedis, la quantité d'écrevisses & de *mojarras*, que le Corregidor & les autres Magistrats qui sont au nombre de huit avec luy, leur auront enjoint pour chaque semaine.



CHAPITRE IV.

Description de Petapa, du commerce qui s'y fait, & des privileges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses recoltes.

Petapa s'appelle ainsi de deux termes Indiens, dont l'un qui est Pet signifie une natte, & l'autre qui est Thap veut dire de l'eau; & parce qu'une natte est la principale partie du lit des Indiens, ce nom de Petapa veut dire proprement un lit d'eau, acause que l'eau du lac est unie douce & calme.

Il y demeure une famille qui est considerable entre les Indiens, qu'on dit estre descenduë des anciens Roys du pays, & que les Espagnols ont honoré à present du noble nom de Guzman; & c'est de cette famille-là dont on élit le Gouverneur du lieu, qui dépend de la ville & de la Chambre de Justice de Guatimala.

Celuy qui en estoit Gouverneur lors que j'estois en ce pays-là s'appelloit Dom Bernard de Guzman, qui avoit exercé long-temps cette charge, & s'y estoit conduit avec beaucoup de prudence & de discretion, jusqu'à ce qu'ayant perdu la veuë de vieillesse, son fils nommé Dom Pedro de Guzman fut mis en sa place, qui aussi bien que son pere estoit craint & respecté de tous les autres Indiens, & s'ils n'eussent point esté adonnez à l'ivrognerie comme le sont la pluspart des Indiens, ils auroient pû avoir le Gouvernement d'une ville d'Espagnols.

Quoy que ce Gouverneur ne puisse pas porter l'épée, comme celuy de Chiapa des Indiens, il a pourtant plusieurs autres beaux privileges : Il peut nommer d'entre les habitans ceux qu'il veut qui le servent à dîné & à soupé, ou à avoir soin de ses chevaux, à aller pescher du poisson pour luy, apporter du bois en sa maison, & faire generalement tout ce qu'il voudra pour son service ; & neanmoins avec toute cette autorité il ne fait rien, soit pour la police du lieu, soit pour l'execution de la Justice, que par le consentement & l'avis du Religieux qui demeure en ce lieu-là, qui a aussi tant de personnes obligées à le

servir & à pescher pour luy, qu'il y peut vivre aussi magnifiquement qu'un Evefque.

Les Indiens y exercent aussi la pluspart des métiers necessaires dans une Republique bien établie, & l'on y trouve les memes herbages & les memes fruits qu'on fait en la ville de Guatimala.

Le tresor del'Eglise y est aussi fort grand, y ayant plusieurs Confrairies de Nostre-Dame & des autres Saints, dont les images sont ornées de couronnes, de chaisnes & de bracelets de prix, outre les lampes, les encensoirs, & les chandeliers d'argent à mettre sur les Autels.

La Saint Michel est la principale feste du lieu, parce qu'il est dedié à Saint Michel, & il s'y tient une foire ce jour-là, où plusieurs marchands viennent de Guatimala pour vendre & achepter.

L'apresdinée de ce jour-là & le lendemain, la course des taureaux sert de divertissement tant aux Espagnols qu'aux Negres, qui sont à cheval, & d'autres Indiens à pied, qui estant sujets à s'enyvrer y hazardent non seulement leur vie, mais l'y perdent aussi bien souvent.

Outre ce grand concours de peuple qui y arrive en ce temps-là, il s'y tient aussi tous

64 *Nouvelle Relation*

les jours sur les cinq heures du soir un *tianguet* ou marché, où il n'y a que les Indiens du mesme lieu qui trafiquent ensemble.

Il passe encore près de ce bourg une riviere, qui en quelques endroits n'est pas beaucoup profonde, mais qu'on peut traverser aisément, qui sert à arroser leurs jardins & leurs champs, & fait aller un moulin qui fournit de farine la pluspart des habitans de la vallée, qui y vont faire moudre leur froment.

A demie lieuë de ce bourg il y a une riche ferme & un moulin à sucre, qui appartient à un nommé Sebastien de Savalletta qui est Biscayen de naissance, qui estoit fort pauvre lors qu'il vint en ce pays-là, & servoit un homme de mesme pays que luy; mais par son industrie & son labeur ayant trouvé les moyens d'acheter un mulet ou deux, il se mit à negocier dans le pays, jusqu'à ce qu'il eut acquis de quoy avoir une troupe entiere de soixante mulets, avec quoy il s'enrichit desorte, qu'il acquit beaucoup de terres aux environs de Petapa, qui s'estant trouvées propres à y cultiver le sucre, il s'y appliqua avec tant de succez, qu'il fit bâtir en ce lieu-là une maison tout à fait magnifique,

gnifique, & où la pluspart des personnes de condition de la ville de Guatimala se vont divertir assez souvent.

Il fait faire une grande quantité de sucre tous les ans, dont il debite une partie dans le pays, & il envoie l'autre en Espagne.

Il entretient d'ordinaire soixante esclaves en sa ferme, & tient si bonne table en sa maison qu'il passe pour genereux & magnifique; aussi dit-on qu'il a pour le moins cinq cens mille ducats valant.

A un demy mille de sa maison, il y'a une autre ferme à sucre à qui l'on donne le nom de *Trapiche*, qui appartient aux Augustins de Guatimala, où il y a environ vingt esclaves; & on l'appelle *Trapiche*, parce qu'avec les machines dont ils se servent, l'on n'y peut pas moudre une si grande quantité de cannes de sucre, que l'on fait avec un de ces moulins que les Espagnols appellent *Ingenios*.

Le bourg d'Amatitlan est à une lieue de-là, proche duquel il y a un *Ingenio* ou moulin à sucre, plus grand que celui de Savaletta, qu'on appelle le moulin d'Avis, parce que celui qui le fit construire s'appelloit ainsi; mais il appartient à present au maistre de la poste de Guatimala nommé Pedro Crespo.

Ce lieu ressemble à un petit village, à cause de la quantité de cabanes & maisons couvertes de chaume qu'il y a, où logent les esclaves Negres qui en dépendent, qui sont plus de cent tant hommes que femmes & enfans.

Mais la maison du Maistre est fort bien bastie, grande & spacieuse, & capable de loger plus de cent personnes.

Comme ces trois fermes à sucre sont proces de Guatimala, elles contribuent beaucoup à sa richesse, & à son commerce avec l'Espagne.

Quoy qu'il n'y ait pas tant d'Espagnols à Amatitlan qu'à Petapa, il y a en recompense beaucoup plus d'Indiens.

Les ruës y sont fort bien ordonnées, larges, droites & regulieres; mais elles ne sont point pavées, & l'on n'y marche que sur la terre ou le sablon.

L'on y jouit aussi de la commodité du lac, & les habitans envoient aussi du poisson à Guatimala dans les mesmes jours que font ceux de Petapa.

Et quoy que ce lieu là soit hors du chemin des voyageurs, ses habitans ne sont pas moins riches que ceux de Petapa, parce qu'ils gagnent beaucoup avec ceux qui y viennent prendre les bains, tant de la

campagne que de la ville de Guatimala : car il y a de certaines eaux chaudes où l'on se baigne, qui sont estimées fort saines & dont l'on fait grand estat.

Ils s'enrichissent aussi par le sel qui s'y fait, ou plustost qu'on recueille aux bords du lac, où tous les matins il paroist sur la terre comme une gelée blanche, que les Indiens recueillent & purifient apres l'avoir recueilly, de sorte qu'il devient fort blanc & propre à l'usage ordinaire.

Outre cela ils tirent encore du profit des mulets, des environs de la vallée & que l'on amene paistre sur cette terre salée un jour ou une matinée entiere, en payant cinq sols pour chaque mulet par jour, & l'on a trouvé par experience que cela les rend forts & vigoureux, & leur vaut mieux qu'aucune medecine, ny que la saignée même.

Ils font aussi un grand traficq de coton & de fruits dont ils ont grande quantité; la place du marché est aussi fort belle, & ombragée de deux ormeaux extraordinairement grands, sous lesquels les Indiens se rendent toutes les apresdinées pour acheter & pour vendre leurs denrées.

L'Eglise de celieu-là est aussi fort bien bastie, & aussi belle qu'aucune qui soit dans Guatimala, & elle est si riche & si ma-

gnifique, que cela obligea l'an 1635. les Religieux del' Ordre S. Dominique d'en faire un Prieuré , dont l'autorité s'étend sur tous les autres villages de la vallée, & d'y faire bastir un Monastere fort somptueux, dans lequel il y avoit de mon temps huit mille ducats dans un coffre pour les dépenses ordinaires, qui sans doute auront beaucoup augmenté depuis ce temps-là.

En cette maniere j'ay conduit le lecteur par toute la vallée de Mixco & Pinola, Petapa & Amatitlan, qui ne cede en richesses à aucun autre lieu dépendât de Guatimala.

Je ne dois pas encore oublier une double moisson de froment qui se fait en cette vallée.

La premiere est d'un petit bled qu'on appelle *Trigo tremefino*, qui est un mot composé en Espagnol de ces deux autres *tres meses*, ou du Latin *tres menses*, parce que trois mois après qu'il est semé, il est meur & bon à couper; de sorte qu'estant semé à la fin d'Aoust, on le moisonne ordinairement à la fin de Novembre.

Et quoy qu'il semble acause qu'il est petit, qu'il devoit rendre peu de farine, neantmoins il en rend autant que leurs autres especes de froment, & fait du pain

qui est aussi blanc ; mais il ne se garde pas long-temps , & devient bien-tost rassis & dur.

L'autre moisson , qui est de deux sortes de froment , l'un qu'on appelle rouge , & l'autre blanc comme le bled de Candie , suit incontinent apres celle de ce bled tri-mestre : car un peu apres Noël l'on met la faucille dans les champs , où non seulement ils recueillent leur froment , mais au lieu de le mettre en gerbes & de le serrer en des granges , ils le font fouler aux pieds par des cavalles dans des aires qu'on fait tout exprés.

Lors que le bled est battu & sorty des épis à force d'estre foulé par les cavalles , qu'on fouïette incessamment pour les faire tourner tout autour des aires & fouler le bled sans s'arrester , on fait après cela sortir les cavalles des aires , & l'on vanne le bled , que l'on emporte dans des sacs pour le serrer dans les greniers , laissant la balle & la plus grande partie de la paille dans les champs , où elle se pourrit & l'estiment aussi bonne que du fient pour fumer la terre.

Ils mettent aussi le feu dans les champs , pour faire brûler le chaume & le reduire en cendres , un peu devant le temps des pre-

mieres pluyes , qui détrempe ces cendres & engraisent la terre par ce moyen, qu'ils estiment le meilleur & le plus grand ménagement qu'ils puissent avoir pour fumer leurs terres.

Les autres qui veulent cultiver une nouvelle piece de terre qui est pleine de bois, font abbatre les arbres , & quoy qu'ils soient propres à faire de la charpente ou du merrain, ils n'en vendent pas un pied, & ne se soucient pas de le transporter à Guatimala, quoy que bien souvent il y en auroit pour plus de douze mille francs s'il étoit en Angleterre ; mais il y en a tant là que le port leur coûteroit plus que ce qu'ils en retiroient.

Après que les arbres sont abbatus ils les laissent seicher , & devant que les pluyes de l'hiver commencent, ils mettent le feu par tout le champ pour faire brûler ce bois , dont les cendres rendent la terre si grasse & si fertile, qu'au lieu qu'en Angleterre nous semons trois boisseaux ou plus de froment dans un arpent de terre, un boisseau & bien souvent moins y suffit ; car autrement il viendroit trop épais & rouffu , & ils perdroient leur recolte.

Ils font aussi la mesme chose dans les pâturages de la vallée : car sur la fin de

May que l'herbe est courte & se fletrit en forte qu'elle devient seiche, ils y mettent le feu, ce qui fait paroistre cette vallée toute noire & desagreable ; mais apres que la pluye a tombé dessus deux ou trois fois, la terre reprenant sa premiere verdure, invitele bétail, que pendant ce temps-là on avoit mené paistre ailleurs, à y venir prendre une nouvelle nourriture, & à se reposer à son aise sur ces beaux tapis verts.

Mais il est temps que je retourne à l'autre costé de cette vallée à la riviere des Vaches, d'où j'ay commencé à faire le tour, & fait cette longue digression de l'Est à l'Oüest jusques au village d'Amatitlan qui en est le plus éloigné, afin de faire voir au lecteur le peu de chemin qui reste jusques à Guatimala.

Il est bien vray que depuis l'hermitage de Nôtre-Dame, il y a un chemin étroit au milieu de la vallée, qui va presque jusques à Amatitlan, & puis en tournant remonte sur une montagne à main droite.

Mais parce qu'il y a plusieurs montées & descentes, & divers fonds ennuyeux à passer, ce n'est pas le chemin ordinaire & le plus frequenté en venant de l'hermitage à main droite de Mixco, qui n'est qu'à cinq mille de Guatimala.

De Mixco le chemin va en montaigne sur un côtau, & conduit à un village, qui est un peu plus grand que Mixco, nommé S. Luc où il fait froid, de sorte que cette temperature d'air a rendu ce lieu la riche, & on en a fait le grenier de toute la ville de Guatimala.

Car au lieu que le froment de la vallée ne se garde pas long-temps sans qu'il se gâte, & qu'il s'y engendre de certains vers qu'on appelle *Gurgoios*, le climat est si temperé en ce lieu de S. Luc, que le froment s'y garde deux ou trois ans après estre battu, pourveu qu'on ait le soin de le tourner de fois à autre; & s'il est bien ferré, il s'augmente de telle sorte, comme je l'ay veu par experience sur le lieu, qu'à la fin de l'année, s'il y avoit deux cens boisseaux de bled dans un grenier, l'on en trouvera près de deux cens vingt.

C'est pourquoy l'on porte en ce village la pluspart de la moisson de la vallée, & il est tout plein de granges qu'il appelle *Trojas*, qui n'ont point d'aires à terre, mais dans lesquelles il y a un plancher fait avec des ais, élevé de terre environ d'un pied ou deux & couvert de nattes, sur lequel on met le bled, où les riches marchands de la ville le gardent deux ou trois

ans, jusques à ce qu'ils en trouvent le prix qu'ils desirent.

De ce lieu là à Guatimala il n'y a que trois petites lieues, & qu'une seule Baranca ou qu'un fonds ; & sur le chemin on rencontre de costé & d'autre de petits villages qu'ils appellent *Milpas*, où il y peut avoir environ vingt cabanes.

Au milieu du chemin il y a un côtau ; d'où l'on voit toute la Ville, & luy commande de sorte, qu'avec deux pieces de canon l'on pouroit tenir tout Guatimala en crainte.

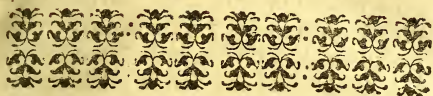
Mais outre ce côtau où est le grand chemin ordinaire, il y a encore au delà à droite & à gauche d'autres montagnes qui s'avancent plus vers la ville ; & sans doute l'on pouroit fort incommoder cette ville avec du canon, en cas que le haut de ce côtau se trouvast trop éloigné.

Lors qu'on est descendu au bas de la montagne, on trouve un fort beau chemin & fort large ; mais dans le fort il est rétreffi entre les montagnes environ la longueur d'un trait d'arc, & en cet endroit là il est fascheux, acause des pierres & quelques petits rochers qui se trouvent dans un courant d'eau qui descend des montagnes & se rend vers la ville.

Mais à l'endroit d'un petit hermitage nommé l'hermitage de S. Jean, le chemin s'élargit peu à peu & découvre Guatimala, qui fait une agréable perspective aux voyageurs, qui ont dessein d'y aller trouver le repos, par la douceur d'un chemin sablonneux, & par l'agréable verdure des allées qu'ils rencontrent jusqu'à ce qu'ils entrent dans la ville, qui est toujours libre à tous allans & venans, soit du costé du Monastere des Jacobins, soit du costé de l'Eglise & du Convent des Religieuses de la Conception.

Après avoir ainsi conduit le lecteur depuis le Golphe jusqu'à Guatimala, & luy avoir montré tout ce qu'il y a de plus remarquable, je ne diray rien en cet endroit des autres lieux qui dépendent de cette ville vers Nicatagua du costé du midy, ayant déjà décrit le chemin jusqu'à Realejo, jusqu'à ce que je vienne à parler de mon retour que je fis de ce costé-là.

Mais il reste encore à décrire le pays de Vera-Paz, & le chemin par lequel on y va.



CHAPITRE V.

Description de Vera-Paz, & d'une nation que les Espagnols n'ont encore pu subjuguier ; l'histoire d'un Religieux Espagnol qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.

VEra-Paz s'appelle ainsi, parce que les Indiens de ce pays-là ayant appris comme les Espagnols avoient conquis Guatimala & tout le pays aux environs, se soumirent paisiblement & sans resistance aux Espagnols.

Autrefois ce pays-là faisoit un Diocese, où il y avoit un Evesque en particulier ; mais à present il est uny à celuy de Guatimala.

Il est gouverné par un Alcade Major, ou President qu'on envoye d'Espagne, qui dépend de la Chambre de Justice ou de l'Audience Royale de Guatimala.

La ville capitale de cette Province s'appelle Coban, où il y a un Monastere de Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & l'Alcalde Major y fait sa residence ordinaire.

Les Espagnols n'ont pas encore achevé de conquerir cette Province, quelques combats qu'ils ayent donné pour cela, contre ces peuples barbares & infideles qui sont entre cette Province & celle de Jucatan.

Ils font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout, afin d'aller par leur pays à une ville nommée Campin qui dépend de Jucatan, afin d'établir le commerce par terre avec cette Province-là, qu'on croit estre fort avantageux au pays & à la ville de Guatimala, & une voye plus assurée pour conduire leurs marchandises à la Havane que par le Golphe, parce que bien souvent les Navires qui partent du Golphe pour aller à la Havane, sont pris en chemin par les Hollandois.

Mais jusqu'à present les Espagnols n'ont pu venir à bout de ce dessein; car ils ont toujours trouvé tant de resistance en ce peuple barbare, qu'il leur a esté impossible de l'assujettir.

Neanmoins il y eut un Religieux de

mes amis nommé Frere-François Moran, qui se hazarda d'aller parmy ces barbares, & avec deux ou trois Indiens passa au travers de leur pays jusqu'à Campin, où il trouva quelques Espagnols qui s'étonnerent bien fort de sa hardiesse, & comme il avoit osé hazarder sa vie par ce chemin-là.

Il retourna ensuite à Coban, & de-là à Vera-Paz où il fit le recit de son voyage, & dit que ces peuples voyans qu'il parloit leur langue, & le trouvant doux & civil en leur endroit, le traiterent aussi fort humainement; craignans, disoit-il, que s'ils luy ostoyent la vie, les Espagnols pour s'en venger, ne les laisseroyent jamais en repos qu'ils ne les eussent entièrement détruits.

Deplus que leur pays estoit beaucoup meilleur que celui de Vera-Paz, où les Espagnols sont les maistres, & qu'il y avoit une fort belle vallée où il y avoit un grand lac, & sur le bord de ce lac une ville d'Indiens, où il y avoit pour le moins douze mille habitans, dont les cases estoient separées les unes des autres.

Ce Religieux a fait depuis la description de ce pays-là, & a passé en Espagne pour insinuer à la Cour le dessein d'en

faire la conquête, par la consideration de l'utilité qui en reviendra à la ville de Guatimala, & à la Province de Jucatan, si l'on peut une fois établir un chemin pour passer d'une Province à l'autre au travers de ce pays-là.

Mais quoy que de ce costé-là les Espagnols & la Province de Vera-Pas soient encore limitez par ce peuple barbare, ils ont neanmoins le passage libre de l'autre costé pour aller au Golphe, où ils trafiquent avec les navires qui y abordent, à qui ils portent des volailles & d'autres vivres du pays, & en rapportent des vins & autres marchandises d'Espagne en la ville de Coban.

Ce pays-là est fort montagneux & inégal, & quoy qu'il y ait quelques villages assez grands, il n'y en a pourtant que trois ou quatre qui soient considerables.

Les principales denrées qui s'y trouvent, sont de l'achiotte, qui est le meilleur de tout le pays de Guatimala, du cacao, du coton, du miel, de la casse, de la salsepareille, & du mahis en grande quantité; mais il n'y a point de froment.

Il y a aussi beaucoup de cire, de volaille & de gibier, & des oyseaux de diverses couleurs, dont les Indiens employent

le plumage à faire plusieurs ouvrages curieux ; mais qui n'égalent pas pourtant ceux de Mechoacan. L'on y trouve aussi beaucoup de perroquets , de singes & de guenons , qui se nourrissent dans les montagnes.

Le chemin de Guatimala en ce pays-là , est le mesme dont j'ay parlé cy-dessus , qu'on tient en venant du Golphe jusqu'au village de S. Luc , & de-là s'étend sur les côtaux & les montagnes qui sont à costé de la vallée de Mixco.

L'on les appelle les montagnes de Sacatepeques , d'un nom composé de Sacate & Tepec , dont le dernier signifie une montagne , & le premier de l'herbe ; de sorte que la jonction de ces deux mots signifie des montagnes d'herbes.

Il y a quatre villages considerables ; le premier se nomme S. Jacques où il y a cinq cens familles ; le second S. Pierre où il y en a six cens ; le troisième S. Jean où il y en a aussi autant ; & le quatrième S. Dominique de Senaco , où il peut avoir environ trois cens familles.

Ces quatre villages sont fort riches ; le climat est fort froid dans les deux premiers , mais il est plus chaud dans les deux autres ; & il y a plusieurs fermes aux

environs, où l'on recueille beaucoup de bled & de bon froment, aussi bien que du mahis.

Ces Indiens-là ont beaucoup plus de courage que ceux des autres villages, & de mon temps ils furent sur le point de se rebeller contre les Espagnols, parce qu'ils les traitoient mal.

Les Eglises y sont extrêmement riches; & lors que j'estois en ce pays-là il y eut un Indien du village de S. Jacques, qui par une pure avidité de gloire donna six mille ducats à l'Eglise du lieu; & néanmoins l'on découvrit après que ce misérable estoit un devineur & un idolatre.

Ces Indiens gagnent beaucoup à louer de grands pennaches de plumes, dont ils se servent dans les dances qu'ils font aux festes de la dédicace de leurs villages; car il y a de ces pennaches qui auront soixante plumes de diverses couleurs, & pour le loyer de chaque plume on leur donne une demie reale qui est deux sols six deniers, outre la valeur de chaque plume, si quelque une vient à se perdre par hazard.

Depuis le village de S. Jean qui est le plus avancé, le chemin est uny & agréable jusqu'à un petit village d'environ une vintaine de cases qu'on appelle S. Ray.

mond, d'où il y a une bonne journée de chemin qu'il faut monter & descendre dans des fondrières, jusqu'à ce qu'on arrive à une loge qui est sur le bord d'une riviere, qui est celle-là mesme qui passe à Acasabaflan dont j'ay parlé cy-devant.

De là on rencontre une montagne qui est fort pierreuse & pleine de rochers, qu'on nomme la montagne de Rabinal, où l'on a taillé des marches dans le roc pour la commodité des mulets, qui, s'ils glissoient tant soit peu à costé, tomberoient de long des rochers & se briseroient en mille pieces.

Mais ce danger ne dure qu'environ un lieuë & demie, & l'on rencontre une fort belle vallée qu'on appelle la vallée de saint Nicolas, acause d'une ferme qui porte ce nom-là, & appartient au Convent des Jacobins de Coban.

Quoy que cette vallée ne soit pas à comparer à celle de Mixco & de Pinola, elle est pourtant remarquable par trois choses qui s'y rencontrent; dont la premiere est un moulin à sucre nommé S. Jérôme, qui dépend du Convent des Jacobins de Guatemala, & surpasse celuy d'Amatitlan, non seulement en la recolte du sucre, qu'ils envoient par des mulets au de-là la monta-

gne à Guatimala, & dans le nombre des esclaves qui y sont commandez par deux Religieux ; mais particulièrement acablés des bons chevaux que l'on y élève, qui sont les meilleurs de tout le pays de Guatimala, & qui sont fort estimez par toutes les personnes de qualité, qui prennent plaisir de les monter en allant par la ville.

La seconde est la ferme de S. Nicolas qui est aussi renommée pour les mulets que celle de S. Jérôme pour les chevaux.

La troisième est un village d'Indien nommé Robinal, où il y a pour le moins huit cens familles, & où l'on trouve tout ce que l'on pourroit desirer pour la commodité de la vie.

Le climat y est plutôt chaud que froid; mais la chaleur est modérée & beaucoup tempérée par le grand nombre des belles allées ombrageuses qui y sont.

L'on y trouve non seulement tous les fruits des Indes; mais aussi ceux d'Espagne, comme oranges, limons, citrons doux & aigres, grenades, raisins, figues, amandes, & dattes.

Le deffaut de froment en ce lieu-là n'est pas considerable à ceux qui en ayment mieux le pain que celuy de mahis,

orce qu'en deux jours on leur en apporte
ément des villages de Sacatepeques.

Pour ce qui est de la viande, l'on y trou-
e du bœuf, du mouton, du chevreau,
es volailles, des cocqs-d'Inde, des cail-
s, des perdrix, des faisans, & des la-
ns.

Il y a aussi la riviere qui passe proche
e leurs maisons, qui leur fournit une
rande quantité de poisson de diverses
ortes.

Les habitans de ce village sont fort
semblables à ceux de Chiapa des Indiens,
u'ils imitent en gallanterie à monter à
neval, & en toutes sortes de divertisse-
mens.

Ce fut dans ce village que mon amy
ere Jean Baptiste voulut établir sa de-
neure pour y vivre en repos le reste de
es jours, après avoir esté Prieur de di-
ers lieux, & particulièrement de Chiapa
& de Guatimala, & où il me regala si
omptueusement qu'on eust pu l'en blâ-
ner, comme n'estant pas bien-séant à
es Religieux mendians de voyloir imi-
er la magnificence des Princes.

Depuis cette vallée jusques à la vraye
paix, ou à Coban qui en est la capitale,
l n'y a rien de considerable qu'un seul

84 *Nouvelle Relation*

village nommé Saint Christophe, où il y a
apresent un grand lac dont on ne peut
trouver le fonds à ce qu'on dit.

Autresfois il n'y avoit point de lac
mais pendant un grand tremblement de
terre, la terre s'estant entr'ouverte
ayant englouty plusieurs maisons, laissa
ce lac qui a toujourns continué d'estre d
puis en ce lieu-là.

De là jusqu'à Coban les chemins sont
mauvais & pleins de montagnes, nean-
moins les mulets du pays ne laissent pas
d'y passer aisément quoy qu'ils soient
chargez.

Enfin nous avons parcouru toute l'é-
tendue du pays de Guatimala, où il y a
beaucoup plus de villages & mieux peup-
lez qu'en aucun autre endroit de l'Ameri-
rique, & si les Indiens estoient exercez
en l'art militaire & bien munis d'armes,
il n'y a point d'endroit en toute l'Ameri-
que qui fust si fort en peuple que Gua-
timala.

Mais parce que les Espagnols les avi-
lissent & les maltraitent, jusqu'à ne leur
laisser pas seulement leurs arcs & leurs
flèches, bien loin d'avoir des armes à feu,
des piques & des épées; cela leur a non-
seulement osté le courage; mais aussi l'af-

ection qu'ils auroient peu avoir pour les Espagnols ; de sorte que ceux-cy ont sujet d'appréhender que si l'on faisoit des descentes pour envahir ces pays-là, cette grande multitude d'Indiens seroient autant de gens qui se tourneroient du costé de leurs ennemis, ou qui en demeurant fidelles ne leur serviroient de rien.



CHAPITRE VI.

Description de l'état où sont à present les Indiens du pays de Guatimala, de leurs mœurs & maniere de vivre depuis la conqueste, & particulièrement de leurs festes annuelles.

L'Etat ou la condition des Indiens du pays de Guatimala est aussi lamentable & digne de pitié, qu'aucun autre de tous les peuples de l'Amerique.

Car je puis en quelque maniere dire

d'eux, ce qui est dit du peuple d'Israël au premier chapitre de l'Exode verset septième; qu'ils étoient fertiles & croissoient & multiplioient abondamment, en sorte qu'ils devenoient puissans & remplissoient le pays; c'est pourquoy Pharaon dit à ses sujets au verset dixième; il faut se gouverner sagement avec eux, de peur qu'ils viennent à multiplier & que lorsqu'il arrivera quelque guerre ils se joignent à nos ennemis, & combattent contre nous. Et ce fut pour cela qu'ils établirent des gens sur eux pour les faire travailler à faire de la brique & du mortier & autres ouvrages, avec tant de rigueur & de severité, que cette servitude leur rendit la vie amere, & les obligea d'implorer l'assistance du ciel pour les en délivrer.

Quoy qu'il y ait quelque sorte de distinction entre le peuple d'Israël & les Indiens, néanmoins la comparaison a du rapport en l'oppression des uns & des autres, & en la maniere dont on les a traitez, afin qu'ils ne peussent pas multiplier plus qu'on vouloit.

Il est certain que les Indiens souffrent beaucoup sous la servitude des Espagnols, & que néanmoins ils multiplient tous les

ours en enfans, & accroissent en richesses, de sorte qu'on craint qu'ils ne deviennent trop puissans, & se soulevent d'eux-mesmes, ou se joignent aux étrangers contre eux qui les tyrannisent.

Car soit par crainte ou par jalousie, on ne leur permet pas l'usage d'aucunes sortes d'armes, non pas mesmes des arcs & des flèches, dont se servoient autrefois leurs ancestres.

De sorte que quoy que par ce moyen à les Espagnols n'ayent rien à craindre de leur costé, parce qu'ils sont desarmez, aussi lors qu'une nation étrangere fera dessein de conquerir ce pays-là, elle n'aura pas sujet de les apprehender par la mesme raison, & par consequent la politique dont les Espagnols se sont servis pour affoiblir les Indiens, tournera toute à leur ruine & destruction.

Car cette grande multitude d'Indiens desarmez leur estant inutile à la guerre, & eux-mesmes, à la reserve de ceux qui demeurent dans les villes, se trouvant écartez çà-&-là dans cette vaste étendue de pays, ne paroistront qu'une poignée de gens contre une armée mediocre.

Et encore parmy ces gens-là il y en aura peu qui soient propres à porter les ar-

mes, & ce petit nombre ne sera pas capable de faire une grande resistance n'ayant point d'artillerie.

Que si encore avec cela les Negres & les Indiens qu'ils ont si maltraitez, & qu'ils ont toujours apprehendé a cause de cela, viennent à se joindre contr'eux avec les étrangers, il est certain qu'ils ne scauroient éviter leur ruine, estans attaquez de la sorte au dedans & au dehors.

Par-là l'on peut voir combien sont mal-fondez, ceux qui disent qu'il est beaucoup plus difficile de conquerir l'Amerique à present que du temps de Cortez, parce que l'on a aujourd'huy les Espagnols & les Indiens à combattre, & en ce temps là il n'y avoit que de pauvres Indiens tous nuds.

Je soustiens que ce fondement est faux: car alors les Indiens estoient aguerris par le moyen des guerres qu'ils avoient les uns contre les autres, & sçavoient fort bien se servir de leurs arcs, de leurs fleches, & de leurs dards, & autres sortes d'armes, & paroissoient extrêmement hardis & courageux dans les combats, comme il paroist par leurs histoires.

Mais à present ils sont devenus sans cœur, en sorte qu'ils tressaillent de peur lors

lorsqu'ils entendent tirer un mousquet ; ce qui vient de ce qu'ils sont desarmez & opprimez par les Espagnols , qui les font mesmes trembler par un regard ou par une grimace ; de sorte qu'il n'y a aucun lieu de les apprehender en l'estat qu'ils sont aujourd'huy.

L'on ne doit non plus craindre les Espagnols , qui dans toute la vaste étendue des Estats de Guatimala , ne sçauroient faire une levée de cinq mille hommes qui soient propres à la guerre.

Ils ne sçauroient non plus deffendre tant de pallages & tant d'entrées qu'il y a en divers endroits de ce pays-là , qui d'autant plus qu'il est grand , il est d'autant plus aisé à conquerir , parce que pendant que l'Espagnol sera occupé dans un endroit , son pays pourra estre attaqué , & mesmes enlevé en d'autres lieux par les mesmes Estrangers.

Leurs Esclaves mesmes se ligueroient contr'eux en cette occasion , afin d'estre mis en liberté ; & enfin les Crioles qu'ils mal-traient aussi extremement , se réjouïront de pouvoir s'affranchir de leur tyrannie , & aimeront beaucoup mieux vivre en liberté sous un peuple étranger , que d'estre plus long temps opprimez par

ceux de leur propre nation.

La condition des Indiens de ce pays-là est si miserable, que quoy que les Roys d'Espagne n'ayent jamais voulu consentir à les rendre Esclaves, comme ils en ont esté souvent sollicitez, neanmoins leur vie est aussi miserable que celle des Esclaves.

Car j'en ay connu quelques-uns qui après estre revenus du service des Espagnols, dont ils n'avoient receu pour tout salaire que des coups & des blessures, venoient se mettre au lit, resolu de mourir plutôt que de mener plus long-temps une vie si pleine de miseres, & refusoient tous les alimens que leurs femmes leur presentoient, ayans mieux se laisser mourir de faim, que de mener une vie si malheureuse.

Il est vray qu'il y en a eu quelques-uns qui par mes exhortations se sont laissez persuader de vivre, plutôt que de se faire mourir eux-mesmes; mais il y en a eu aussi d'autres qui ont rejetté toutes sortes de remontrances, & se sont fait mourir ainsi miserablement.



CHAPITRE VII.

De la methode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens, & quelle est leurs conduite envers eux.

Les Espagnols qui demeurent en ce pays-là, & particulièrement les Fermiers de la Vallée de Mixco, Pinola, Petapa, Amatitlan, & ceux des Sacatebeques, ont representé que tout leur commerce & leur labeur tendant au bien de l'Estat, & n'y ayant pas assez d'Espagnols pour faire tous les ouvrages qui sont necessaires dans un si grand pays, & n'ayans pas aussi les moyens d'acheter des Esclaves & des Negres, qu'ils avoient besoin necessairement du service des Indiens en leur donnant un salaire raisonnable.

C'est pourquoy il fut ordonné qu'on partageroit un certain nombre de laboureurs Indiens tous les lundis, ou les di-

manches l'apresdinée, qui seroient distribuées entre les Espagnols selon la qualité de leurs fermes, ou de leurs emplois soit pour travailler à la culture de leurs terres, soit pour conduire leurs Mulets & les ayder en ce que chacun en peut avoir besoin en sa vacation.

De sorte qu'en chaque ressort ou détroit il y a un Officier pour cela, qu'ils appellent *Inez Repartidor*, qui selon la liste qu'il a des maisons & des fermes des Espagnols, est obligé de leur fournir un certain nombre d'Indiens toutes les semaines.

Ce qui sert d'un moyen commode au President de Guatimala & aux autres Juges pour avancer leurs domestiques, à qui ils donnent ordinairement ces charges-là.

Ils nomment le Village ou le lieu où ils se doivent assembler le dimanche ou le lundy, où ils se trouvent avec tous les Espagnols de ce ressort.

Les Indiens des villages doivent aussi de leur costé tenir tous prests le nombre des gens de travail qu'ils sont obligés de fournir chaque semaine par l'ordre de la Cour de Guatimala, qui sont conduits au lieu de l'Assemblée generale par un

Officier Indien de leur mesme village.

Et lorsqu'ils sont arrivez en ce lieu-là avec tous leurs outils pour travailler, comme besches, pelles, pics & haches, & des vivres pour se nourrir une semaine, qui sont pour l'ordinaire des gasteaux secs de mahis, des boudins de frixolles ou de faveols, un peu de chile ou de poivre long, & quelques morceaux de viande froide pour un jour ou deux, avec leur lit sur leur dos, qui n'est autre chose qu'une mante de grosse laine, qu'ils enveloppent autour d'eux pour se coucher sur la terre, puis on les renferme dans la Maison-de-Ville en donnant à l'un quelques coups de baston, & aux autres des soufflets ou des coups de pied, s'ils ne veulent pas entrer.

Après qu'on les a tous rassemblez, & que la Maison-de-Ville en est remplie, le Ivez Repartidor ou l'Officier appelle les Espagnols selon l'ordre de sa liste, & à mesme temps autant d'Indiens que la Cour luy en a ordonné.

Il y en a quelques-uns qui en doivent avoir trois ou quatre, d'autres quinze ou vingt, selon leur vacation & le travail qu'ils ont à faire.

En cette maniere il distribue à chacun

des Espagnols les Indiens qu'il doit avoir jusqu'à ce qu'il n'en reste plus à distribuer.

Ce partage estant fait les Espagnols prennent une mante ou un outil à chacun de leurs Indiens pour leur servir de gage, de peur qu'ils ne s'enfuient, & donnent à l'Officier qui a fait ce partage-la pour ses droits une demie réale de cinquante sols pour chaque Indien, ce qui luy vaut beaucoup par an : car il y a des Officiers qui auront trois ou quatre cens Indiens à distribuer chaque semaine.

Si un Espagnol vient à se plaindre que quelque'un de ses Indiens s'est échapé, & ne la pas servy toute la semaine entiere, l'on le fera chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, & puis on l'attachera par les bras à un poteau dans la place du Marché, où il sera fustigé publiquement sur le dos.

Mais si un pauvre Indien se plaint que les Espagnols l'ont trompé, & luy ont dérobé sa pelle, sa hache, son pic, sa mante, ou ses gages, l'on ne fera aucune justice de l'Espagnol qui aura volé ou trompé le pauvre Indien, quoy que l'équité veuille que l'on rende également la justice aux uns & aux autres.

En cette maniere l'on vend les Indiens chaque semaine comme des Esclaves pour deux sols six deniers chacun, sans qu'on leur permette le soir d'aller voir leurs femmes, quoy que leur ouvrage ne soit pas à mille pas du Village où ils demeurent; mais il y en a d'autres qu'on mene trois & quatre lieuës au delà, & n'osoient s'en retourner que le samedi au soir, après avoir executé tout ce qu'il aura plu à leur Maistre de leur commander.

Les gages qu'on leur donne sont tels qu'à grand peine les peuvent-ils nourrir; car pour tout salaire ils n'ont pas cinq sols par jour, n'ayant que vingt-cinq sols par semaine en tout.

Cét ordre s'observe dans la Ville de Guatimala, & dans les villages des Espagnols, où l'on donne à chaque maison des Indiens dont elle a besoin, pour apporter de l'eau ou du bois, & les autres choses necessaires, & pour cet effet les Villages voisins sont obligez de leur fournir des Indiens comme j'ay déjà dit cy-dessus.

Il n'y a point de bon Chrétien qui ne fut touché de douleur, de voir comme ces pauvres miserables sont mal-traittez par

certaines Espagnols pendant la semaine qu'ils sont à leur service.

Il y en a qui vont abuser de leurs fermes, lorsque leurs pauvres maris sont occupés à labourer la terre ; d'autres qui leur donnent le foïet , parce qu'ils leur semblent trop paresseux à travailler , ou qui leur donnent des coups d'espée , ou leur cassent la teste pour s'estre voulu excuser contre leurs reproches , ou leur dérobent leurs outils , ou les privent d'une partie ou du total de leurs gages , en disant qu'ils payent une demie réale pour le service qu'ils leur doivent rendre , & néanmoins qu'ils n'ont pas fait leur ouvrage.

J'en connoissois quelques-uns qui avoient accoutumé, lorsqu'ils avoient semé leur froment , & qu'ils n'avoient plus que plus affaire des Indiens , de retenir chez - eux tous ceux qui leur avoient esté donnez pour leur ferme , & sçachant bien l'affection que ces pauvres gens avoient de retourner en leur famille , après leur avoir fait couper du bois le lundy & le mardy , leur demandoient le mercredi ce qu'ils leur vouloient donner pour les laisser aller , & ainsi en exigeoient des uns une réale , & des autres deux.

deux ou trois ; de sorte qu'ils se faisoient non seulement fournir de bois pour leur maison ; mais ils en tiroient aussi assez d'argent pour acheter de la viande & du chocolatte pendant quinze jours , vivans de la sorte oisivement aux dépens de ces pauvres Indiens.

Il y en a d'autres aussi qui les louent à leurs voisins qui en ont affaire pour cette semaine , pour une réalle chacun ; mais qu'ils sont bien assurez de déduire sur leurs gages.

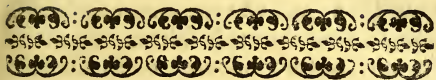
Ils sont aussi assujettis à une servitude pareille à celle-là dans tous les villages, où tous les voyageurs qui passent par-là, peuvent demander au prochain village tous les Indiens dont ils ont besoin pour conduire leurs mulets , & porter leurs hardes , & à la fin du voyage leur font une querelle d'Allemand , & les renvoient la pluspart du temps avec des coups pour toute recompense.

Ils sont porter à ces pauvres miserables, un jour ou deux sur le dos des malles qui pesent cent livres , en les attachant avec des cordes de chaque costé à la ceinture , & passant sur le front une large courroye de cuir attachée à la malle , qui fait que toute la pesanteur de ce fardeau tombe sur

leur front au dessus des sourcils , qu'ils ont la plupart du temps tellement marqué , qu'ils sont aisez à distinguer des autres habitans dans les villages , & parce aussi que cette ceinture de cuir leur mange tout le poil & les rend chauves sur le devant de la teste.

En cette maniere ce pauvre peuple tâche de gagner sa vie parmy les Espagnols , mais c'est avec tant de douleur & d'angoisse , que bien souvent ils implorent la justice divine pour les mettre en liberté , & n'ont point d'autre consolation que celle que leur donnent les Prestres , de souffrir tout cela pour l'amour de Dieu & pour le bien de l'Etat.

Et quoy que ceux qui les commandent les fassent travailler & marcher en toutes saisons , soit qu'il fasse chaud soit qu'il fasse froid , dans les plaines ou dans les montagnes , dans les beaux ou mauvais chemins , leurs habits ne servent qu'à couvrir leur nudité , & bien souvent ils sont si déchirez qu'ils ne couvrent pas la moitié de leurs corps.



CHAPITRE VIII.

*Des habits des Indiens, de leurs lo-
gemens, de leurs ouvrages, de leurs
occupations domestiques, de leur
police, de leurs mariages, &c.*

LEurs habits ordinaires ne sont autre chose qu'une paire de calçons de laine ou de toile qui descendent jusqu'aux genoux, marchans nus pieds la plupart du temps, si ce n'est quelques-uns qui portent des sandales de cuir dans leurs voyages pour se conserver les pieds, ou quelques paires de chausses sans pourpoint; qu'une chemise fort courte avec une mante de laine ou de toile par dessus qu'on nomme *Ajate*, qui est nouée sur une épaule, & pend presque jusqu'à terre de l'autre côté, & un méchant chapeau de quinze ou vingt sols, qui prend l'eau comme du papier, & après la pluye leur tombe sur le nez & sur le col.

Ils portent aussi quelquefois leur lit autour d'eux, qui est cette mante de laine, dont ils s'envelopent le soir; & ostent leur chemise & leurs calçons, qu'ils mettent sous leur teste pour leur servir de chevet.

Il y en a quelques-uns qui porteront aussi une natte fort legere pour se coucher; mais ceux qui n'en portent point, ou n'en peuvent pas emprunter de leurs voisins, se coucheront librement sur la terre enveloppez de leurs mantes, & dormiront aussi bien après avoir travaillé, ou marché tout le jour avec un fardeau de cent livres pesant sur le dos, que s'ils estoient couchez dans un bon lit.

Ceux qui sont plus considerables & plus riches que ceux-là, qui ne sont point employez comme les Tamemez à porter des fardeaux, ou comme les laboureurs à travailler pour les Espagnols, mais qui demeurent dans des fermes qui leur appartiennent, qui trafiquent à la campagne avec leurs mulets, ou ont des boutiques dans les villes & dans les villages, & enfin ceux qui y sont employez en qualité d'Officiers de la Justice ou de la Police, sont un peu mieux vêtus.

Car il y en a quelques-uns qui portent du ruban au bas de leurs calçons, où y

des Indes Occidentales. 101

font faire quelque sorte d'ouvrage en broderie de soye ou de fil, comme aussi sur la mante qu'ils portent autour d'eux, ou bien ils l'enrichissent de quelque ouvrage de plumes de diverses couleurs.

Il y en a aussi quelques-uns qui portent des pourpoints de toile découpée, & des fouliers; mais il y en a fort peu qui portent des bas à leurs jambes, ou des colets autour de leur col.

Mais pour ce qui est des lits où ils couchent, le plus considerable des Gouverneurs Indiens, ou le plus riche d'entr'eux qui pourra avoir valant quatre ou cinq mille ducats, ne sera gueres mieux couché que les pauvres Tamemez ou porteurs de fardeaux.

Car ils se couchent sur des ais ou sur des roseaux liez ensemble un peu élevez de terre, sur quoy l'on pose une natte fort large & fort propre, avec deux petits bilots de bois pour servir de chevet à l'homme & à la femme, en mettant leur chemise & leur mante dessus, ou d'autres hardes pour servir de couffin, & puis se couvrent d'une autre sorte de mante blanche, mais plus grossiere que celle qui leur sert de manteau.

Dom Bernard de Guzman Gouverneur

de Petapa n'estoit pas mieux couché que cela, & les principaux d'entre les Indiens ne le sont pas mieux non plus.

Les habits des femmes ne leur coustent pas beaucoup, & sont bien-tost mis sur le corps; car la plupart vont nuds pieds, à la réserve de celles qui sont riches & de qualité, qui portent des souliers noïez avec un ruban fort large.

Au lieu de jupe elles portent une mante de laine qu'elles lient au deffaut du corps, qui d'ordinaire est enrichie de broderie de diverses couleurs; mais tout d'une piece sans aucune cousture, & repliée en dedans autour d'elles.

Elles ne portent point de chemises, mais elles couvrent leur nudité avec une espece de surplis qu'on nomme *Guaipil*, qui pend depuis leurs épaules jusques un peu au deffous de la ceinture, avec des manches ouvertes fort larges qui ne leur couvrent que la moitié du bras, & d'ordinaire ce *Guaipil* est orné de quelque ouvrage curieux de coton ou de plumage, particulièrement à l'endroit du sein.

Les plus riches portent des bracelets & des pendans-d'oreilles, & leurs cheveux sont retrouffez avec des bandelettes, sans coiffe ny rien pour les couvrir, si ce n'est

les plus riches, qui portent quand elles vont à l'Eglise ou en visite une espece de voile de toile d'Hollande, ou de quel- qu'autre toile fine qu'on apporte d'Espa- gne ou de la Chine, qui leur couvre la teste & descend presque jusqu'à terre, qu'elles lient autour d'elles avec un ru- ban, & c'est ce qu'il y a de plus cher en leurs habits.

Lors qu'elles sont retirées dans leurs maisons & s'appliquent à leurs ouvrages, elles ostent ordinairement leur Guaipil ou surplis, de sorte que leur sein & tout le haut du corps demeure découvert.

Elles se couchent aussi comme leurs maris, envelopées seulement d'une cou- verture ou d'une mante.

Leurs maisons ne sont que de pauvres cabanes couvertes de chaume, sans au- cunes chambres hautes; mais seulement une ou deux chambres basses, en l'une desquelles ils aprestent leurs viandes, fai- sans le feu au milieu entre deux ou trois pierres, sans qu'il y ait de cheminée ny de tuyau pour conduire la fumée hors de la maison; de sorte que comme elle s'é- pend par tout, la suye s'attache aussi de tous costez au chaume de la couverture, ce qui fait que toute la maison ne semble

estre qu'une cheminée.

La chambre qui joint à celle-là n'est pas non plus exempte de fumée & de noirceur, où bien souvent il y a quatre ou cinq lits selon la grandeur de la famille.

Mais ceux qui sont pauvres n'ont qu'une chambre, où ils apprestent leur viande, où ils mangent, & se couchent.

Il y en a fort peu qui ayent des serrures à leurs portes; car ils n'aprehendent pas qu'on les dérobe, n'ayans pour tous meubles que des pots, des cruches, & des plats de terre, avec des coupes pour boire leur chocolate.

Il n'y a presque point aussi de maison qui n'ait un bain dans la cour, où ils se baignent dans de l'eau chaude, qui est toute leur medecine lorsqu'ils se trouvent tant soit peu indisposez.

Dans chaque village ils sont divisez entr'eux par Tribus, qui ont chacune un Chef, à qui s'adressent tous ceux qui sont de la Tribu, lorsqu'il s'agit de quelque affaire importante & difficile, & il est obligé de les proteger & conseiller en tout, & de comparoistre pour eux devant les Officiers de la Justice, & demander reparation des torts qu'on leur a faits, ou représenter l'injure qu'on leur veut faire.

Lorsqu'il s'agit de marier quelqu'un entr'eux, le pere du garçon qui veut prendre une femme d'une autre Tribu, en va trouver le Chef de sa Tribu, afin de luy donner avis du mariage de son fils avec une telle fille, & ensuite les Chefs des deux Tribus s'assemblent & conferent sur les conditions du mariage.

Ces conferences durent ordinairement trois mois, pendant lesquels les parens du garçon ou de l'homme doivent acheter la fille par presens, & acquiter la dépense qui se fait à boire & à manger, lorsque les Chefs des Tribus conferent ensemble avec les parens du garçon & de la fille, ce qui dure ordinairement un jour tout entier jusqu'à la nuit.

Après avoir passé de la sorte plusieurs jours & plusieurs nuits, & après avoir bien examiné l'affection qu'un des partis peut avoir pour l'autre, s'il arrive qu'ils ne s'accordent pas sur le mariage, les parens de la fille sont obligez de restituer aux parens du garçon tous les frais qu'ils ont faits, & tous les presens qu'ils ont donné.

Leurs filles ne partagent point dans leurs biens; mais lorsqu'ils meurent tout ce qu'ils ont de meubles & d'immeubles est

partagé par portions égales entre leurs
fils.

S'il y a quelqu'un d'entr'eux qui n'a
point de maison, ou qui veuille faire re-
couvrir la sienne, l'on en donne avis aux
Chefs des Tribus, qui avertissent tous
les habitans du village de s'y rendre pour
assister à cet ouvrage, & chacun est obli-
gé d'apporter une botte de paille ou d'au-
tres materiaux; de sorte que dans un jour
ils ont achevé une maison par l'assistance
qu'ils reçoivent de plusieurs personnes.

Deplus il ne leur en couste rien que du
chocolatte, qu'ils donnent à boire en de
grandes coupes qui tiennent plus d'une
pinte; mais ils n'y mettent pas des ingre-
diens de si grand prix que font les Espa-
gnols, mais seulement un peu d'anis & de
chilé ou poivre long.

Ou bien ils remplissent la coupe jus-
qu'à moitié d'atolle, & achevent de la
remplir avec du chocolatte.





CHAPITRE IX.

Auteur continuë de décrire la maniere de vivre des Indiens, leur manger ordinaire, leurs diverses sortes de bruvages.

Our leur manger, la pluspart du temps les pauvres n'ont qu'un plat de frixos ou faveols blancs & noirs, dont il y a grande quantité, & que l'on conserve pour toute l'année, qu'ils font bouillir avec du chilé, avec quoy ils s'estiment assez bien rassasiez.

Ils les apprestent encore d'une autre maniere, en faisant un peu bouillir les faveols, & après cela les meslant avec une masse de mahis, comme nous meslons en Angleterre des raisins de Corinthe dans nos gâteaux, & puis ils les font encore bouillir derechef ensemble, & les mangent après cela lors qu'ils sont encore tous chauds, ou bien ils les gardent tous froids.

Mais soit qu'ils mangent de cela ou de quelque autre chose, ils le mangent ou avec du chilé verd, ou bien ils le trempent dans de l'eau & du sel où il y a un peu de chilé pilé.

Mais s'ils n'ont pas le moyen d'avoir des frixolles, leur portion ordinaire est de tortilles, qui sont de petits gasteaux ronds faits avec de la paste de mahis, qu'ils mangent tous chauds en sortant d'une tortilline où ils les font cuire tout sur le charbon en les tournant un peu sur le feu, & les mangent après cela tous seuls, ou bien avec du chilé & du sel, ou en les trempant dans de l'eau où il y aura du sel & un peu de chilé pilé.

Lors que leur mahis est encore verd & tendre, ils font bouillir la tige avec les épis & les feuilles qui sont autour, & les mangent ensuite avec un peu de sel.

J'en ay souvent mangé, & les ay trouvés aussi délicats & nourrissans que nous les avons pois lors qu'ils sont verds, mais ils engendrent beaucoup de sang.

Lorsque ce mahis est verd, ils en font encore une espece d'orge mondé, en le faisant bouillir avec le lait qu'ils en tirent par expression après l'avoir pilé.

Les plus pauvres des Indiens n'en man-

ent jamais, ils s'estiment assez contents
and ils en ont suffisamment.

Mais les pauvres qui demeurent dans
villages où l'on vend de la viande, é-
rgnent tout ce qu'ils peuvent lorsqu'ils
ennent de leur travail le Samedi au soir,
n d'acheter pour une reale ou demie
ale de viande fraische pour manger le
imanche.

Quelques-uns en achètent une bonne
nantiré à la fois, & l'accommodent avec
temps en *tassajos*, qui sont des mor-
aux de chair roullez & liez bien fort,
d'ils font en cette maniere.

Après qu'ils ont coupé toute la chair
e la cuisse d'un bœuf, & qu'ils l'ont se-
arée des os en forme de petites cordeler-
es, ils la salent & l'exposent au vent dans
eurs cours huit jours durant, & puis la
ettent encore autant de temps à la fu-
née, puis ils la mettent en petits rouleaux
ui deviennent durs comme une pierre, &
quand ils en ont affaire, ils les lavent, puis
es font bouillir, & les mangent après
ela.

C'est le bœuf salé de l'Amérique, qu'ils
ppellent *Tassajo*, dont j'ay mangé fort
ouvent; & les Espagnols en mangent
aussi beaucoup, particulièrement ceux qui

vont à la campagne trafiquer avec leurs mulets.

Ce Tassajo est une fort bonne marchandise, dont plusieurs Espagnols se sont enrichis, par le moyen du trafic qu'ils ont fait dans les villages où l'on ne vend point de chair, & en le troquant avec d'autres marchandises contre les Indiens qui leur donneront bien souvent pour un double ou un liard de cetassajo, pour plus de cinq sols de cacao.

Mais les riches vivent beaucoup mieux car s'il y a de la chair ou du poisson, ils font tout leur possible pour en avoir, & en mangent de grand appetit, & n'épargnent pas non plus leurs cocqs-d'Inde ni leurs volailles pour faire bonne-cher.

De fois à autre ils vont aussi à la chasse, où ils tuent quelque daim à coups de flèches, & quand ils l'ont tué ils le laissent sous des feuilles d'arbres pendant une semaine, jusqu'à ce qu'il commence à sentir & soit plein de vers; lors ils l'apportent chez eux & le coupent en pieces, puis le font bouillir avec une herbe qui croist en ce pais-là, qui ressemble à la Teu-naïsie de ce pays icy, qui luy oste la mauvaise odeur à ce qu'ils disent, & rend cette chair aussi tendre & aussi blan-

que la chair d'un cocq-d'Inde.

Lorsqu'il est à demy cuit ils en mettent des pieces à la fumée quelque temps, puis le font bouïllir derechef lors qu'ils en veulent manger, & l'apprestent ordinairement avec un peu de poivre rouge.

C'est-là la venaison de l'Amérique, dont j'ay mangé diverses fois, & trouvé que la chair en estoit courte & blanche; néanmoins je n'en mangeois pas beaucoup, non pas acause du mauvais goust, mais parce que le souvenir des vers que j'y avois vû me faisoit mal au cœur.

Ces mesmes Indiens qui n'ont pas grand affaire chez eux, & qui ne sont point employez par les Espagnols à la chasse toutes les semaines, ayment extrêmement les herissons, qui sont tout à fait semblables à ceux del'Europe, quoy que les nôtres ne se mangent point parmy les Chrestiens.

Ceux-cy sont pleins d'aiguillons & piquans comme les nostres, & se trouvent dans les bois & dans les champs où ils se retirent dans des trous, & à ce qu'on dit ne vivent que de fourmis & de leurs œufs, de bois pourry, d'herbes & de racines; leur chair est blanche & d'aussi bon goust que celle d'un lapin, & aussi grasse

que celle d'une poule engraiſſée au mois de Janvier.

J'en ay auffi gouſté & trouvé que c'eſtoit un manger fort délicat ; mais je ne voudrois pas dire la meſme choſe des heriſſons de ce pays icy ; car ce qui peut eſtre un poiſon de par-de-ça , peut eſtre un bon aliment en ce pays-là , par quelque propriété accidentelle en l'animal meſme , dans les choſes dont il ſe nourrit , & dans la température du climat.

Les Indiens n'en mangent pas ſeulement , mais meſmes les plus grands d'entre les Eſpagnols ; & l'on en fait tant d'eſtime , que parce qu'on les trouve ordinairement au temps du Careſme , les Eſpagnols qui n'en veulent pas eſtre privez , afin d'en pouvoir manger en ce temps-là , diſent que ce n'eſt pas de la chair , quoy qu'il en ait le gouſt & les autres qualités , parce qu'il ne vit que de fourmis & de bois ſec.

C'eſt une choſe qui eſt fort diſputée parmy leurs Theologiens ; car il y en a quelques-uns qui diſent qu'il eſt permis d'en manger en Careſme , & d'autres qui ſouſtiennent que non.

Il y a auffi une ſorte de lezards dont ils mangent beaucoup , qu'ils appellent *Iguana*,

... dont les uns se trouvent dans l'eau
& les autres sur la terre.

Ils sont plus long qu'un lapin, & ressemblent à un scorpion, ayans des écailles vertes & noires sur le dos.

Ceux qui sont sur la terre, courent aussi viste que nos lézards, grimpent sur les arbres comme des écurieux, & percent mesmes les racines des arbres dans les murailles.

Ils sont hideux à voir, mais lorsqu'on les a aprestez à l'étuvée avec un peu d'épices, ils rendent un jus qui est excellent; leur chair est aussi blanche que celle d'un lapin, & le rable en est fait tout de mesme.

C'est une viande qui est fort dangereuse quand elle n'est pas assez cuite; j'en ay failly à mourir pour en avoir trop mangé, parce qu'ils n'estoient pas assez cuits.

Il y a aussi beaucoup de tortuës d'eau & de terre, dont les Indiens mangent, & que les Espagnols trouvent aussi fort bonnes.

Les Indiens en general aiment tous à boire, & boivent de leur simple chocolatte sans sucre ny autres ingrediens, ou bien de l'atolle jusqu'à crever.

Mais s'ils peuvent avoir de quelque

bruvage qui enyvre , ils boiront tant qu'ils auront un sou dans leur bourse , & n'en laisseront pas une goutte.



CHAPITRE X.

Description d'une boisson étrange des Indiens , & de la maniere dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'vyrogerie.

ILs font entr'eux de certains bruvages qui sont plus forts que du vin, qu'ils font en de grandes cruches ou pots de terre qu'on apporte d'Espagne, où ils mettent un peu d'eau , puis remplissent le vaisseau de melasse ou jus des cannes de sucre , ou d'un peu de miel , pour le rendre doux , & pour luy donner de la force ils y mettent des racines & des feuilles de tobacco , & d'autres racines qui croissent en ce pays-là , qu'ils sçavent estre propres à cette operation.

~ J'ay veu mesme en quelques endroits

qu'ils y mettoient un crapaut tout vivant.

Après cela ils ferment le vaisseau, & laissent fermenter tout cela ensemble pendant quinze jours ou un mois, jusqu'à ce que le tout soit bien macéré & fermenté, que le crapaut soit consumé, & que ce bruvage ait acquis la force qu'ils desirent.

Alors ils ouvrent le vaisseau, & invitent leurs amis pour en boire, ce qu'ils font d'ordinaire pendant la nuit, de peur d'estre découverts par le Prestre du village, & ne cessent de boire jusqu'à ce qu'ils soient tout-à fait fous & yvres.

Ils nomment ce bruvage-là *Chicha*, qui sent extrêmement mauvais, & cause souvent la mort à plusieurs personnes, particulièrement dans les endroits où ils, mettent des crapaux.

Lors que je demeurois à Mixco, l'on me donna avis qu'il se devoit tenir une grande assemblée chez un Indien pour boire de ce bruvage; ce qui fit que je pris avec moy les Officiers de la Justice du lieu, & me transportay en la maison de cet Indien, où nous trouvasmes quatre de ces cruches ou pots de terre, tous pleins de ce breuvage qu'on avoit débouché, que je fis transporter dans la rue, où je les fis mettre en pieces & épandre ce vi-

lain chicha, qui m'envoya une odeur puante au nez qu'il m'en prit un vomissement, & j'en fus malade presque pendant huit jours.

Les Espagnols qui connoissent le naturel des Indiens, & l'inclination qu'ils ont à l'ivrognerie, les trompent sur ce sujet en diverses manieres; car quoy qu'il soit expressément deffendu, mesme à peine de confiscation & de l'amende, de vendre du vin dans les villages des Indiens, cela n'empêche pas que plusieurs Espagnols qui sont pauvres ou de basse condition, & qui considerent plustost le lucre que l'autorité publique, ne transportent du vin hors de la ville de Guatimala, pour le vendre dans les villages des Indiens, acause du grand profit qu'ils y trouvent.

Car d'un pot de vin ils en feront deux pour le moins, en le faisant bouillir avec de l'eau & du miel, & d'autres sortes de drogues pour luy donner de la force, qui ne leur coustent gueres, mais qui enyvrent puïssamment ces pauvres Indiens, à qui ils vendent ce breuvage mixtionné pour vray vin d'Espagne au pot & à la pinte, mais toujors à fausse mesure.

Avec ce vin-là ils ont bien-tost enyvres ces pauvres Indiens, qu'ils trompent en-

plus facilement lorsqu'ils sont yvres, sur faisant payer le double du prix ; & enfin lors que le sommeil les surprend, ils fouillent cependant en leurs pochettes.

Ce crime-là est fort commun entre les Espagnols de Guatimala, qui abusent ainsi des Indiens lorsqu'ils viennent dans la ville pour vendre & acheter quelque chose.

Ceux qui tiennent des Bodegones, qui ont leurs cabarets, & ressemblent à des boutiques de Chandeliers, parce qu'ils ne vendent pas seulement du vin, mais aussi des chandelles, du poisson, du sel, du froage & du lard, attirent ordinairement les pauvres Indiens chez eux, & quand ils sont enyvrez ils fouillent en leurs pochettes, & les chassent après à coups de bastons ou à coups de poings, s'ils ne s'entendent pas aller d'eux-mêmes.

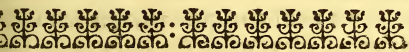
Lors que j'estois à Guatimala il y avoit un de ces cabaretiers nommé Jean Ramos, qui par ces fortes de tromperies avoit amassé pour plus de deux cens mille ducats de bien, & en donna huit mille à une jeune fille en mariage ; aussi n'y avoit point d'Indien qui passât devant sa porte qu'il n'appellât, & après estre entré chez luy qu'il ne traitât comme j'ay dit dessus.

Lors que j'estois à Mixco, il y avoit un Fermier Espagnol qui estoit voisin du mien dans la vallée, qui ayant envoyé ses serviteurs Indiens à Guatimala avec une demi-douzaine de mulets chargez de froment, pour délivrer ce bled à un marchand avec qui il estoit convenu de prix & qui en devoit donner l'argent à l'un de ces serviteurs qui l'avoit servy pendant six années, & qu'il avoit toujours reconnu pour fidelle: Ce bled ayant esté délivré au marchand, & l'argent reçu qui se montoit à cent huit livres, chaque mulet portant six boisseaux, à un écu le boisseau.

Comme cet Indien passoit devant la boutique ou le cabaret de ce Jean Ramos avec un de ses compagnons, il fit si bien qu'il les fit entrer, ou après les avoir fait boire du vin mixtionné & les avoir enyvrez, il fouilla dans la pochette de celui qui portoit cet argent & le prit, puis les chassa de sa maison; de sorte qu'estans encore tous deux yvres ils furent obligez de monter sur leurs mulets & de s'en retourner au logis; mais en chemin l'Indien qui avoit reçu l'argent se laissa tomber de son mulet & se cassa le col; l'autre arriva au logis sans son camarade & sans son argent.

Le Fermier poursuivit Jean Ramos après la, & intenta action contre luy à la cour pour r'avoir son argent; mais Ramos qui estoit plus riche & plus en état de faire des presens que luy, se tira facilement d'affaire, comme il avoit fait plusieurs fois auparavant.

Les Espagnols n'appellent ces choses-là que de la moquerie que des peccadilles, c'est à dire de petits pechez, parce qu'ils n'en font pas de compte, & ne font nulle conscience non seulement d'enyvrer & de tuer les Indiens, mais aussi de les tuer; le mort de ces pauvres gens n'estant non plus considérée ny vengée entr'eux, que celle d'une brebis ou d'un veau qui sera tombé dans un puits.



CHAPITRE XI.

du Gouvernement des Indiens, & de la Justice qui s'exerce entr'eux.

Après avoir parlé de leurs vêtemens, de leurs maisons, de leur boire & de leur manger, il ne reste plus qu'à dire

quelque chose des mœurs, du gouvernement, & de la Religion de ceux qui dépendent des Espagnols.

Ils ont emprunté la forme de leur gouvernement civil des Espagnols, & dans tous les villages ils ont un ou deux Alcades, & autant ou plus de Regidors, qui sont à peu près comme les Maire & Echevins parmy nous, ou les Jurats en Guienne, & quelques Alguasils qui sont des Sergens ou Huissiers, pour faire exécuter les ordres de l'Alcade ou du Maire & des autres Magistrats.

Dans les villages où il y a trois ou quatre cens familles ou plus, il y a ordinairement deux Alcades, six Regidors, deux Alguasils Majors, & six autres qui dépendent d'eux.

Il y a aussi quelques villages qui ont le privilege d'avoir un Gouverneur Indien qui est au dessus des Alcades & de tous les autres Officiers.

L'on change ces Officiers-là tous les ans, & l'on en élit d'autres qui sont choisis par les Indiens mesmes, qui les nomment tour à tour les uns après les autres de chaque Tribu ou lignage par où ils sont distinguez entr'eux.

Ils entrent en charge le premier jour de l'an

an, & après ce jour là l'on fait sçavoir leur election à la Cour de Guatimala s'ils en dépendent, ou bien s'ils ne sont pas de la Jurisdiction, aux principaux Magistrats ou Gouverneurs Espagnols des Provinces, qui approuvent cette nouvelle election, & examinent les comptes de la dépense qui a été faite par les Officiers precedens, qui pour cet effet apportent avec eux leurs registres publics.

C'est pourquoy chaque village a un Greffier ou un Escrivain, qui d'ordinaire est plusieurs années en charge: parce qu'il ne trouve peu d'Indiens qui sçachent écrire, & qui puissent bien exercer cette charge.

Ce Greffier a plusieurs droits pour les écritures, les informations, & les comptes qu'il fait, comme ont aussi tous les Greffiers Espagnols; mais ils n'ont pas tant d'argent ny de presens, & bien souvent cela se monte à peu de chose, à cause de la pauvreté des Indiens.

Le Gouverneur est aussi ordinairement continué plusieurs années en sa charge, parce que c'est toujours un homme de qualité entre les Indiens, si ce n'est qu'on se plaigne de sa mauvaise conduite, & que tous les Indiens en parlent mal.

Ces Officiers qui ont le Gouvernement

entre les mains, peuvent faire châtier tous les Indiens de leurs villages qui commettent quelque crime ou quelque scandale.

Ils ont droit de condamner à l'amende, à la prison, au foïet, & au bannissement, mais non pas jusqu'à la mort, & doivent renvoyer ces causes-là aux Gouverneurs Espagnols.

De mesme si un Espagnol qui passe par leur village ou qui y demeure, commet quelque action insolente ou vit mal, ils peuvent l'arrester prisonnier, & l'envoyer à la Chambre de Justice la plus proche avec une ample information de son crime; mais ils ne peuvent pas le condamner à l'amende, ny le garder plus de vingt quatre heures en prison.

Il est bien vray qu'ils ont ce pouvoir sur les Espagnols, mais ils n'oseroient le mettre en execution; car un Espagnol fait trembler tout un village, & quoy qu'il soit criminel, qu'il blaspheme, & qu'il blesse les uns & les autres avec son épée, bien loin de se saisir de sa personne il le fait trembler, en sorte qu'ils n'oseroient luy toucher; car ils sçavent bien que s'ils le font il leur en arrivera encore pis, soit par des coups, soit par quelque fausse information qu'il fera contr'eux.

Cela est arrivé souvent : car lors que les Indiens en vertu du pouvoir qu'ils ont, se sont mis en devoir d'arrester les emportemens de quelque Espagnol en leurs villages, ils en ont esté battus & blessez, & quand ils en ont envoyé quelques-uns devant un Juge ou un Gouverneur Espagnol, ils se sont garantis de la peine, en disant que ce qu'ils en ont fait a esté en se deffendant, ou pour le service du Roy; que les Indiens commençoient à se soulever contre l'autorité & le gouvernement d'Espagne, luy refusans les choses dont il avoit besoin pour son voyage, en disant qu'ils n'estoient point esclaves pour le suivre ny les autres Espagnols, & qu'ils esperoient d'en voir bien-tost la fin.

La pluspart du temps l'on a ajouté foy à ces fausses informations au prejudice des Indiens, qui en ont esté encore plus mal-traitez après cela, & au lieu de leur faire justice, on leur a répondu que s'ils avoient esté tuez en se rebellant ainsi contre le Roy & ses bons sujets, ils auroient esté traittez comme ils le meritoient, & que s'ils ne servoient les Espagnols qui passeroient par leurs villages, qu'on reduiroit leurs maisons en cendres, & qu'on les extermineroit eux & leurs enfans.

Ces réponses qui leur sont faites par les Juges mesmes, & la créance que l'on donne aux plus misérables Espagnols qui informent contr'eux, fait qu'ils n'osent se venger de quoy que ce soit qu'on leur fasse, n'osans attaquer un Espagnol quel que vicieux qu'il puisse estre, ny se servir du pouvoir qu'ils ont de l'arrester.

Si l'on fait aussi quelques plaintes entr'eux contre un Indien, ils n'oseroient luy rien faire qu'ils n'ayent assemblé tous ses parens, & particulièrement le chef de la Tribu dont il dépend, lequel s'il juge avec les autres qu'il merite la prison, le foïet, ou quelque autre chastiment, ce sera alors aux Alcaldes ou Maires, & aux autres Juges à le condamner à souffrir la peine, dont ces premiers seront demeurez d'accord entr'eux.

Mais ils peuvent encore appeller de ce Jugement au Prestre ou au Religieux qui demeure en leur village, à qui bien souvent ils se soumettent, & à la peine qu'il juge à propos d'ordonner.

Ce qui fait aussi qu'ils ont souvent recours à l'Eglise pour en avoir justice estans persuadez que leur Prestre entend mieux le droit & les loix qu'ils ne font pas. Aussi bien souvent ils cassent les sen

rences qui ont esté données dans l'Hostel-de-Ville, blasment les Officiers de la partialité & passion qu'ils ont rémoignée contre leurs pauvres freres, & mettent en liberté celuy qu'ils ont jugé.

Cela arrive assez souvent, particulièrement si quelqu'un de ces Indiens dépend de l'Eglise, ou a quelque sorte d'habitude avec leurs Prestres, ou bien à cause de leurs femmes qui blanchissent leur linge, ou composent leur chocolatte; & ceux-cy peuvent vivre en assurance pendant tout le temps que le Prestre est dans le village.

Que si pendant que le Prestre est absent, ils citent ces gens-là en Justice, & les condamnent au foïet, à l'amende, ou à la prison, ce qu'ils font quelquefois tout exprés, quand il est de retour ils sont bien assurez d'en estre repris & maltraitez, & bien souvent les Officiers sont fustigez dans l'Eglise par l'ordre du Prestre, contre qui ils n'oseroient dire mot, recevans avec soumission le chatiment qu'il leur a imposé, parce qu'ils s'imaginent que ce chatiment vient de Dieu, & que comme Dieu est audessus des Princes & Magistras seculiers, ses Ministres aussi sont au dessus des leurs & de toute autre

puissance mondaine.

Il arriva lors que je demeuroid à Mico, qu'un Indien ayant esté condamné à fouët pour quelques desordres qu'il avoit commis, il ne voulut pas acquiescer à la sentence, mais en appella pardevant moy, disant qu'il vouloit estre fustigé dans l'Eglise & par mon ordre, & que ce châtiment luy seroit profitable comme venant de la main de Dieu.

Lors qu'on l'eut amené devant moy, je ne pus pas casser la sentence que les Indiens avoient donnée, parce qu'elle estoit équitable; desorte que je luy fis donner le fouët, qu'il souffrit fort patiemment & avec joye, & après cela me baïsa les mains & m'apporta une offrande en argent pour me remercier, disoit-il, du bien que j'avois fait à son ame.





CHAPITRE XII.

Des arts & mestiers qu'exercent les Indiens, & de leur exactitude & assistance aux ceremonies de l'Eglise, & ce qu'ils pratiquent envers leurs Curez & autres Ecclesiastiques.

Outre ce gouvernement civil qui est étably parmy eux pour le fait de la Justice, ils vivent comme l'on fait dans les autres Estats bien policez.

Car dans la pluspart de leurs villages, il y a des gens qui font profession des memes métiers que les Espagnols.

Il y a des ferruriers & des mareschaux; des tailleurs, des charpentiers, des maçons, des cordonniers, & semblables autres artisans.

J'entrepris un ouvrage assez difficile dans une Eglise de Mixco, où je voulois faire bastir une fort grande vouëte au des-

128 *Nouvelle Relation*

fus de la Chapelle, ce qui estoit d'autant plus difficile, qu'il falloit élever une conférence ronde sur un triangle.

N'annoins je ne me servis que d'Indiens pour faire cet ouvrage, dont les uns estoient du lieu mesme, & les autres de villages voisins, qui rendirent cet ouvrage si achevé, que le meilleur ouvrier d'entre les Espagnols n'auroit sçeu mieux faire.

La plupart de leurs Eglises sont voutées en haut, & toutes basties par les Indiens.

Ils bastirent de mon temps un nouveau Monastere dans le village d'Amatitlan avec plusieurs arcades de pierre, tant dans les allées d'embas, que dans les galleries d'enhaut, aussi parfait & aussi achevé qu'aucun autre de ceux que les Espagnols avoient autrefois batti dans la ville de Guatimala.

Enfin il est constant que s'ils estoient assistez par les Espagnols, & mieux instruits qu'ils ne sont, qu'ils pourroient faire entr'eux un état bien réglé.

Ils ont une grande inclination à la peinture, & ce sont eux qui ont peint la plupart des autels & des tableaux qui sont dans les Eglises de la campagne.

Dans la plupart de leurs villages il y

des écoles, où on leur apprend à lire, à écrire, & à chanter en musique.

Selon la grandeur du village l'Eglise aura un certain nombre de Chantres, de Trompettes, & de Joüeurs de haut-bois, sur lesquels le Prestre du village ordonne un certain Officier qu'ils appellent le *Fiscal*, qui marche devant eux avec un baston blanc à la main avec une croix d'argent au bout, pour montrer qu'il est Officier de l'Eglise.

Lors qu'il y a quelque affaire qui doit estre jugée par le Prestre du lieu, ce Fiscal ou Greffier est celuy qui doit mettre sa sentence en execution.

Il doit aussi sçavoir lire & écrire, & d'ordinaire il est le maistre de la musique de l'Eglise.

Les jours de dimanche & des festes il est obligé d'assembler à l'Eglise les jeunes garçons & les filles devant & après le service, & leur enseigner les prieres, les sacremens, les commandemens de Dieu, & tous les autres articles du catechisme.

Le matin luy & les autres musiciens sont obligez aussi - tost qu'ils entendent sonner la cloche, de se rendre à l'Eglise pour chanter & officier à la messe, qu'ils celebrent avec des orgues & d'autres in-

strumens de musique, aussi bien que les Espagnols.

Ils se doivent aussi rendre à l'Eglise cinq heures du soir lorsque la cloche le y appelle, pour dire complie avec le *Salve Regina*.

Ce Fiscal, qui est ce qu'on appelle l'Official par-de-ça, est fort considéré dans le village, & marche avec plus d'éclat que les Maires, les Jurats, & les autres Officiers de Justice; mais aussi quand le Prestre veut il est obligé de l'accompagner d'exécuter ses ordres, & de regler le nombre de ceux qui doivent l'accompagner quand il sort du village.

Luy & tous ceux qui dépendent de l'Eglise, sont exempts du service que les autres Indiens rendent toutes les semaines aux Espagnols, & d'accompagner les voyageurs, ou servir les autres Officiers de Justice.

Mais ils sont obligez lorsqu'il arrive quelque Prestre, ou quelque homme de qualité dans leur village, d'aller au devant de luy & de l'accompagner avec leur musique, leurs trompettes, & leurs hautbois, & de faire dresser des arcs de triomphe avec des branches d'arbres & des fleurs, dans les ruës où ils doivent passer.

Outre ces Officiers-là, tous ceux qui dépendent aussi de la maison des Ecclesiastiques sont affranchis du service des pagnols.

Le Prestre d'un village change de serveurs toutes les semaines, qui le servent uns après les autres; ensorte qu'ils passent avoir une semaine ou deux pour s'occuper à leurs affaires.

Si le village est grand il doit avoir trois cuisiniers, & deux seulement s'il est petit, qui le servent chacun à son tour, si ce n'est quand il fait quelque festin; car alors s'y rendent tous.

Il a aussi deux ou trois personnes qu'ils appellent *Chabals*, qui sont comme des commeliens, qui gardent toutes les provisions de la maison sous la clef, & donnent au cuisinier ce que le Prestre a ordonné qu'on luy appreste pour son dîner ou son souper.

Ils gardent aussi les napes, les serviettes, les plats & les assiettes, & ce sont eux qui mettent la nape, qui l'ôtent, & servent à table.

De plus il a encore trois ou quatre garçons, où mesmes jusqu'à six si le village est grand, pour faire ses messages, servir à table, & coucher dans la maison cha-

cun à leur tour, qui avec les cuisiniers les sommeliers dînent & soupent tous les jours dans la maison du Prestre & à ses dépens.

Il y a aussi quelques vieilles femmes qui le servent à instruire une demie douzaine de filles, qui se rendent près de sa maison pour faire des tortilles pour luy & pour sa famille, ou des gasteaux de mahis, que les garçons apportent tous chauds, & les servent à la table demie-douzaine à la fois.

Outre tous ces serviteurs-là, s'il a un jardin on luy donnera encore deux ou trois jardiniers, & pour son écurie pour le moins une demie-douzaine d'Indiens, qui luy doivent apporter le soir & le matin du *sacate*, c'est à dire de l'herbe pour ses mulets & ses chevaux; mais ceux-là ne mangent pas à la maison, à la reserve du palefrenier, qui se doit rendre au matin lorsqu'il le Prestre veut monter à cheval.

Ceux-là avec les jardiniers dînent & soupent à la maison quand ils travaillent pour le Prestre, qui dans les grands villages a d'ordinaire pour le moins une douzaine de ces gens-là qu'il nourrit à ses dépens.

Il y a encore deux ou trois autres Indiens qui dépendent de l'Eglise, qu'on

omme Sacristains, qui sont aussi exempts
e courvées, ou de servir les Espagnols
ar semaine.

Ils ont soin des chapes & chasubles des
restres, & de tous les ornemens d'Autel,
omme aussi d'orner les Autels lors qu'on
eur dire la messe.

Deplus il y en a encore deux ou trois
autres qu'ils appellent *Major-domes*, qui
ont les Bedeaux des confrairies de la Vier-
e ou des Saints.

Leur occupation est d'aller par le village
recueillir les aumosnes pour l'entretien
e la confrairie; d'amasser des œufs pour
e Prestre toutes les semaines, & sont obli-
ez de luy rendre compte de toutes les au-
mosnes qu'ils ont recüeilli, & de luy don-
er tous les mois ou tous les quinze jours
eux écus, pour faire chanter une messe
our la confrairie à l'honneur du Saint qui
n est le Patron.

S'il y a quelque riviere, ou autre lieu
emblable où l'on pesche du poisson pro-
che du village, le Prestre aura trois ou
quatre Indiens, & en quelques endroits
usqu'à demie douzaine, pour le fournir de
poisson.

Avec tous ces droits-là, il a encore les
offrandes qu'on fait en l'Eglise, & lors

qu'on vient à confesse à luy, ou qu'on lebre la feste d'un Saint, ou que les diens ont quelque affaire à luy commander; car ils ne vont jamais le trouver pour affaire, qu'ils ne luy portent un présent selon leur pouvoir.

Outre qu'il a la dixme de toutes choses on luy donne encore une pension en argent par chaque mois, que les Maires & Eschevins luy apportent eux-mesmes, qui il en donne un receu sur le registre des dépenses publiques.

Quoy que cette pension soit alloüé par les Magistrats Espagnols, & payé au nom du Roy pour prescher l'Evangile; elle sort pourtant de la bourse des pauvres Indiens, ou procede de leur travail car on la recueille dans le village des bonnes volontez des habitans, où l'on tire du tribut qu'ils payent au Roy, & bien du revenu d'une certaine portion de terre qu'on sème & cultive en commun dont l'on vend les fruits pour y satisfaire.





CHAPITRE XIII.

Des droits que les Indiens payent au Roy d'Espagne, & aux Seigneurs dont ils dépendent.

Tous les villages de l'Amerique qui sont civilisez & sous la domination des Espagnols, appartiennent à la Couronne d'Espagne, ou à quelques Seigneurs particuliers qu'ils appellent Commandeurs, qui sont des descendans des premiers Conquerans, à qui ils payent un tribut annuel en diverses sortes de denrées, & un autre en argent au Roy.

Il n'y a point de village si pauvre, où chaque Indien marié ne paye du moins quatre reales de tribut par an au Roy, & autant au Commandeur.

Mais si le village ne dépend que du Roy, ils payent pour le moins six reales, & mesme en quelques endroits jusqu'à huit reales par teste; car ceux qui dépen-

dent des Commandeurs leur donnent des denrées qui se trouvent sur les lieux, comme du mahis qui se paye par tout, du miel, des volailles, des cocqs-d'Inde, du sel, du cacao, des mantes de coton, & choses semblables.

L'on estime fort les mantes du tribut parce qu'on les choisit tout exprés, & qu'elles sont plus grandes que les autres. Il en est de mesme du cacao, de l'achiotte, & de la cochenille, parce qu'on m'a toujours le meilleur à part pour payer le tribut; car si les Indiens n'apportoient pas leurs meilleures denrées, il est certain qu'on leur donneroit le foüet, & qu'on les renvoyeroit, afin qu'ils en apportassent d'autres.

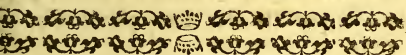
Les Chefs des Tribus ont soin de recueillir ce tribut, & de le mettre entre les mains des Alcades & Regidors, qui le portent à la Chambre des Comptes qui est dans la ville, ou au plus proche Magistrat Espagnol si le village dépend du Roy, ou bien au Seigneur & Commandeur à qui le village appartient.

Il n'y a qu'une seule chose en quoy j'aye trouvé que les Espagnols ont quelque sorte de bonté & d'indulgence pour les Indiens, qui est que si quelqu'un d'eux

tr'eux

eux est si pauvre, si foible & mal-sain
qu'il ne puisse pas travailler, ou qu'il soit
venu à l'âge de soixante & dix ans, il
est exempt de payer aucune sorte de tri-
but de quelque maniere que ce soit.

Il y a aussi quelques villages qui en sont
exempts, qui sont ceux qui peuvent
montrer qu'ils descendent de l'État de
Texcallan, ou de quelques familles de
Mexique ou des environs, qui aiderent
les premiers aux Espagnols lors de la
conquête de ce pays-là.



CHAPITRE XIV.

*Des mœurs des Indiens, de leur fideli-
té, de leur respect envers les Eccle-
siastiques, de leur éloquence natu-
relle, de l'attache qu'ils ont encore
à leurs anciennes superstitions ou ido-
latrie, & de l'opinion qu'ils ont de
la religion.*

Pour ce qui regarde leurs mœurs &
leur conversation, il est constant qu'ils

font fort civils & debonnaires, d'un naturel craintif, & portez à servir, à obéir & à faire du bien si l'on leur témoigne tant soit peu d'amitié; mais dans les lieux où ils sont mal-traitez, ils sont rudement mal-plaisans, qui ne veulent rien faire & qui aiment mieux se faire mourir que de vivre en servitude.

Ils sont fort fidelles, & l'on n'a jamais reconnu qu'ils ayent commis aucun crime d'importance; de sorte que les Espagnols mesmes ne craignent pas de coucher avec eux toute la nuit dans un desert, quoiqu'ils portent des sacs pleins d'or avec eux.

Ils gardent aussi bien le secret, & ne voudroient pas avoir revelé rien qui pourroit faire tort à la reputation d'un de leurs voisins, ou choquer le credit d'un Espagnol s'il leur porte tant soit peu d'amitié.

Mais sur tout ils portent un fort grand respect à leur Curé, & lorsqu'ils viennent pour luy parler, ils prennent les plus beaux habits, & estudient un compliment ou un discours tout exprés pour luy plaire.

Ils sont abondans en leurs expressions & pleins de circonlocutions, qu'ils en

chiffent de paraboles & de similitudes pour exprimer leurs pensées & leurs intentions.

J'ay demeuré quelquesfois une heure toute entiere assis à entendre seulement parler une vieille femme, avec tant d'élevation en sa langue, mais qui n'auroient point de sens ou paroïtroient barbares en la nostre, que j'en estois étonné; & bien souvent je m'instruisois plus par là en la connoissance de leur langue, que par toute mon étude particuliere.

Que si je pouvois leur répondre avec des phrases & des expressions qui fussent semblables aux leurs, comme je tâchois de faire souvent, j'estois assuré de gagner par là leur amitié, & d'en obtenir tout ce que j'aurois voulu leur demander.

Pour ce qui regarde le culte de Dieu; ils professent en apparence la mesme religion que les Espagnols; mais dans le cœur ils ont beaucoup de peine à croire ce qui surpasse les sens, la nature, & ce qui ne paroît pas visible aux yeux.

Il y en a mesme encore aujourd'huy plusieurs qui adorent des Idoles de bois & de pierre, qui sont adonnez à la superstition, qui observent la rencontre des bestes qui traversent les chemins, le vol

des oyseaux , & leur chant auprès de leurs maisons en certain temps qu'il n'ont pas accoûtumé d'y venir.

Il y en a aussi plusieurs qui sont adonnez au sortilege , & à qui le Diable fait accroire que leur vie dépend de celle de quelque beste , qu'ils gardent auprès d'eux comme leur Esprit familier , & s'imaginent que lorsque cette beste mourra ils doivent aussi mourir , que lorsqu'on le poursuit à la chasse le cœur leur fremit lorsqu'il manque à cet animal - là il & leur manque aussi à eux.

Il arrive mesme que par illusion diabolique , ils paroissent en la figure de cette beste - là , qui d'ordinaire est celle d'un cerf , d'un daim , d'un lion , d'un tigre , d'un chien , ou d'une aigle ; de sorte que sous cette figure - là il y en a eu quelques-uns sur qui l'on a tiré des coups de mousquets ou de fusils qui en ont esté blesez , comme je montreray dans le chapitre suivant.

Et parce qu'ils voyent qu'on peint divers Saints avec quelque animal auprès d'eux , comme saint Jérôme avec un lion , saint Antoine avec un pourceau & d'autres bestes sauvages , saint Dominique avec un chien , saint Marc avec un

Tableau, & saint Jean avec un aigle, ils imaginent que ces Saints-là estoient de mesme opinion qu'eux, & que ces animaux-là estoient leurs Esprits familiers, qu'ils se transformoient en leurs figures lorsqu'ils vivoient, & qu'ils estoient morts à mesme temps qu'eux; de sorte que quoy que l'opinion qu'ils ont de ces Saints-là soit fausse, elle ne laisse pas de s'affermir en la Religion Catholique, & de la créance qu'ils ont qu'elle a du rapport à ce qu'ils croient.

C'est aussi une des raisons pour laquelle ils ont une si grande veneration pour ces Saints-là; car selon le peu de moyens qu'ils ont, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en achepter un Tableau & le faire mettre dans l'Eglise, afin qu'il y soit honoré d'un-chacun.

Les Eglises sont pleines de ces Tableaux, & l'on porte au haut de certains bâtons ornés en procession, comme l'on fait les Années par-de-ça, aux jours de festes.

Les Curez ne tirent pas peu de profit de ces choses-là; car le jour de la feste d'un Saint dont on aura porté le Tableau en procession ce jour-là, celuy à qui le Tableau appartient fait un grand festin

dans le village, & donne ordinairement trois ou quatre écus au Curé pour messe & son sermon, avec un coq-d'Inde, trois ou quatre pieces de volaille, & du cacao suffisamment pour luy faire de la chocolatte pendant toute l'octave qui s'en suit.

De sorte qu'en quelques Eglises où il y a pour le moins quarante de ces Tableaux ou Images des Saints, le Curé en retire pour le moins quatre ou cinq cent livres par an.

C'est pourquoy le Curé a grand soin de ces Tableaux, & de faire avertir de bonne heure les Indiens du jour de leur Saint, afin qu'ils se mettent en bon état pour bien celebrer sa feste chez-eux & dans l'Eglise.

Que s'ils ne contribuent pas assez largement, le Curé les en reprendra, & les menacera de ne point prescher.

Que si quelque Indien par faute de moyens ne peut pas contribuer, ou ne peut pas celebrer la feste en sa maison & à l'Eglise, le Curé le menacera de jeter le Tableau de son Saint hors de l'Eglise, en disant qu'elle ne doit point estre remplie de Saints qui sont inutiles au corps & à l'ame, & que ce Tableau-là occupe

le lieu d'un autre, dont on celebreroit la feste tous les ans à la maison & à l'Eglise.

Que s'il arrive que celuy à qui appartient cette Image vienne à mourir & laisse des enfans, ils en doivent prendre le soin comme d'une portion de leur heritage, & faire en sorte que l'on celebre leur feste.

Mais s'il n'a point laissé de fils ny d'heritiers, le Curé fait assembler tous les Chefs des Tribus, & les principaux Officiers de la Justice, à qui il fait une harangue, pour leur faire sçavoir qu'il y a une place en l'Eglise, qui est occupée inutilement par une telle Image & le bâton qui la soutient, que celuy à qui elle appartenoit estant mort sans heritiers pour en avoir le soin, il est obligé de les avertir qu'il a dessein de la mettre entre leurs mains, afin qu'ils la portent à l'Hostel de Ville, & la gardent jusques à ce que quelque bon Chrétien la reconnoisse ou l'achete pour luy.

Lorsque les Indiens entendent ces paroles, ils apprehendent que le jugement de Dieu tombe sur leur village, & qu'il les châtie pour avoir souffert qu'un Saint ait esté mis hors de l'Eglise; c'est

pourquoy ils vont tout aussi-tost trouver le Curé, & luy porter des presens, afin qu'il prie le Saint pour eux; & qu'il leur limite un certain temps pour luy pouvoir rendre réponse sur la disposition de ce Tableau du Saint.

Car ils croient que c'est une honte & un affront à tous les habitans de leur village, qu'une chose qui a esté consacré à l'Eglise en soit ôtée, & mise sous le pouvoir des seculiers.

Après qu'il leur a limité le temps qu'ils doivent le venir trouver, ils luy promettent de trouver quelque bon Chrétien soit des parens ou des amis de celuy à qui le Tableau appartenoit, ou bien quelqu'autre personne, qui l'achètera du Curé, s'il est encore dans l'Eglise, ou de magistrats, s'il a esté mis entre leurs mains, ce qu'ils ne souffrent qu'avec peine, parce qu'on leur a enseigné divers exemples des malheurs qui sont arrivez à d'autres en pareilles occasions, c'est pourquoy pour s'en exempter, ils promettent d'apaiser la colere du Saint, par le moyen d'une feste solemnelle, qu'ils célébreront dans leur village à son honneur, afin qu'il ne leur vueille point de mal de l'avoir negligé de la sorte.

Les

Les Ecclesiastiques de ces pays-là qui connoissent la simplicité des Indiens, n'ouvroient pas aussi tous les moyens qu'ils ont de s'en prévaloir, & celuy-cy n'est pas un des moindres pour en tirer de l'argent.

Car comme ils croyent que c'est un affront à tout leur village, de souffrir qu'un de leurs Saints soit mis hors de l'Eglise, & s'il faille l'acheter des seculiers, ils font toute la diligence qui leur est possible pour présenter au Curé un homme qui prenne un tableau du Saint pour luy, qui non seulement luy donne la valeur de ce qu'il a coûté avec sa bordure dans la boutique du Peintre; mais aussi ce qu'on avoit accoustumé de donner aux jours de sa feste.

Comme l'on a enseigné aux Indiens que pour honorer davantage les Saints, il falloit qu'ils leur fissent des offrandes au jour de leur feste, les uns apportent une Reale ou deux, ou comme c'est l'ordinaire de Guatimala, un cierge de cire blanche, & en d'autres endroits du cacao & des fruits, qu'ils posent devant l'image du Saint pendant qu'on dit la messe.

Il y en a aussi quelques-uns qui apportent une douzaine de cierges, de la valeur d'une reale la piece ou de moindre prix, & s'ils se trouvent seuls sans qu'on

y prenne garde, ils les allument & les font bruler tous à la fois; de sorte qu'à fin de la messe le Curé n'en trouve qu'un bout.

Mais pour y remedier les Bedeaux sur l'ordre du Curé d'avoir soin des offrandes & de ne pas permettre que les Indiens allument plus d'un cierge devant l'image du Saint, & laissent les autres devant sans allumer, leur disant que les Saints se placent autant à voir ces cierges-là qu'on leur offre, que ceux qui sont allumez; afin que par ce moyen les autres luy demeurent & qu'il en puisse tirer de l'argent.

Après que la messe est dite, le Curé sur les Bedeaux ostent toutes les offrandes & les cierges qu'on avoit mis devant l'image du Saint, où il se trouve quelquefois jusqu'à vingt reales en argent, & une certaine de cierges, qui vaudront pour le moins quinze ou seize francs.

La plupart des Religieux qui demeurent autour de Guatimala, sont aussi bien fournis de cierges par ce moyen-là, & les boutiques des marchands le sont de même dans la ville.

Quoy que ces Religieux vendent quelquefois tous ces cierges en gros aux Espagnols, afin d'en tirer une somme tout d'

oup, neanmoins ils ne se soucient pas
aucoup de s'en defaire en cette manie-
-là, parce que les Indiens lors qu'ils en
nt affaire pour quelque feste, ou pour
n batesme, ou pour une femme qui re-
ve de ses couches, les vont acheter du
uré, qui par ce moyen revendra jusqu'à
nq & six fois les mesmes cierges à ceux-
mesmes qui les ont offerts.

Et parce que les Religieux remarquent
e les Indiens ont une grande inclination
ces sortes d'offrandes qui leur sont si
iles, il les leur recommandent particu-
rement dans leurs predications, comme
s marques de leur pieté & de leur devo-
on.

Mais quoy que ces peuples soient si ze-
z & si liberaux à faire des offrandes, ils
nt neanmoins si ignorans dans les myste-
s de la foy, qu'ils ne scauroient rendre
cune raison de leur croyance.

Car les mysteres de la Trinité, de l'In-
rnation de Jesus-Christ, & de nostre
edemption par sa mort, sont trop éle-
z pour eux, & ne peuvent pas dire au-
e chose là-dessus, que certaines répon-
qu'on leur a enseigné en leur Cate-
ismes; mais si on leur demande ce
ils croyent de ces articles de la Reli-

gion chrestienne, ils ne répondent jamais affirmativement, mais seulement que cela peut bien estre ainsi.

De mesme lorsqu'on leur enseigne que le Corps de Jesus-Christ est veritablement & reellement present au Sacrement de l'Eucharistie, & qu'il n'y reste aucune substance du pain, mais seulement les accidens; si l'on demande au mieux instruits des Indiens s'il croit cela, il ne répondent autre chose sinon que cela peut bien estre.

Il arriva qu'une vieille femme qui estoit estimoit fort devote dans le village de Mixco, me vint trouver afin que je lui administrasse la Communion, & en l'instruisant, comme je luy demanday si elle croyoit que le Corps de Jesus-Christ estoit dans le Sacrement qu'elle recevoit de la main du Prestre, elle ne me répondit rien non que cela pouvoit bien estre.

Un peu après afin de l'éprouver, & pour tirer hors de cette maniere ordinaire de répondre, je luy demanday ce qu'il y avoit dans le Sacrement qu'elle recevoit du Prestre à l'Autel, & qui est-ce qui est dedans?

Elle fut quelque temps sans répondre, mais comme je la pressay de me répondre affirmativement, elle se mit à regarder

toutes les images des Saints qui estoient
dans l'Eglise qui est dediée à S. Domini-
que; & ne sçachant que répondre, à la
fin comme je la pressois fort de me dire
qui estoit dans ce Sacrement, elle se
fit à regarder le grand Autel, & me ré-
pondit que c'estoit saint Dominique qui
estoit le Patron de l'Eglise & du village.
Cette réponse me fit rire de voir sa sim-
plicité, & pour l'éprouver davantage je
luy dis qu'elle voyoit que saint Domini-
que estoit peint, ayant un chien auprès de
luy portant une torche & un globe à ses
côtés.

Je luy demanday ensuite si toutes ces
choses-là estoient dans le Sacrement avec
saint Dominique? à quoy elle me répon-
dit que cela pouvoit bien estre ainsi; ce
qui m'obligea de la reprendre de son er-
reur, & de l'instruire sur le sujet dont il
s'agissoit.

Mais ny mon instruction, ny toutes cel-
les des Prestres Espagnols, n'ont pû en-
core jusqu'à present les détourner de leurs
erreurs, & leur faire comprendre les my-
steres de la foy: car ils sont grossiers &
sots, & ont de la peine à comprendre
la nature de Dieu & des choses celestes,
lorsqu'elles surpassent le sens ou la raison.

Neanmoins ils imitent la maniere de
re des Espagnols, & observent tout
qui leur est enseigné par les Ecclesia-
ques, & sont extrêmement formalistes
mais peu attachez à la vraye substance
la Religion.

Comme on leur a enseigné qu'ils d-
vent faire quelque present au Curé le
qu'ils vont à confesse, & que par
moyen-là leurs pechez seront pardonnez
ils sont si exacts en cela, particulièrement
en Carefme, que pas un n'oseroit venir
confesser sans avoir les mains garnies.

Les uns apportent de l'argent, d'autre
du miel, des œufs, de la volaille, du poi-
son, du cacao, ou quelqu'autre chose
semblable; de sorte que les confessions
valent une bonne moisson au Curé dans
le temps du Carefme.

On leur a aussi enseigné que lorsqu'ils
viennent se presenter à la Communion
il faut qu'ils apportent pour le moins
une reale au Curé; de sorte que j'ay con-
nu quelques pauvres Indiens qui se sont
retenus huit ou quinze jours sans commu-
nier, jusqu'à ce qu'ils eussent pû mettre
à part une reale pour l'offrir en allant à la
Communion.

Comme les Curez ne refusent la Com-

union à personne, & qu'ils obligent tous
ceux qui ont passé l'âge de douze ans de
venir confesser, l'on ne sçauroit croire
combien cela leur vaut tous les ans, &
particulièrement dans les grands villages,
j'ay veu quelquefois jusqu'à mille
communians.



CHAPITRE XV.

*De l'application des Indiens à cele-
brer les festes, & comme il surpassent
les Espagnols en les imitant,
lors qu'ils se disciplinent en public
à certains jours de l'année.*

Les sont aussi fort exacts à observer les
jours de la semaine Sainte, que les Ec-
clesiastiques font des reposoirs qu'ils gar-
dent jour & nuit, & mettent un crucifix
devant avec deux bassins aux costez,
pour recevoir les simples ou doubles re-
ques, que chacun y apporte à genoux &
pieds nuds, en venans baiser les mains,

les pieds, & le costé du crucifix.

L'on fait aussi une collecte dans toutes les maisons des Indiens, pour fournir à la dépense des cierges qui se brulent devant le reposoir en ces jours-là.

Dans toutes les Eglises il y a aussi un tronc dont le Curé a la clef, où l'on met ce que l'on veut donner pour faire prier Dieu pour les ames des trépassés qui sont en purgatoire; desorte que quand le Prestre a besoin d'argent il en trouve tous les jours dans le tronc; & comme j'ay fait souvent ouvvrir ces troncs-là, j'y ay tous les jours trouvé plusieurs reales simples, & mesmes des pieces de quatre & de huit reales.

Et parce que les choses qui sont perduës, & que l'on trouve dans les grands chemins doivent appartenir à quelqu'un, si l'on ne sçait pas qui en est le veritable propriétaire, on leur a enseigné que ces choses-là appartiennent aux ames des trépassés; c'est pourquoy les Indiens par vanité, ou afin que le Curé ait bonne opinion d'eux, s'ils trouvent quelque chose ils la donneront bien-plustost au Curé, ou la mettront dans le tronc de l'Eglise pour les ames des trépassés, que ne feront pas les Espagnols, qui s'ils trouvent une

source perduë, la garderont fort bien pour
x-mesmes sans en faire restitution.

Il y eut un Indien demeurant à Mixco
qui trouva dans le grand chemin un pa-
gon ou une piece de huit reales, & estant
venu quelque temps après pour se confes-
ser, il me donna la piece, en me disant
qu'il n'oseroit pas la garder, de peur que
ses ames se vinssent presenter devant luy
pour la luy demander.

Ils font aussi beaucoup d'offrandes le
jour des trépassés, d'argent, de volailles,
de mahis, d'œufs, & d'autres choses sem-
blables, qui tournent tout au profit du
curé.

Il y avoit un Religieux à Petapa, qui
pour preuve de cela, me disoit qu'un jour
des trépassés il avoit reçu en offrandes
cent reales, deux cens pieces de volailles,
une douzaine de cocqs - d'Inde, huit
doisieux de mahis, trois cens œufs, sei-
ze cens amandes de cacao, vingt fruits de
caramites, & plus de cent cierges, sans
compter quelques pains & autres petites
bagatelles, ce qui tout ensemble se pou-
voit bien monter à cent livres selon le
prix courant du pays.

Ils celebrent encore avec beaucoup de
devotion le jour de Noël & les festes qui

suivent ce jour-là : car un peu devant ils bastissent dans un coin de l'Eglise une petite cabane couverte de chaume comme une étable qu'ils nomment Bethlehem avec une étoile qui a une queuë qui aboutit à l'endroit où sont les trois Mages d'Orient, & dans cette étable ils mettent une creche avec un petit enfant de bois dedans peint & doré représentant Jesus nouveau-né, la Vierge qui est d'un côté & saint Joseph de l'autre, avec un asne aussi à l'un des costez & un bœuf de l'autre ; & en cette maniere ceux qui representent les Mages se mettent à genoux devant la creche & offrent de l'or, de la mirrhe, & de l'encens ; les bergers viennent aussi offrir leurs presens, les uns un chevreau, un agneau, ou du lait, & les autres du fromage, du caillé, & des fruits.

L'on y void aussi la representation des champs avec des troupeaux de brebis & de chevres, & tout autour de la loge qui represente l'étable, il y a plusieurs figures d'Anges avec des violes, des luts, & des harpes en leurs mains ; ce qui attire une infinité d'Indiens dans les Eglises, où ils se plaisent à voir ces representations, parce qu'elles conviennent à leur entendement grossier, qui ne peut comprendre

os mysteres que par les sens.

Mais comme il n'y a pas un Indien dans un village qui ne vienne voir cette representation de Bethleem, il n'y en a pas un qui n'y apporte des presens, soit en argent, soit en quelqu'autre chose.

Les Prestres ont eu encore cette adresse, que pour exciter davantage la devotion des Indiens, & leur liberalité à faire des offrandes par l'exemple des Saints, il leur ont enseigné de faire porter en procession des images de leurs Saints pendant toutes les festes jusqu'aux Roys au lieu où est cette representation de Bethleem, pour y presenter leurs offrandes selon le nombre des Saints qui sont dans l'Eglise, un jour pour un, un autre huit, un autre dix, & ainsi par ordre jusqu'à ce que tous y puissent aller avant le jour des Roys, pour faire leurs offrandes, soit en argent, soit en quelque autre chose.

Celuy à qui appartient l'image du Saint, marche devant lestement vêtu ce jour-là avec tous ceux de sa famille, s'il n'y a point de confrairie du Saint, & se met à genoux devant la creche, puis s'estant levé il oste l'offrande du Saint & la laisse devant la creche, s'en retournant ensuite avec sa compagnie.

S'il y a une confrairie qui dépende de ce Saint-là, ce seront les bedeaux ou les principaux officiers de la confrairie qui viendront faire cet hommage & ces offrandes.

Mais le jour des Roys, les Alcades & tous les Officiers de la Justice viennent aussi faire leurs hommages & apporter leurs presens, à l'exemple des Saints & des trois Roys, parce qu'ils représentent la puissance & l'autorité du Roy.

Pendant tous ces jours-là il y a aussi dans le village une dance de bergers, qui viennent la veille de Noël à minuit danser devant cette Bethleem, où ils offrent une brebis entr'eux.

Il y a aussi d'autres dances de personnes qui sont habillées en Anges avec de grandes ailes au dos, ce qui ne sert pas peu pour attirer le peuple aux Eglises, afin de voir toutes ces choses-là.

La Chandeleur ou le jour de la Purification est aussi observé avec beaucoup de ceremonies: car l'on porte en procession l'image de la Vierge jusqu'à l'autel, où elle offre des cierges, & des pigeons ou des tourterelles entre les mains du Prestre.

Tout le village doit imiter son exemple, & chacun y vient aussi apporter des cierges

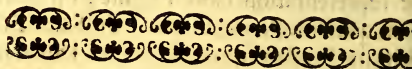
pour les faire benir ; mais de quatre ou cinq qu'ils apportent ils n'en remportent qu'un qui est benit, les autres demeurent au Curé, de qui les Indiens les rachètent après, & en donnent beaucoup plus que les autres parce qu'ils sont benis.

A la Pentecoste ils font une autre sorte de representation dans l'Eglise, où pendant que l'on chante l'hymne du Saint Esprit, le Prestre se tenant devant l'autel le visage tourné vers le peuple, on laisse tomber sur sa teste une colombe ornée de diverses fleurs, & par de certains trous qui sont faits tout exprés, pendant une demie-heure ils jettent incessamment des fleurs sur la teste du Prestre, pour représenter les graces du Saint Esprit sur sa personne, & les Indiens pour imiter cet exemple luy font aussi des presens.

Mais les Espagnols n'ont pas seulement enseigné ces ceremonies, & ces representations aux Indiens, mais aussi leur maniere de se discipliner la semaine sainte; en quoy ils ne les imitent pas seulement, mais les surpassent aussi de beaucoup en la rigueur avec laquelle les hommes & les femmes se disciplinent.

Car j'en ay veu quelques-uns non seulement s'évanouir, mais aussi mourir dans

l'Eglise pour s'estre donné la discipline trop rudement; de quoy les Prestres ne soucient pas beaucoup quand cela arrive parce qu'ils sont assurez que leurs paroisses feront dire une messe pour eux, qui leur vaudra trois ou quatre écus sans les autres offrandes.



CHAPITRE XVI.

Divers moyens dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.

CE ne sont pas seulement les Ecclesiastiques qui s'enrichissent aux dépens des Indiens; mais generalement tous les Espagnols, qui estant la pluspart oysifs, paresseux, & qui n'aiment point à travailler, s'enrichissent du travail de ces pauvres gens, leur font faire tous leurs ouvrages comme j'ay dit cy-dessus, les tondent comme des brebis, & les chargent encore par quantité d'offices inutiles, afin de s'enrichir, & de se donner un prétexte de

opiner sur eux, & de prendre le peu qu'ils ont acquis avec beaucoup de peine & de travail.

Le President de Guatimala, les Juges de la Chancellerie ou de l'Audience Royale, les Gouverneurs & les Presidens des autres Provinces, se servent de ces pauvres Indiens pour avancer aussi & enrichir leurs domestiques.

Il y en a quelques-uns à qui ils donnent charge de visiter les villages, & de voir si que chaque Indien a semé de mahis pour l'entretien de sa famille.

Il y en a encore d'autres qui vont voir la quantité de volailles qu'ils élèvent, & d'autres qui ont ordre de visiter leurs maisons, pour voir si elles sont en bon ordre, & si leurs lits sont bien placez selon le nombre des enfans & de serviteurs qu'ils ont chez eux.

Il y en a encore d'autres qui ont pouvoir de les faire assembler pour reparer les grands chemins, ou qui ont la commission de nombrer leurs familles, & sçavoir combien il y a d'habitans dans les villages, afin qu'on puisse donner ordre à ce que leurs Tribus augmentent & ne diminuent pas.

En quoy il faut remarquer, que pas un

de ces Officiers-là ne vient dans les villages pour exercer sa charge, que chaque Indien ne luy donne de quoy payer ses dépens; & cependant ils ne dépensent rien parce qu'ils se font apporter tant qu'ils sont dans le village, tout autant de vivres & d'autres vivres qu'ils en ont besoin sans rien payer.

Lors qu'ils viennent pour sçavoir le nombre des habitans des villages, ils appellent à tour de roolle tous les Indiens les uns après les autres, & font venir tous leurs enfans devant eux, tant les filles que les garçons, afin de voir s'ils sont capables d'estre mariez.

Que s'ils se trouvent en âge de cela & qu'ils ne le soient pas, ils font des reproches au pere de ne l'avoir pas fait, & d'avoir gardé tant de personnes inutilles sans contribuer au tribut du village; de sorte que l'on augmente le tribut du pere à proportion des garçons & des filles qui ne sont pas mariez, jusques à ce qu'il les ait pourveus; car alors il est déchargé, & ils payent le tribut chacun pour soy.

Mais afin que ce tribut aille toujours en augmentant, il faut que tous ceux qui ont atteint l'âge de quinze ans se marient
mesme

mesme l'on a réglé le temps du mariage des Indiens à quatorze ans pour les garçons, & à treize pour les filles; parce que les Espagnols disent qu'il n'y a point de mariage qui soit plustost propre à la generation, ny qui soit plustost cruë en confiance & en malice, ou plus propre au travail que les Indiens.

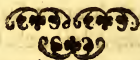
Quelquefois ils les obligent mesme de se marier dès l'âge de douze ou treize ans, s'ils voyent qu'ils soient bien proportionnez & vigoureux, en expliquant un des Indiens qui approuve le mariage à l'âge de quatorze & de quinze ans, avec cette condition, *nisi malitia suppleat etatem.*

Lors que je demeurois au village de Pitala appartenant à Dom Jean de Guzman, qui estoit un homme de qualité de Guatemala; ce village fut nombré, & le nombre des Indiens tributaires fut augmenté de la sorte.

L'on fut huit jours à faire ce dénombrement, pendant lesquels l'on fit marier environ vingt garçons avec autant de filles, qui avec ceux qui avoient déjà esté mariez depuis le dernier dénombrement, faisoient cinquante familles qui devoient payer tribut au Commandeur ou Seigneur du village.

Mais c'estoit une chose honteuse à voir combien il y en avoit de trop jeunes que l'on contraignoit de se marier, quelque raisons que j'apportasse pour l'empêcher mesmes en produisant le registre de leur batesme pour montrer leur âge ; de sorte que l'on en maria quelques-uns qui n'avoient pas passé douze à treize ans, & un mesme qui n'en avoit pas encore douze accomplis, mais dont la vigueur & la connoissance fut jugée assez capable de suppléer au deffaut de son âge.

De maniere que dans l'action qui doit estre la plus libre qui est celle du mariage les Indiens sont traitez en esclaves par les Espagnols, afin d'augmenter le tribut qu'ils en tirent, & par ce moyen-là accroître leurs richesses.





CHAPITRE XVII.

Des dances des Indiens & de leurs instrumens.

Mais quoy qu'ils vivent sous le joug & la servitude, ils ne laissent pas d'estre d'une humeur gaye, & de se divertir souvent en festins, en jeux, & en dances, & principalement le jour de la feste du Saint à qui leur village est dédié.

Il n'y a pas un seul village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne seroit que de vingt maisons, qui ne soit dédié à la Vierge ou à quelque Saint.

Deux ou trois mois devant la feste, les Indiens du village s'assemblent tous les soirs pour se preparer aux dances accoustumées en ces jours-là, & dans ces assemblées ils boivent grande quantité de chocolatte & de chicha.

Il y a une maison ordonnée exprés pour chaque sorte de dance, où il y a un maî-

tre qui la va enseigner aux autres , afin qu'ils la sçachent parfaitement devant que le jour de la feste du Saint soit venu.

Pendant tout ce temps-là l'on n'entend autre chose toutes les nuits que des gens qui chantent , qui heurlent , qui frappent sur des coquilles de mer , ou qui jouent des hauts-bois & des flutes.

Mais quand la feste est venuë , pendant huit jours on les voit dancer en public , & mettre en pratique tout ce qu'ils ont appris en ces maisons-là pendant trois mois.

Ce jour-là ils s'habillent fort proprement d'estofes de soye , de toile fine , avec quantité de rubans & de plumes selon la nature de la dance , qu'ils commencent dans l'Eglise devant l'image du Saint qui est le Patron de leur village , ou bien dans le cimetiere ; & durant l'octave ils vont dancer de maison en maison , où l'on leur donne à boire du chocolatte , du chicha , ou de quelqu'autre bon breuvage.

De maniere que pendant huit jours l'on ne voit autre chose que des yvrognes dans le village , & si on les reprend de leurs excez , ils répondent qu'ils se réjoüissent avec leur Saint qui est au Ciel , & qu'ils veulent boire à luy , afin qu'il se souviene d'eux.

La principale dance qui se pratique en eux s'appelle *Toncontin*, que quelques Espagnols qui ont vécu parmy les Indiens ont dancé devant le Roy d'Espagne à Madrid, pour luy faire voir quelque chose des coûtumes de ces peuples-là, & l'on dit que sa Majesté Catholique témoigna en estre fort satisfaite.

Voicy comme on la dance ordinairement; les Indiens qui la doivent dancer ont du moins trente ou quarante selon la grandeur du village.

Ils sont tous habillez de blanc, tant pour leurs pourpoints, que leurs calçons, & leurs ajates, qui d'un costé pendent presque jusqu'à terre.

Leurs calçons & leurs ajates sont brochez de soye ou de plumage, ou bordez de quelque beau gallon.

Quelques-uns mesmes loüent des pourpoints, des calçons, & des ajates de tafetas tout exprés pour cela.

Ils portent sur le dos de grands bouquets de plumes de toutes couleurs, qui sont colées à une certaine petite machine qui est faite tout exprés, & qui est dorée par le dehors, qu'ils attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme & ne tombe pas, ou se relâche en dansant.

Ils portent encore sur la teste un autre bouquet de plumes , mais moindre que celui-là , qui est attaché à leurs chapeaux ou bien à une espece de casque qui est peint ou doré qu'ils mettent sur leur teste.

Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes , & la pluspart en ont aussi aux pieds en forme de petites ailes ; & quelques-uns portent des souliers & d'autres n'en ont point ; mais depuis la teste jusqu'aux pieds ils sont presque tous couverts de fort belles plumes.

L'instrument dont ils se servent pour marquer la cadence est fait du tronc d'un arbre creux , qui est bien arrondi & par au dedans , & au dehors fort doux & luisant , & qui est environ quatre fois plus épais que nos violes , avec deux ou trois longues fentes du costé d'enhaut , & quelques trous au bout qu'ils appellent *Tepanabaz*.

L'on pose cet instrument sur deux sieges ou sur un banc au milieu des Indiens , & le maistre de la dance frappe dessus avec deux bastons , qui sont garnis de laine au bout , & couverts d'un cuir poissé pour tenir la laine.

Quoy que cet instrument rende un son

ard & pesant, celuy qui en jouë ne laisse pas par la diversité des coups qu'il donne dessus de joüer divers tons, & par les rangemens du ton de faire entendre aux danseurs les mouvemens qu'ils doivent faire, soit en s'allongeant, soit en se courbant, ou bien lorsqu'il faut qu'ils se mettent à chanter & élever leur voix.

Ils dancent tous en rond autour de cet instrument, les uns suivans les autres, quelquefois tout droit, & quelquefois en tournant tout autour, ou en ne faisant qu'un demy tour, & parfois en se penchant de sorte que les plumes qu'ils portent à la main touchent à terre, & en cette maniere ils chantent la vie du patron de leur village, ou de quelqu'autre saint.

Cette dance n'est autre chose qu'une pece de démarche en rond, qu'ils continuent pendant deux ou trois heures dans le mesme lieu, & puis après s'en vont faire la mesme chose dans une autre maison.

Il n'y a que les chefs & principaux du village qui dancent ce Toncontin, qui est la dance qu'ils pratiquoient devant qu'ils fussent Chrestiens; & il n'y a rien de changé, sinon qu'au lieu des loüanges de leurs

faux-dieux ils chantent la vie des Saint

Ils pratiquent aussi fort souvent une autre sorte de dance, qui est une espece de chasse de beste-sauvage, qu'au temps du Paganisme l'on sacrifioit à leurs faulx divinitez, & qu'ils offrent à present à Saint qui est leur patron.

L'on se sert d'une grande diversité d'instrumens & de tons en cette dance, avec un petit tambourin, un Tepanabaz & plusieurs coquilles de tortue tuë, ou bien des pots couverts de cuir sur lesquels qui ils frapent comme sur le tepanabaz, & qu'ils accompagnent du son des flutes.

Lors qu'ils dancent cette dance-là ils crient & font grand bruit, en s'appellant & se parlans les uns aux autres comme dans une comedie, les uns racontans une chose & les autres une autre, sur le sujet de la beste qu'ils chassent.

Ils sont tous déguisez en bestes, les uns ayans des peaux peintes en forme de lions, d'autres de tigres & de loups, & d'autres ayans sur la teste des bonnets faits comme la teste de ces animaux-là, ou bien d'aigles & d'autres oyseaux de proye.

Ils portent aussi dans la main des bâtons peints comme des dards, des épées & des haches, avec quoy ils menacent de tuer la beste qu'ils poursuivent.

D'autre

D'autres au lieu de chasser une beste poursuivent un homme, comme s'il estoit poursuivy par des bestes sauvages dans un desert pour le devorer.

Celuy qui est ainsi poursuivy doit estre fort agile & leger à la course, comme un homme qui s'enfuit pour sauver sa vie, sapant ça-&-là sur ces bestes qui courent après luy, mais qui à la fin le prennent & le mangent.

Comme le Toncontin consiste la pluspart à marcher & tourner tout à loisir, & à estendre tout doucement le corps, cette danse-là tout au contraire est pleine d'action, tantost à courir tout autour d'un cercle & quelquefois dehors, tantost à sauter & à fraper des instrumens qu'ils portent à la main; ce qui fait que ce divertissement est ennuyeux, plein de bruit, & où je n'ay jamais pris aucun plaisir.

Ils se servent encore d'une autre sorte de danse à Mexique, où les uns sont habillez en hommes, & les autres en femmes.

Du temps du Paganisme ils s'en servoient pour chanter les louanges de leur Roy & de leur Empereur; mais à present ils appliquent leurs chansons au Roy de France ou au Saint-Sacrement, se servans

ordinairement de ces paroles, ou d'autres
peu différentes.

Salid Mexicanas bailad Toncontin.

Cansalas galanas en cuerpo gentil.

& derechef.

Salid Mexicanas bailad Toncontin.

Al Rei de la gloria renemos aqui.

Et dansent de la sorte tous en rond, en
jouant de leurs guitarras; en repetant tous
ensemble un verset ou deux de fois à au-
tre, & appellant les dames de Mexique
pour venir chanter avec eux les loüanges
du Roy de gloire.

Outre ces danses-là ils dansent aussi
farabandes & celles des Negres avec des
castagnettes aux doigts.

Mais la danse qui attire plus le peuple
& qui luy donne plus d'estonnement, est
une tragedie qu'on represente en dansant
& qui est bien souvent la mort de Saint
Pierre, ou celle de S. Jean-Baptiste.

L'on y represente l'Empereur Nero
ou le Roy Herode avec leurs femmes
vestus magnifiquement; & un autre per-
sonnage avec une longue robe qui repré-
sente aussi Saint Pierre ou Saint Jean-Bap-
tiste, qui pendant que les autres dansent
marche au milieu d'eux tenant un livre
en ses mains comme s'il lisoit des prieres.

& tous ceux qui dansent sont équippez comme des capitaines & soldats avec des épées, des poignards, & des halebardes en leurs mains.

Ils dansent au son d'un petit tambour & de quelques flutes, quelques-fois en rond, & quelquefois en devant, & parlent souvent à l'Empereur ou au Roy, & puis après entr'eux, sur le dessein de prendre & de faire mourir le Saint.

Le Roy & la Reyne s'assisent quelquefois pour les entendre playder contre le Saint, & pour ouïr aussi les deffenses, & puis ils dansent avec les autres.

Mais la fin de leur danse tend à crucifier S. Pierre la teste en bas, & à couper la teste à S. Jean-Baptiste, ayant toute presté une teste peinte dans un plat qu'ils présentent au Roy & à la Reyne, qui de vraye danse après tous ensemble, & finissent en ostant de la croix celuy qui a représenté la personne de S. Pierre.

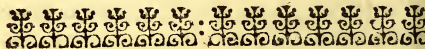
La pluspart des Indiens ont quelque sorte de superstition & d'attache à ce qu'ils font en cette danse, comme s'il y avoit quelque realité ou quelque chose au delà de la representation de l'histoire.

Lorsque que j'estois parmy eux, celuy qui avoit représenté S. Pierre ou S. Jean-

Baptiste, avoit toûjours accoustumé de venir confesser le premier, disant qu'ils devoient estre purs & saints comme le Saint qu'ils avoient representé, & qu'ils se devoient preparer à mourir.

De mesme celuy qui avoit fait le personnage d'Herode ou celuy d'Herodias, & ceux des soldats qui dans la danse avoient accusé ou parlé contre les Saints, venoient aussi ensuite confesser leur crime & en demander l'absolution.

Je diray encore dans le chapitre suivant force choses remarquables des Indiens que j'ay appris pendant que je demouroi parmy eux.



CHAPITRE XVIII.

Comme l'Auteur sortit de la ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.

APrès avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celuy de la Theologie, il me

int en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoy je m'adressay au Provincial & au President de Guatimala, & les priay de me vouloir donner la permission de retourner en mon pays: mais ny l'un ny l'autre ne me le voulurent pas accorder, parce qu'il y avoit un ordre exorés du Roy Catholique & de son Conseil, par lequel il estoit deffendu de laisser retourner en Espagne aucun Prestre qui eust esté envoyé par sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à estre comme prisonnier en ce pays-là, & sans espoir de retourner de long-temps en Angleterre, je me resolus de ne demeurer pas plus long-temps à Guatimala; mais de quitter la ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien; & prescher en quelque village, où j'estois assuré de gagner plus d'argent, pour m'ayder à m'en retourner quand le temps seroit venu, que dans le Monastere de Guatimala.

Cependant je crûs qu'il ne seroit pas mal-à-propos d'écrire en Espagne à un de mes amis qui estoit un Religieux Anglois demeurant à saint Lucar nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'ob-

tenir pour moy une permission de la Cour & du General de nostre Ordre à Rome afin que je pusse retourner en ma patrie.

En ce mesme temps-là le Prieur de Coban de la Province de Vera-Paz nommé François Moran, vint à Guatemala, pour représenter au President & à tous les autres Magistrats de la ville la nécessité qu'il y avoit qu'on l'assistat, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrestiens.

Ce Moran qui estoit mon amy particulier, & qui avoit esté élevé dans le Monastere de saint Paul de Vailladolid en Espagne où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec luy, afin de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolatres au Christianisme; il me disoit que sans doute on trouveroit de grandes richesses en ce nouveau pays, dont je pouvois m'asseurer que j'aurois bonne part aussi bien que luy.

Je ne fus pas fort difficile à me laisser persuader, parce que sur toutes choses je souhaitois de pouvoir travailler à la conversion de quelque peuple qui n'eust ja-

Mais oüy parler de Jesus-Christ ; de sorte que je me resolus à quitter la charge que j'avois dans l'Université, pour aller prescher le nom de Jesus-Christ à ce peuple infidelle.

Le Provincial eut beaucoup de joye de la resolution que je luy témoignay, & après m'avoir fait quelques presens & donné de l'argent pour mes necessitez, il m'envoya avec Moran à la Vera-Paz, avec cinquante soldats Espagnols que le President nous avoit donné pour nous escorter en ce voyage.

Lors que nous arrivâmes à Coban ; nous nous pourvûmes de toutes les choses qui estoient necessaires pour une entreprise aussi difficile & dangereuse que celle où nous allions.

De Coban nous vinmes à deux grands villages de Chrestiens nommez saint Pierre & saint Jean, où l'on joignit avec nous cent Indiens pour fortifier nostre escorte & nous servir pendant le voyage.

A deux journées au de-là de ces villages nous voyageâmes sur des mules avec beaucoup de facilité, dans un pays peuplé de Chrestiens qui demeurent dans de petits villages.

Mais après ces deux journées-là com-

me nous approchions des frontieres de ce
payens , nous ne trouvâmes aucun che-
min où nous pussions passer avec nos mu-
les de sorte qu'il nous fallut aller à pied.

Pendant deux jours nous ne fîmes qu'
monter & descendre des montagnes par
my les bois ; de sorte que ces bocages &
la difficulté du chemin nous ostoient l'es-
perance de rencontrer le peuple que nous
allions chercher. Nous fîmes pourtant
bonne garde toute la nuit de peur d'estre
surpris par les ennemis , & resoluâmes de
passer encore plus outre le lendemain.

Nous trouvâmes diverses sortes de fruits
en ces montagnes-là , & plusieurs fontai-
nes & ruisseaux dans les fondrières , avec
divers arbres de cacao & d'achiote.

Le troisieme jour nous nous mîmes à
marcher , & vinmes à une vallée où il y a
une riviere peu profonde qui passe au
milieu , où nous vîmes quelques milpas
& champs de mahis.

Cela nous fit connoistre qu'il y avoit
des Indiens proche de-là , & nous obli-
gea de nous rassembler & tenir sur nos
gardes , pour les repousser s'ils nous ve-
noient attaquer.

Pendant que nous marchions nous
rencontrâmes inopinément une demie-

une douzaine de pauvres Cafes couvertes de branches d'arbres & de feüilles de palmiers, où nous trouvasmes deux hommes, trois femmes, & cinq petits enfans, qui estoient tous nus, & qui eussent bien voulu s'enfuir, mais il leur fut impossible.

Nous nous reposâmes dans leurs cases, & leur donnâmes de nos vivres, qu'ils n'avoient au commencement ne faisans que crier, jusqu'à ce que Moran les eut un peu consolez par ses paroles qu'ils entendoient en partie.

Nous leur donnâmes des habits, & les ramenâmes avec nous, dans l'esperance qu'ils nous ayderoient à trouver quelque port, ou une habitation plus grande que celle de leur pays; mais ils furent tout ce jour-là de mauvaise humeur que nous ne pûmes rien sçavoir d'eux.

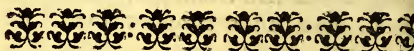
Nous continuâmes à marcher de la sorte, suivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, jusqu'à ce qu'il fut presque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cases où il y avoit environ vingt personnes, tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs & des flèches, & nous y trouvâmes aussi une assez bonne quantité de palmites, de poisson, & de venai-

fon , avec quoy nous nous rafraichîmes

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvoy malade & fatigué en ce lieu-là , aussi bien que quelques autres de nostre compagnie ; & le lendemain il nous fut impossible de passer plus outre, ce qui nous fit resoudre à nous camper en cet endroit là , & d'envoyer quelques Indiens & Espagnols pour découvrir le pays.

Ils trouverent encore quelques cabanes, & des champs semez de mahis, de chilé, de faveols, & de coton; mais tous les habitans s'en estoient fuis.



CHAPITRE XIX.

L'Auteur continuë la relation de son voyage.

NOs gens estans retournez nous donnerent envie de passer outre, par le recit qu'ils nous firent de la beauté du pays; mais ils nous advertirent aussi de nous tenir bien sur nos gardes, parce qu'il

La fuite des Indiens estoit une marque que le pays estoit averti de nostre venue. Le lendemain nous fimes dessein de nous avancer jusqu'à cette habitation et nos gens avoient vuë, parce que c'estoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoistre les dangers qui nous seroient menacer.

Toutes ces habitations sont situées proche de la riviere, où le Soleil estoit si chaud que cela nous causa la fièvre, & le flux de ventre parmy nos gens.

Tout las & fatigué que j'estois je ne cessay pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas sans me repentir de ce que je m'estois engagé à ce voyage & d'aller à l'aveugle, commençant d'apprehender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parce que les Indiens estoient avertis de nostre venue.

Les prisonniers que nous avions commencerent à se familiariser avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cette riviere-là, & que plus avant dans le pays il y avoit un grand lac, autour duquel habitoient un grand nombre d'Indiens qui estoient vaillans & adroits à se servir de l'arc & des flèches.

L'esperance de trouver de l'or donnoit

du courage aux uns ; mais la crainte de voir affaire à cette multitude d'Indiens fit que les autres eussent bien voulu se retirer hors de ces bois & de ces lieux inconnus & commencerent à murmurer contre M. de Ran qui les avoit engagez dans ce grand peril.

Comme la nuit fut venuë je m'en allay coucher, comme firent aussi les autres Indiens, les pagnols qui estoient malades, les uns sur la terre, & d'autres avec moy en des *hamacs*, qui sont des lits de rezeau qui se suspendent à deux pieux ou à deux arbres & qui pendent en l'air, ou par le moyen du mouvement du corps l'on se berce de costé & d'autre, & l'on s'y endort avec douceur que dans un berceau.

Je me reposay donc jusqu'environ minuit, que les sentinelles donnerent l'alarme, & nous avertirent que les ennemis approchoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit plus de mille hommes.

Ils s'approcherent de nous comme des bêtes desesperées ; mais lorsqu'ils virent qu'ils estoient découverts, qu'ils entendirent le son de nos tambours, & qu'ils ouïrent retentir nos fusils & nos mousquets, ils se mirent à heurler & faire des cris si épouvantables, que tout tremblant de la fièvre

ois encore de crainte & de frayeur.

Mais Moran qui vint se confesser avec moy, & se preparer à la mort ou à recevoir quelque blessure mortelle; me conta, me disant que je ne devois rien craindre, que j'eusse à me tenir en repos ne pouvant servir de rien en l'estat où j'estois, que le peril estoit moindre que je croyois, parce que nos soldats s'estoient encerchez tout autour de moy; de sorte que les infidelles ne pouvoient entrer par aucun endroit au lieu où j'estois, & que nous ne pouvions pas nous enfuir sans courir tous risque de la vie.

Le combat ne dura pas plus d'une heure; & les ennemis après cela prirent la fuite: nous en prismes dix, & le lendemain matin nous en trouvâmes treize de morts sur la terre; il y en eut aussi cinq des nostres qui furent blesez, dont l'un mourut le lendemain.

Le matin nos soldats se mutinerent, témoignant qu'ils avoient dessein de s'en retourner, parce qu'ils craignoient encore une attaque plus forte & plus dangereuse que celle-là la nuit ou le jour suivant.

Car quelques-uns des Indiens que nous avions pris leur dirent nettement que si nous ne nous en retournions pas, nous

estions asseurez d'avoir six ou sept
Indiens sur les bras.

De plus qu'ils sçavoient bien que
Espagnols possedoient tout ce pays-là
la reserve de ce petit canton où ils
meuroient, & dont ils vouloient jo
en paix sans avoir rien à démesler a
nous; mais que si nous voulions voir l
pays & y passer comme amis, qu'ils n
y laisseroient aller sans nous faire au
mal.

Mais que si nous venions pour les co
battre & pour les rendre esclaves, co
me nous avions fait leurs voisins, qu
estoit tous résolus de mourir en co
battant plustost que de se rendre.

Ces paroles-là mirent la division e
tre nos soldats. Car les uns estoie
d'avis avec Moran d'éprouver les I
diens, & de passer paisiblement au tr
vers de leur pays, jusqu'à ce qu'on f
arrivé à quelque village de Jucatan.
y en avoit d'autres qui vouloient qu'
allast combattre les Indiens; & d'au
tres qui s'en vouloient retourner, pa
ce qu'ils n'estoient pas assez forts pou
résister à tant de gens qu'il y avoit dans
pays. Mais l'on ne conclud rien ce jour
là, parce qu'on ne pouvoit pas décam

er acause des malades & des blesez.

De maniere que nous y demeurâmes cette nuit-là, pendant laquelle environ à la mesme heure que la precedente les ennemis vinrent nous attaquer pour une seconde fois; mais comme ils virent que nous estions sur nos gardes en les attendant ils prirent bien tost la fuite.

Le matin nous prîmes résolution de nous en retourner, & Moran envoya dire aux Indiens que s'ils le vouloient laisser passer dans leur pays paisiblement pour découvrir les terres de Jucatan, que dans peu de mois il reviendroit les trouver ayant qu'une demie-douzaine d'Indiens avec luy, & leur confieroit sa vie, sçachant bien que s'ils luy faisoient tort, tous les Espagnols des environs s'armeroient contre eux & les extermineroient tous.

A quoy ils firent réponse que s'il venoit avec le petit nombre d'Indiens qu'il leur avoit mandé, il seroit le bien-venu, & qu'ils le traiteroient amiablement avec ceux de sa suite, ce que Moran & eux accomplirent depuis fort exactement l'année suivante.

En cette maniere nous commençâmes à nous en retourner dès ce jour-là, par le mesme chemin que nous estions venus, &

je commençay aussi à me mieux porter
& ma fièvre me laissa.

Nous emmenâmes avec nous quelques
uns de ces enfans que nous avions pris
afin de les presenter au President de Gu
atimala.

Lorsque nous fûmes arrivez à Coban
le Prieur Moran crût qu'il rendroit
grand service à Dieu s'il batifait ces pe
tits enfans, disant qu'ils pouvoient dev
enir saints, & qu'à l'avenir leurs prières
pourroient avoir assez d'efficace pour co
vertir leurs parens, & tous les autres ha
bitans du pays à la Religion Chrestienne.

Quoy que je m'y opposasse, luy disant
qu'il falloit auparavant les instruire dans
les articles de la foy, pour les rendre sa
des & capables de recevoir le Sacrement
du Batefme, & ne pas faire comme faisoient
les Religieux du temps de Cortez
qui se contentoient de faire mener les In
diens aux rivieres, & de leur jeter un
peu d'eau sur le visage en faisant le signe
de la Croix, sans aucune instruction pre
cedente.

Il se resolut de les batifer, & les ayant
batifez & imposez des noms de Chrestiens
il les fit bien habiller, & les envoya au
President de Guatimala qui commandoit
qu'o

on les nourrit, & qu'on les instruit
ans le Convent des Religieux de l'Ordre
e S. Dominique.

Je demeuray après cela quelque temps
ans Coban & dans les villages qui sont
x environs, jusqu'au temps que les na-
res aborderent au Golphe, où je fus a-
ec Moran pour acheter des vins, de
huile, du fer, du drap, & les autres
oses qui estoient necessaires au Con-
ent.

Et comme il s'y trouva aussi une frega-
qui estoit preste à partir pour aller à
ruxillo, où Moran avoit quelques af-
ires qui l'y appelloient, je m'embar-
uay avec luy.

Nous ne demeurâmes pas plus de huit
ours en ce port-là qui est foible & sans
istance, comme il paroist par la facilité
vec laquelle les Anglois & les Hollan-
ois l'ont pris; mais après ce temps-là
ous nous résolûmes de nous en retour-
er par terre à Guatimala, & de passer
ar le pays de Comayagua qu'on appelle
ommunément les Hondures.

Ce pays-là est plein de bois & de mon-
agnes, fort mauvais & incommode aux
oyageurs, & de plus fort pauvre: car il
y a point d'autres marchandises que

186 *Nouvelle Relation*
des cuirs, de la casse, & de la falseteille.

De plus ils ont si peu de pain, qu'à tout de Truxillo ils sont obligez de se servir de cassave, qui est une racine qui étrangle presque les personnes en la mangeant quand elle est seche; c'est pourquoy on la trempe dans du bouillon, de l'eau, du vin ou du chocolatte, afin qu'elle soit plus facile à avaller.

Dans le pays & particulièrement autour de la ville de Comayagua qui est le lieu de l'Evesché, quoy que le lieu soit peuplé & qu'il n'y ait pas plus de cinq cens habitans, il s'y trouve une plus grande quantité de mahis, acause qu'il y a un grand nombre d'Indiens qui se sont rassemblez, & qui demeurent en plusieurs villages grands & petits.

Je trouvay que ce pays-là estoit le plus pauvre de toute l'Amerique: l'endroit le plus sain & où il fait meilleur vivre est une vallée qu'on nomme *Gracias à Dios*, où il y a quelques riches fermes de bétail qui se font de froment.

Mais parce qu'elle est aussi proche de Guatimala que de Comayagua, & que les chemins sont beaucoup plus commodes de ce costé de Guatimala que de l'autre, ce

it que la pluspart de ce bled est transf-
orté à Guatimala & dans les villages cir-
onvoisins , plustost qu'à Comayagua ou
Truxillo.

De Truxillo à Guatimala il y a environ
atre-vingts ou cent lieues , & quoy que
e pays-là soit assez sterile , nous fimes
ourtant ce voyage-là sans manquer de
uides ny de vivres , parce que les pau-
res Indiens n'épargnoient rien pour nous
rvrir , soit de leurs personnes , soit de
urs biens , & ne trouvoient rien de trop
on pour nous en faire present.

Nous retournâmes de la sorte à Gua-
mala , où nous fusmes reçus avec grand
oye par les Religieux : Le President nous
onna aussi une recompense considerable,
& par toute la ville l'on nous appelloit de
rais Apostres , parce que nous avions
azardé nostre vie pour aller chercher ces
ayens , que nous avions ouvert le che-
nin à leur conversion , trouvé le lieu de
eur principale habitation , & que nous
vions aussi envoyé devant-nous ces en-
ans , qui servoient d'un témoignage évi-
dent de la peine que nous avions prise.

Moran estoit si enflé de gloire des fa-
veurs qu'il recevoit du President , & des
applaudissemens du peuple , qu'il se ré-

folut de hazarder encore une fois sa vie & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur pays avec une demie-douzaine d'Indiens.

Il eut bien voulu que j'eusse esté encore avec luy, mais je craignois que ces barbares ne se mutinassent contre-nous a cause de ces enfans que nous avions emmenez ; & de plus le pays ne me plaisoit pas, parce qu'il paroissoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui estoit mon principal dessein.

C'est pourquoy je me résolus de quitter mon amy Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infideles & ces sortes d'entreprises difficiles où ma vie & ma santé couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de credit & de vaine gloire en ce pays-là.





CHAPITRE XX.

omme j'ay pris la langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le sejour que je fis parmy eux ; avec un détail particulier de ce en quoy consiste le revenu des Cures de ces pays-là.

A Prés avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raisons que j'en ay dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon temps à apprendre quelqu'un des langages Indiens aux environs de Guatimala, où je consideray la richesse des villages & la bonne volonté des Indiens, à suppléer aux necessitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelque articles de la foy, où je cru que je les pouvois instruire en leur enseignant une doctrine solide, & en leur preschant Jesus-Christ crucifié com-

190 *Nouvelle Relation*
me l'auteur de leur salut.

J'avois une si grande confiance en mes amis, que je sçavois bien qu'il ne me seroit pas bien difficile de choisir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, d'où je pouvois disposer les choses necessaires pour retourner en Angleterre, & pour écrire en Espagne, d'où je pouvois avoir réponse tous les ans beaucoup plus facilement qu'ailleurs.

Je découvris ma pensée au Pere Provincial qui estoit lors à Guatimala, & qui tout aussi-tost accorda ma requeste, & me conseilla d'apprendre le langage *Pocochi*, dont j'avois déjà eu quelques commencemens lorsque j'estois en la Province de Vera-Paz, & qui est en grand usage aux environs de Guatimala, & dans les Provinces de Vera-Paz & de saint Salvador.

Il me promit de m'envoyer dans le village de Petapa, pour y apprendre la langue avec un de ses plus particuliers amis nommé frere Pierre Molina, qui estoit fort âgé & qui avoit besoin d'une personne qui fut plus jeune que luy pour le soulager en sa charge, parce que le village estoit fort grand, & qu'il y passoit plusieurs personnes qui voyageoient.

Il sembloit que le Provincial avoit conçu ma pensée en me nommant ce lieu-là, parce que c'estoit-là particulièrement où j'avois dessein d'aller.

De sorte qu'environ quinze jours devant la S. Jean-Baptiste, je partis de Guamala pour aller à Petapa qui est à six lieues de-là, où je m'établis afin d'y apprendre la langue Indienne.

Les Religieux de ces quartiers qui entendent les langages Indiens, ont composé des Grammaires & des Dictionnaires pour ayder à ceux qui pourroient remplir leurs places après leur mort; mais pendant qu'ils vivent ils ne veulent pas enseigner ces langages-là à d'autres, de peur que leurs écoliers après s'y estre perfectionnez, ne les supplantent & ne leur ostent le profit qu'ils retirent dans les villages des Indiens, où ils sont établis en qualité de Curez.

Neanmoins ce vieillard Molina voyant qu'il estoit déjà avancé en âge, & pour l'amour de son bon amy le Provincial, ne refusa pas ma compagnie, ny de me donner la connoissance qu'il avoit acquise pendant plusieurs années du langage Pocomchi.

Il me donna donc un abrégé de tous les

rudimens de cette langue-là , qui estoient la pluspart à décliner les noms & conjuguer les verbes , ce que j'appris aisément quinze jours après que je fus allé avec luy , & puis il me donna un dictionnaire des mots Indiens pour les apprendre par cœur & pouvoir étudier sans livre , jusqu'à ce que je fusse capable de prescher aux Indiens ; ce que je fis aisément après en discourant & conferant souvent avec eux , outre l'étude que je faisois encore de mon particulier.

Six semaines après cela Molina composa une petite exhortation en ce langage-là qu'il m'exposa & voulut que je l'apprenisse par cœur , ce que je fis & la recitai publiquement le jour de la feste de S. Jacques.

Il me composa encore une autre exhortation en Espagnol pour le quinzième d'Aoust ensuivant , qu'il me fit traduire en la langue indienne , & corrigea ce qu'il y trouva à propos de changer ; ce qu'il m'ayant donné du courage je commençay de-là en avant à ne plus craindre de me presenter en public devant les Indiens.

Je continuay ces exhortations trois ou quatre fois jusqu'à la S. Michel, preschant ce que j'avois traduit de l'Espagnol avec

son assistance, jusqu'à ce que je pusse
converser tout seul avec les Indiens, &
composer mes sermons moy-mesme.

Après la saint Michel, Molina estoit
très-satisfait de l'instruction qu'il
m'avoit donnée, & de me voir si fort a-
vancé en cette langue en si peu de temps,
ny ayant que trois ou quatre mois que
j'avois commencé de l'étudier sous luy.

Il écrivit au Provincial pour luy faire
avoir la peine qu'il avoit prise à m'in-
struire, & le bon succez de son labour,
assurant que j'estois apresent capable
de gouverner les Indiens & de prescher
tout seul, le priant de me donner quelque
village des Indiens ou quelque benefice,
où je pusse en continuant de prescher
mettre en pratique ce que j'avois appris,
& me fortifier de plus en plus en l'usage
de cette langue que j'avois apprise avec
tant de facilité.

Le Provincial qui avoit toujours esté
mon amy, n'eut pas besoin d'estre fort
poussé pour me témoigner la bonne vo-
lonté qu'il avoit pour moy, & m'envoya
aussi-tost ordre d'aller dans les villages de
Mexico & de Pinola, prendre la charge des
Indiens de ces lieux-là, & rendre compte
dans les trois mois de tout ce que je re-

cevrois, au Convent de Guatimala à toute cette vallée appartient.

Tous les villages des Indiens & les Religieux qui y demeurent dépendent de quelque Convent, & il faut que les Religieux rendent compte à leur Supérieur de tout l'argent qu'ils ont épargné après ce qui est nécessaire pour leur entretien & celui de leurs serviteurs, & ce qui en revient est employé par le Supérieur aux nécessitez du Convent.

Cet ordre n'est pas encore observé dans le Peru: car tous les Religieux qui ont des benefices dans les villages des Indiens, dépendent d'aucun Convent, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser; mais aussi ils ne reçoivent rien de leurs Convents, & sont obligez de s'habiller, de s'entretenir à leurs propres dépens, de faire des offrandes & des autres droits qu'ils reçoivent des Indiens; ce qui fait que les Religieux du Peru sont les plus riches de tous ceux qui sont aux Indes, où ils vivent comme des Seigneurs, & jouent publiquement aux cartes & aux dez sans que personne les en empêche.

Mais quoy que ceux de Guatimala, Guaxaca, & de Mexique ayent assez de quoy, & mesme plus qu'il n'est con-

able à leur profession, ils n'ont pourtant pas le pouvoir de disposer du revenu de leurs benefices comme ceux du Peru : car ils sont obligez de donner à leur Supérieur, ce qui est au de-là de leurs dépenses, & il leur envoie tous les mois un pot de vin qui contient un arrobe & de plus, & tous les ans un habit neuf avec les autres choses nécessaires pour se vêtir.

Nonobstant tout cela je ne voudrois pas dire que les Religieux de Guatimala n'ayent pas assez de liberté & de richesses : car ils n'en ont que trop, & jouent & se divertissent aussi bien que les autres, & au lieu qu'ils pourroient rendre cinq cens écus au Convent par an, ils n'en rendent pas trois cens, & gardent le reste pour eux, trafiquans aussi sous-main avec les marchands contre leur vœu de pauvreté.

Ce fut donc à ces conditions-là & cette dépendance du Prieur & du Convent de Guatimala, que je fus envoyé pour prêcher aux Indiens de Mixco & de Pinola ; où acause de moy l'on osta un vieux Religieux qui avoit près de quatre-vingt ans, & on le fit revenir au Convent pour se reposer, parce qu'il ne pouvoit plus s'acquiescer de cette charge, ayant deux villages qui dépendoient de luy, & qui estoient

éloignez de trois lieuës l'un de l'autre.

Le revenu dont je jöüissois en ces deux villages, avec les offrandes & les autres droits que je recevois des Indiens, estoit tel qui s'ensuit.

Je recevois tous les mois vingt écus à Mixco, & quinze à Pinola, qui m'estoient payez fort ponctuellement par les Alcaldes & Regidors devant que le mois fut fini.

Pour faire ce payement les habitans se moient une piece de terre en froment ou mahis, & écrivoient dans leur registre public la quantité de la recolte, & l'argent qu'ils en avoient reçu; j'estois aussi obligé d'y écrire tous les mois ce que je recevois d'eux pour leur servir de quittance & à la fin de l'année ils portoient leur Registre pour estre examiné par un Officier ordonné par la Cour de Guatemala.

Outre cette pension par mois, je recevois des confrairies des trepassez toutes les semaines deux écus en chaque village pour dire une messe pour ceux qui sont en Purgatoire; deux écus tous les premiers dimanches du mois à Pinola de la confrairie du Rosaire de la Vierge, & à Mixco autant tous les mois de chaque confrairie.

des Indiens, des Espagnols, & des Nègres.

De plus j'avois encore deux écus tous les mois de chaque confrairie de la vraye Croix, & autant à Mixco d'une autre confrairie d'Espagnols de S. Nicolas de Tolentino, & deux écus aussi par mois de la confrairie de S. Blaise à Pinola, & deux autres écus par mois à Mixco de la confrairie de S. Jacinthe, outre les offrandes d'argent, de volailles, & de cierges qu'on faisoit aux jours que l'on celebroit ces messes-là, ce qui montoit à soixante-neuf écus par mois, dont j'estois toujours bien assuré d'estre payé avant la fin du mois.

Sans compter encore ce que j'ay dit des images des Saints qui dépendent des Eglises, qui rapportent continuellement de l'argent, de la volaille, des cierges, & d'autres offrandes ce jour-là au Curé.

De sorte que le revenu que j'avois en ces deux villages n'estoit pas peu considerable: car il y avoit dix-huit images de Saints à Mixco, & vingt à Pinola, qui me rapportoient chacun quatre écus le jour de leur feste, pour dire la messe & le sermon & faire la procession; outre les volailles, les cocqs-d'Inde, le cacao, &

les offrandes qu'on faisoit devant les Saints, qui valoient du moins trois écus chaque feste, & revenoient chacun an plus de deux cens soixante & six écus.

Les quatre confrairies du Rosaire, dont il y en avoit trois à Mixco & une à Pinola, dans les jours des cinq principales festes de l'année m'apportoient chacune quatre écus; sçavoir deux écus pour dire la messe ce jour-là, & deux autres pour celle du lendemain, qu'ils appellent l'anniversaire, pour ceux qui avoient esté de la confrairie; qui outre les offrandes, & les presens de volailles & de cacao, faisoient plus de quatre-vingt écus par an.

Les deux confrairies de la vraie-Croix, aux temps de leurs festes, dont l'une est le 14. de Septembre, & l'autre le 3. de May, me rapportoient quatre écus chacune pour dire la messe ce jour-là, & autant pour celle de l'anniversaire, & encore deux écus tous les vendredis du Carefme, qu'ils se montoient au bout de l'an à quarante quatre écus, & tout ce que j'ay dit cy-dessus m'estoit comme une rente assurée en ces deux villages.

Mais ce seroit une chose trop ennuyeuse de calculer tout ce qui me venoit annuellement outre cela; les offrandes qu'on

estoit à Noël en ces deux villages me
loient ordinairement quarante écus ;
celles qui se faisoient le Jeudy & le Ven-
redy-Saint, cent écus ; celles de la Touss-
saints, quatre-vingt écus, & quarante é-
cus celles qui se faisoient ordinairement à
Chandeleur.

Outre encore ce qui estoit offert aux
villages de la feste de chaque village, par
ceux de la campagne qui y venoient
faire leurs devotions, ce qui me valut
une année à Mixco en argent & en cier-
es quatre-vingt écus, & plus de cinquante
à Pinola.

Les communians donnant chacun une
reale faisoient du moins mille reales
dans les deux villages, & les confessions
du Carême en valoient bien encore au-
tant ; outre les autres offrandes d'œufs,
de miel, de cacao, de volailles, & de fruits,
outre aussi que l'on donne deux reales
pour chaque baptesme, deux écus pour
chaque mariage, autant pour chaque en-
terrement, & mesme il y en avoit quel-
ques-uns qui en mourant laissoient dix ou
douze écus pour dire cinq ou six messes
pour le repos de leurs ames.

L'on peut juger comme les Ecclesiasti-
ques sont à leur aise, & ont moyen de

s'enrichir en ces pays-là, par le revenu que j'avois en ces deux villages de Mixco & de Pinola, qui sont pourtant beaucoup moins que Petapa & Amatitlan qui sont dans la même vallée, & où il se fait beaucoup qu'il ne se fasse tant d'offrandes qu'il s'en fait en beaucoup d'autres lieux; ce qui me rendoit pourtant, avec les offrandes qu'on mettoit dans les troncs, & ce que les Indiens m'apportoient quand ils me venoient voir, & d'autres messes extraordinaires, plus de deux mille écus monnoye d'Espagne, ou du moins six mille livres par an.

Je crus donc que ce bénéfice estoit une demeure plus commode & plus utile pour moy que le Convent de Guatimala, où je ne pouvois faire autre chose que me rompre la teste sur des questions de Theologie, & avoir l'applaudissement des écoliers. mais peu de profit, à quoy je devois pourtant penser aussi bien que ceux de mon Ordre; & d'autant plus qu'ayant dessein de retourner en Angleterre, je recevrais peu d'assistance pendant ce long voyage, & que laissant mes amis en ce lieu-là je devois croire que je ne trouverois point de meilleur amy que l'argent pour m'accompagner par mer & par terre,

La premiere chose que je fis , fut de instruire par le moyen des registres de receipte & de la dépense dans le Convent de Guatimala , quels estoient les comptes que mon predecesseur & les autres devant luy avoient rendu tous les ans. Convents de Mixco & de Pinola , afin que je me pusse gouverner en sorte & bien regler ma dépense , que je pusse vivre avec honneur , & neanmoins que les Religieux du Convent me remerciaient en leur louant plus qu'aucun n'avoit fait de vant moy.

Je trouvoy que mon predecesseur n'avoit pas donné plus de quatre cens écus sur ses comptes , & qu'ordinairement devant luy l'on n'en avoit gueres donné davantage pour ces deux villages.

Sur quoy je pris une fois occasion de m'adresser au Prieur de Guatimala en parlant avec luy , ce qu'il desiroit que je luy donnasse tous les ans pendant que je demourerois en ces deux villages? Il me répondit que si je donnois autant qu'avoit fait mon predecesseur il me remerciroit , & ne m'en demanderoit pas davantage , & que je pourrois retenir tout ce que je pourrois avoir en ces deux villages , pour acheter des livres , des tableaux , du

chocolatte, des mules, & des serviteurs

Mais je luy répondis que j'esperois vivre avec honneur en ce lieu-là, & neanmoins donner au Convent plus qu'aucun autre n'avoit fait devant moy, & que je me soumettois à estre depossédé de ce benefice, si je ne donnois tous les ans quatre cens cinquante écus au Convent.

Surquoy le Prieur me remercia fort affectueusement, & m'assura qu'il ne me laisseroit point manquer de vin; mais qu'il auroit soin de m'en envoyer tous les mois, & de me donner des habits tous les ans, ce qui estoit une grande épargne pour moy; de sorte que je me trouvois pourvû de tout ce que j'avois besoin pendant tout le temps que je demeuray dans les Indes.

L'on peut voir par-là comme un Religieux qui est pourvû d'un benefice dans l'Amérique, y peut vivre avec quatre ou cinq mille livres de rente, sans que ses habits & son vin luy coustent rien; outre les presens de volailles qu'on luy fait, & le vil prix de la viande, où l'on a treize livres de bœuf pour deux sols six deniers, & s'il n'a pas assez de quoy se divertir & acheter des mules, des tapisseries, des tableaux, des cabinets, & mesmes les rem

de pistoles & de pieces de huit, pour
aller à Madrid, & avoir ensuite un bon
cheval, comme ils font pour la plus-
part.

Après que je fus établi en ces deux vil-
lages, le premier soin que j'eus fut d'a-
cquerir une bonne mule, pour me porter
facilement d'un village à l'autre lorsque
l'occasion s'en offriroit.

On m'en trouva bien-tost une qui me coût-
oit quatre-vingt écus, & qui me servit
très-bien à traverser promptement la vallée,
pour faire les trois lieues qu'il y a d'un vil-
lage à l'autre.

Quoy que mon étude principale en ce
pays fut de me perfectionner en la lan-
gue Indienne, afin que je pusse prescher
aux Indiens & me bien faire entendre, je
ne laissay pourtant pas de continuer le
latin que j'avois de retourner en An-
leterre, & pour cet effet de travailler à
obtenir mon congé de Rome ou d'Espagne,
par le moyen d'un Capitaine nommé Isi-
dore de Zepeda, qui estoit un marchand
de Seville, & maistre d'un des navires
qui la premiere année que je fus établi à
Mexico, apporterent des marchandises
pour la ville de Guatimala.

J'écrivis par ce Capitaine qui passoit

souvent par la vallée de Mixco, à me
mis en Espagne, dont j'eus réponse, n
avec peu de satisfaction sur ce que j'at
dois d'eux.

L'amitié que j'avois liée avec ce Ca
taine Zepeda estoit si grande, que je
declaray mon dessein & le priay de m'
mener en Espagne dans son vaisseau; n
il le refusa, me representant le danger
il se mettroit si l'on en faisoit plainte
President de Guatimala, me conseillant
demeurer où j'estois, & de me munir d
gent, afin que je pussé m'en retourner
vec honneur après avoir eu mon congé

Me voyant donc obligé de demeurer
en ce pays-là, je me resolus de me lais
conduire à la providence de Dieu, &
sçauroit bien trouver les moyens pour
m'en tirer, quand il seroit necessaire pour
sa gloire & pour mon bien.

Cependant je demeuray cinq ans e
tiers en ces deux villages de Mixco &
Pinola, où il se presenta à moy des occ
sions beaucoup plus favorables pour pro
fiter, qu'à pas un de tous ceux qui m'y
voient precedé.

Car la premiere année que j'y demeur
ray, Dieu y envoya une des sept playes
d'Egypte qui estoit celle des sauterelles

ayant jamais veu auparavant.

elles estoient semblables aux fauterelles de l'Europe, mais plus grosses, & s'envoient toutes ensemble par troupes, & en grand nombre qu'elles rendoient l'air obscur, & empeschoient le Soleil de faire paroître sa lumiere.

Par tout où elles s'attachoient en descendant de l'air, l'on n'y voyoit autre chose que des marques de ruine & de dévastation; car elles ne mangeoient pas seulement les bleds, mais aussi les feuilles & les fruits des arbres, où elles tomboient en si grand nombre, que de leur pesanteur elles rompoient les branches où elles s'arrestoient, & les separoient du tronc de l'arbre.

Les grands-chemins en estoient tout couverts, de sorte qu'elles faisoient tressailler à tout moment les mulets qui alloient par ce pays, en sifflant autour de leur oreilles, & en leur charoüillant les pieds.

Je me souviens mesme qu'en allant par ce pays j'en estois si incommodé, que si je n'eusse eu un masque avec des lunettes devant mes yeux il m'auroit esté impossible de pouvoir continuer mon chemin.

Les fermiers qui demeuroient sur la côte du Sud, se plaignoient que leur Indigo

qui estoit encore en herbe, estoit sur point d'estre rongé par ces sauterelles.

Ceux qui cultivoient le sucre se plaignoient aussi que les cannes de sucre estoient encore tendres couuroient le même peril; mais sur tout c'estoit une chose pitoyable d'entendre les plaintes des cultivateurs de la vallée où je demourois, qui apprehendoient que tout leur bled ne fust dévoré dans une nuit par cette armée de sauterelles.

Comme cette affaire regardoit le public, cela obligea les Magistrats d'y aller porter tous les remedes dont on se peut aviser pour les chasser du pays.

Pour cet effect l'on faisoit sortir à la campagne tous les habitans des villages, avec des trompettes & autres semblables instrumens, afin de les étonner par le bruit & les chasser des endroits où ils pouvoient faire plus de dommage, ce qui réussit heureusement; car c'estoit une chose si étonnante de voir comme elles s'enfuyoyent, lorsqu'elles entendoient le bruit que faisoient les Indiens.

Dans tous les endroits où elles descendoient, sur les montagnes & dans les grands chemins, elles y laissoient leurs petits œufs qui rampoient sur la terre, & la mena-

ient d'une seconde playe l'année suivante ; mais pour y remedier l'on commanda tous les habitans des villages de faire longues fosses pour les y enterrer.

Par ce moyen & avec beaucoup de peine de perte pour ces pauvres Indiens, ces stilentieuses insectes furent chassées en mer du Sud, où elles trouverent leur tombeau dans les eaux, à mesme temps que leurs petits le trouvoient dans la terre ; & comme l'on ne put pas tout d'un coup les enterrer tous, il en resta encore quelques-uns ; mais comme le nombre en estoit pas grand, on en vint bien-tost bout.

Mais pendant que tout le monde estoit obligé de la sorte, les Prestres firent bien leurs affaires ; car de tous côtez l'on faisoit des processions, & l'on faisoit dire des messes pour tascher d'eloigner cette peste du pays.

Toutes les images des Saints qui estoient à Mixco furent portées à la campagne en procession, & particulièrement celles de la Vierge & de S. Nicolas de Tolentin, à l'honneur de qui l'on a accoustumé de brûler de petits pains où l'image du Saint est empreinte d'un costé, qu'on dit estre bons pour chasser la peste, la fièvre, & toutes

fortes de perils & grands dangers publi

Tous les laboureurs & fermiers Espagnols de la vallée, vinrent à Mixco apporter leurs offrandes à ce Saint, firent de grandes messes, & benir de ces petits pains qu'ils emportèrent chez eux, & en jetterent les uns parmy leurs bleds, & en enterrèrent d'autres dans leurs hayes & buffons, dans la creance qu'ils avoient à Saint Nicolas, que ces pains benits en son nom empescheroient que les sauterelles ne vinssent dans leurs champs.

De maniere que quand les sauterelles furent retirées sans que leurs bleds eussent esté endommagés, ils se mirent tout à crier miracle en faveur de Nostre-Dame & de Saint Nicolas de Tolentin, & à faire dire des messes pour s'acquiter des vœux qu'ils leur avoient faits pendant le danger des sauterelles; de sorte que leur devotio en ce rencontre-là m'apporta encore beaucoup plus d'argent, que ce que j'avois accoustumé de recevoir des confrairies dont j'ay parlé cy-devant.

L'année suivante tout ce pays-là fut généralement infecté d'une certaine maladie presque aussi contagieuse que la peste qu'ils appellent *Tabardillo*, qui estoit une certaine fièvre dans les entrailles qu'on

à gran

grand' peine duroit jusqu'au septième jour ; car ordinairement elle faisoit mourir les personnes le troisième ou le cinquième jour.

La mauvaise odeur & la puanteur qui sortoit du corps des malades suffisoit pour infecter non seulement ceux de la maison, mais aussi tous ceux qui les venoient voir.

Elle leur faisoit pourrir la bouche & la langue, & les rendoit aussi noirs que du charbon avant que de mourir.

Il y eut bien peu d'Espagnols infectez de cette maladie contagieuse, mais les Indiens le furent tous generalement.

L'on disoit qu'elle avoit commencé aux environs de Mixco, d'où elle s'estoit éteudue de village en village jusqu'à Guamala, & ensuite avoit passé au de-là, comme les sauterelles avoient fait l'année auparavant, qui estoient parties de Mexico, & ensuite avoient couru par tout le pays.

Je visitay diverses personnes qui moururent de cette maladie, sans me servir d'autre antidote que de sentir un mouchoir trempé dans du vinaigre, avec quoy moyennant la grace de Dieu je me tiray de ce danger, au lieu que plusieurs autres en moururent.

J'enterray dans Mixco quatre-vingt-cinq personnes, & plus de cent à Pinola, de sorte que j'eus deux écus de chacun de tous ceux qui estoient au dessus de l'âge de huit ans, afin de dire une messe pour délivrer leurs âmes de Purgatoire; de sorte qu'en moins de six mois j'en tiray près de quatre cents écus, & par ce moyen aussi bien que par les sauterelles j'eus dequoy m'enrichir pendant deux ans, comme tous les autres Curés qui estoient mes voisins.

Mais il ne faut pas s'imaginer que par ce qu'il mourut plusieurs personnes en ce village-là, les offrandes que j'avois accoustumé de recevoir fussent diminuées; les Seigneurs de ces deux villages prirent le soin d'y remédier en cette maniere.

Afin de ne rien perdre du tribut qu'ils avoient accoustumé de leur payer auparavant la maladie; après qu'elle fut cessée ils firent nombrer les Indiens, & obligèrent tous ceux qui avoient passé deux ans à se marier, ce qui estoit encore un nouveau moyen de m'apporter de l'argent; car j'avois deux écus de chaque mariage sans compter les offrandes, & il me trouva qu'en cette occurrence je fis pour le moins quatre-vingt mariages de sorte que j'en retiray une bonne somme.

Ce ne fut pas-là tout le malheur de ce pays-là : car après cette maladie contagieuse les pluyes furent si grandes, que les laboureurs n'en apprehendoient pas moins que la perte de tous leurs bleds.

Car tous les jours à midy pendant un mois l'air se trouvoit couvert de nuages si épais & si sombres, que non seulement la lumiere du Soleil en estoit obscurcie; mais il en tomboit des pluyes si violentes, qu'elles ruynerent beaucoup de bleds, & abbatirent quantité de pauvres cases des Indiens; mais ce qui estoit encore plus effrayant, c'est que parmy la pluye il faisoit des coups de tonnerre qui sembloient menacer de ruine tout ce pays-là.

Deux hommes, qui voyageoient ensemble dans la vallée de Mixco, en furent frappez tous deux à mort & renversez de leurs mules à terre.

La Chapelle de Nostre-Dame du Mont-Carmel en la mesme vallée en fut brûlée rez-pieds rez-terre, & deux autres maisons à la riviere des Vaches.

Un autre éclat de tonnerre tomba aussi à Petapa sur le grand-Autel de l'Eglise, dont il fit fendre les murailles courant d'un autel à l'autre, où il effaça toutes les peintures & dorures sans pourtant y faire

plus de mal.

Un Religieux qui dormoit sur son lit après diné dans le Convent des Cordeliers de Guatimala en fut frapé à mort & son corps demeura aussi noir que s'il avoit esté brulé au feu, & neanmoins il n'avoit aucune apparence de blessure sur luy.

Il arriva divers accidens cette année là 1632. dans tout le pays ; mais Dieu m'en guarantit toujourns par sa grace comme par une espece de miracle.

Car estant un Samedi à Mixco tout tremblant & remply de crainte, comme je faisois mes prieres dans ma chambre le tonnerre tomba sur la muraille de l'Eglise joignant ma chambre, & tua deux veaux qui estoient attachez à un pieu dans le cour qui devoient estre tuez le lendemain pour l'usage du Convent.

L'éclair estoit si proche & si terrible que ma chambre parut tout en feu, & il me jetta par terre avec tant de violence que je demeuray quelque temps comme mort, & estant revenu à moy je trouvay plusieurs Indiens autour de ma maison, qui y estoient venus croyans que le feu y devoit estre ou bien dans l'Eglise.

Ces orages m'apporterent aussi beau-

up de profit ; car comme j'ay dit cy-
sus, les Espagnols de la vallée & les In-
ens firent faire plusieurs processions où
n porta les images des Saints, ce qui ne
fit pas sans argent ; car chacun y appor-
t des offrandes & des aumosnes à l'or-
naire.

L'été suivant il fit des tremblemens de
re extraordinaires, qui furent si grands
ns le Peru, que la ville de Truxillo fut
ismée dans la terre qui s'ouvrit en di-
rs endroits, & engloutit presque tous
habitans qui estoient en prieres à l'E-
se.

Le dommage qu'il fit autour de Guati-
ala fut beaucoup moindre qu'end'autres
droits: car il ne fit qu'abbatre quel-
es murailles de terre, & faire trembler
Eglises ; ce qui ne laissa pas de jeter
e si grande apprehension parmy les ha-
ans, qui craignoient encore un malheur
reil à celuy du tremblement de terre
i estoit arrivé un peu devant que je
isse en ce pays-là, que pour l'éviter
acun se mit en devotion, & firent dire
antité de messes pour éloigner le dan-
r dont ils estoient menacez.

Ces tremblemens de terre sont plus fre-
ens que de longue durée ; car ils ne

durent pas long-temps, faisans trembler la terre de trois mouvemens differens dont l'un la remuë à gauche, l'autre à droite, & le troisiéme semble la remettre derechef dans son lieu.

Il est constant que s'ils duroient long-temps, il n'y a point de clochers, de tours, ny d'edifices si grands & si bien bâtis qu'ils ne renversassent rez-pied rez-terre.

Il en arriva un à Mixco qui fut si fort qu'il fit sonner les cloches & pancher un clocher d'un côté; mais je m'y estois si fort accoûtumé que je ne prenois plus la peine de quitter mon lit pour courir la.

Mais cette année-là ils me donnerent de si fortes apprehensions, que je ne puis dire que j'estois perdu si Dieu ne m'eust assisté.

Car un matin comme j'étudiois dans ma chambre, il arriva un tremblement de terre si soudain & si violent, qu'il me fit quitter la table pour me refugier sous une fenestre, craignant que devant que j'eusse descendu les degrez toute la maison seroit tombée & m'auroit écrasé.

La fenestre estoit dans une muraille fort épaisse & voûtée en arcade, qui est l'e

oit que les Espagnols tiennent pour le
us assuré en cas qu'une maison vint à
omber.

Aussi-tost que je me fus retiré sous cer-
fenestre le tremblement de terre cessa ;
ais comme je déliberois en moy-mesme
e demeurerois où j'estois ou si je descen-
ois en la cour , il en vint un second en-
re plus fort que le premier , de sorte
e cela me fit apprehender d'estre écrasé
la fin par ces secousses si violentes ; car
voyois bien que si la maison tomboit,
tte fenestre ne me pouvoit pas sauver ,
que je serois jetté à terre par l'ouver-
re , qui estoit large & assez élevée , sans
tres & fermée de bois , comme c'est la
ode de ce pays-là.

De maniere que cela arrivant je ne
urrois pas moins de risque que de me
sser la teste , une jambe ou un bras ; que
je sautois à terre de moy-mesme , je
uvois me sauver la vie , mais je ne pou-
ois manquer de m'estropier.

L'étonnement dans lequel j'estois m'em-
échoit de prendre aucune resolution ;
mais au milieu de cette perplexité un troi-
ème tremblement de terre estant sur-
venu aussi violent que les autres , m'osta
ellement le jugement que je mis un pied

sur la fenestre pour me jeter en bas fa-
que Dieu me retint, & à mesme temps
cesser tous ces tremblemens de terre.

En cette maniere-là Dieu me sauva
vié par deux fois dans Mixco ; mais da-
Pinola je me vis aussi en danger de perdre
une jambe par un petit animal qui eut
beaucoup moindres qu'une pulce.

Ce village de Pinola s'appelle dans
langue Indienne *Pancac* ; Pan signifie d
dans ou parmy, & Cac signifie trois ch
ses, la premiere le feu, la seconde un fr
qu'on nomme autrement *guiava*, &
troisième une petite vermine, que les E
pagnols appellent *nigua*, qui est commu
ne dans toutes les Indes, mais plus en ce
tains endroits qu'en d'autres, & particu
lièrement où il y a quantité de pourceau

Les Espagnols disent qu'il y eut plu-
sieurs soldats de François Drac qui e-
moururent, lorsqu'ils mirent pied à terre
aux environs de Nombre de Dios, & mou-
terent sur les hautes montagnes de S. Pa-
vers Panama.

Car comme ils sentoient que les pieds
leur demangeoient & qu'ils en igno-
roient la cause, ils se mirent à les grater
fort qu'il y vint des apostumes qui les firent
mourir.

Quelques

Quelques-uns disent qu'elles s'engendrent par tout, haut & bas, sur les tables & sur les lits aussi bien que sur la terre; mais l'expérience montre qu'elles ne s'engendrent que sur la terre, & particulièrement où les maisons sont sales & peu souvent baliées.

Elles s'attachent ordinairement aux pieds & entrent dans les souliers, mais ne s'attachent point sur les mains & aux autres parties du corps, ce qui fait voir qu'elles s'engendrent sur la terre & non ailleurs.

Elles sont beaucoup moindres que les autres petites puces; de sorte qu'on a de la peine à les voir, & lorsqu'elles entrent dans les pieds, l'on y sent une chaleur & une démangeaison extrême.

Elles paroissent noires en ce temps-là, mais ne sont pas plus grosses que la pointe d'une éplingue, & l'on les peut tirer facilement toutes entières avec une éplingue; mais s'il en reste la moindre chose, cela cause autant de mal que si tout le corps y étoit demeuré, & entrera dans la chair.

Lorsqu'elles y sont entrées elles y engendrent une petite vessie pleine de lende, qui grossit peu à peu jusqu'à la grosseur d'un pois, & cause encore une forte démangeaison, que si l'on gratte

cela se convertit en apostume, & met tout le pied en danger.

Quelques-uns tiennent que le meilleur est de les tirer dehors, quand elles ne font que commencer à demanger & entrer dans la peau ; mais cela est difficile, parce qu'on a de la peine à les voir, & qu'elles sont aisées à rompre.

C'est pourquoy plusieurs n'y touchent point qu'elles ne soient entrées dans la chair, & n'ayent engendré une vessie pleine de lentes qui se fait voir par sa lueur au travers de la peau, qu'alors avec la pointe d'une éplingue ils égratignent tout autour de la vessie, & la déracent de sorte qu'ils la puissent enlever toute entiere avec la pointe de l'éplingue : car si on la perce elle repullulle tout de nouveau ; mais si on l'arrache toute entiere, & qu'on mette un peu de matiere d'oreille ou des cendres sur le trou, dans un jour ou deux tout est gueri.

Le moyen d'empêcher que cette vermine n'entre dans les pieds, est de poser les chausses & les souliers avec les autres habits sur un escabeau, ou sur une chaise levée de terre, & de ne point marcher nuds-pieds.

Mais c'est une chose admirable que

indiens qui vont nuds-pieds n'en sont presque jamais incommodez, ce qu'on attribue à la durezza de leur peau; car s'ils avoient aussi tendre que ceux qui portent des chausses & des souliers, ils en seroient aussi bien incommodez qu'eux.

Pancac ou Pinola est fort sujet à cette sorte de vermine ou à ces niguas, comme je l'ay éprouvé par une fâcheuse expérience: car à mon arrivée en ce lieu ne connoissant pas encore la nature de ces insectes, j'en laissay croupir une si long-temps dans mon pied en continuant aussi de le grater, qu'à la fin il s'y fit une telle pustule que je fus obligé de me mettre entre les mains du Chirurgien, & de garder le lit pendant deux mois, après quoy je fus entièrement guéri par la grace de Dieu.

Mais afin que la posterité puisse connoître les graces que la Providence divine m'a fait en ces pays si éloignez de patrie, devant que de conclure ce chapitre je veux décrire les autres perils où je me suis trouvé, & la maniere par laquelle Dieu m'en a tiré.

Quoy qu'il soit vray que la pluspart des indiens ne soient Chrestiens qu'en apparence & par formalité, & qu'ils soient a-

donnez secrettement au sortilege & à l'idolatrie ; néanmoins comme ils estoient sous ma charge , je crûs qu'en leur preschant Jesus-Christ , & les caressant & protegeant contre la cruauté des Espagnols , je pourrois d'autant mieux les instruire en la verité , & particulièrement touchant Dieu le Pere & Nostre. Seigneur Jesus-Christ.

C'est pourquoy comme ils avoient beaucoup de respect & d'affection pour moy , je tâchois dans toutes sortes d'occasions de leur témoigner de l'amitié en plaignant leur condition , prenant leur party lorsque quelque Espagnol leur faisoit du tort , & ayant toujourns dans ma chambre des eaux-de-vie & du vin pour les faire boire lorsqu'ils me venoient voir , & pour les fortifier lorsqu'ils estoient malades ou affligés , ce qui pournant pensa presque me couter la vie dans le village de Pinola.

Car un Indien de ce village-là , qui servoit un Espagnol nommé *Francisco de Montenegro* qui demouroit à une demie-lieuë de-là , fut un jour tellement battu & meurtri par son maitre , parce qu'il luy dit qu'il me viendroit faire ses plaintes de ce qu'il ne luy payoit pas ses gages , qu'ayant esté apporté chez luy si je n'eusse

promptement envoyé un Chirurgien pour
le penser que je fis venir de Petapa, il
est certain qu'il en fut mort.

Je me plaignis au President de Guati-
mala du mauvais traitement que ce pauvre
Indien avoit receu, qui ayant considéré
sa plainte fit venir l'Espagnol dans la
ville, & le fit mettre en prison, où il de-
meura jusqu'à ce que l'Indien fut gueri, &
après avoir payé une bonne amende.

De plus je fis un sermon où je repre-
sentay cette action aux autres Espagnols
mes voisins, les exhortant à ne faire point
de tort aux pauvres Indiens, & les aver-
tissant que je ne le souffrirois pas non
plus que s'ils le faisoient à moy-mesme,
parce que je les considerois comme des
Neophytes & de nouvelles plantes du
Christianisme, que l'on ne devoit point
choquer, mais qu'on devoit plustost par
bonté & par amitié tâcher d'amener à
Jesus-Christ.

Je commenday ensuite à tous les Indiens
qui l'on feroit quelque tort de se venir
plaindre à moy, & que je representerois
bien leurs plaintes que je m'asseurois
qu'on leur feroit justice, comme ils pou-
voient bien voir par ce que j'avois déjà
fait.

Ce sermon toucha de sorte Montenegro, qu'il fit serment à ce qu'on ne raporta de me faire mourir; j'eus pourtant de la peine à le croire m'imaginant qu'il c'estoit plustost une rodomontade Espagnole qu'une veritable resolution.

Quelques-uns de mes amis mesme me conseillèrent de prendre garde à moy, mais je méprisay encore cet avis, jusqu'à ce que je vis venir tout en courant à la porte de ma chambre les garçons & les Indiens qui servoient dans ma maison, qui me dirent de prendre garde à moy & de ne point sortir, parce que Montenegro estoit dans la cour avec une épée nue qui me vouloit tuer.

Je leur ordonnay aussi-tost d'aller quérir les Officiers du village pour venir à mon aide; mais cependant cet Espagnol qui estoit en une si grande furie, comme il se vid decouvert il s'enfuit du village.

Cela m'obligea de pourvoir à ma sécurité, & pour cet effet je fis venir un Negre nommé Michel Delva qui estoit un homme fort & robuste, pour demeurer auprès de moy jusqu'à ce que j'eusse vu la fin du mauvais dessein de Montenegro.

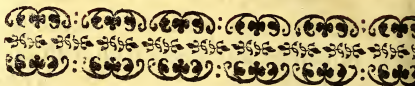
Le Dimanche suivant comme je devois aller du matin au village de Mixco, je pris

mon Negre avec moy & une demie-
ouzaine d'Indiens pour m'y accompa-
ner, & passant au travers d'un petit bois
qui est au milieu de la vallée, je rencon-
tray mon ennemy qui m'y attendoit, qui
voyant l'escorte que j'avois n'osa rien fai-
re, sinon de me dire des injures & qu'il
esperoit de me rencontrer quelque jour
que je serois tout seul.

Cela m'obligea de ne pas differer davan-
tage à faire une seconde plainte contre luy
au President, qui la reçut fort bien, & a-
près avoir tenu Montenegro un mois dans
la prison le bannit à trente lieuës de la
vallée.

Je ne fus pas seulement persecuté par
les Espagnols acause des Indiens pendant
que je demeurois en ces villages-là; mais
aussi par des Indiens mesmes qui n'a-
voient de la religion qu'en apparen-
ce; mais quoy que je me trouvasse en
grand peril par la haine des uns & des
autres, Dieu me fit pourtant toujors la
grace de m'en guarentir.





CHAPITRE XXI.

*Des sorciers , & de leurs sortilèges
avec trois histoires remarquables
sur ce sujet.*

IL y en avoit quelques-uns à Pinol qui estoient fort adonnez au sortilège & qui par le pouvoir du diable avoient fait d'étranges choses.

Entre les autres il y avoit une vieille femme nommée Marthe de Carrillo , qui avoit déjà esté accusée pour avoir enforcé plusieurs personnes du village ; mais les Juges Espagnols la déchargèrent ne trouvant point de preuves certaines contre elle ; ce qui la rendit encore pire qu'elle n'estoit auparavant, de sorte qu'elle fit beaucoup plus de mal.

Il y mourut deux ou trois personnes pendant que j'y estois, qui finirent leur vie en langueur , & dirent à leur mort que c'estoit cette Carrillo qui les avoit tuez , & qu'ils la voyoient souvent autour de

ur lit qui les menaçoit avec un visa-
plein de colere & de fureur.

Les Indiens l'apprehendoient si fort
ils n'osoient se plaindre ny avoir af-
re avec elle; ce qui m'obligea de faire
re à Dom Jean de Guzman qui estoit
igneur de ce village-là, que s'il n'y met-
it ordre elle détruiroit son village.

Sur cela il obtint une commission pour
oy de l'Evesque & pour un autre Officier
l'inquisition, afin de faire une exacte
quisition de sa vie & de ses mœurs;
qu'ayant fait les Indiens firent de gran-
s plaintes contr'elle, la pluspart des ha-
tans du village témoignans qu'elle estoit
toirement forc'ere, & que devant qu'el-
fut accusée la premiere fois, elle avoit
coûtumé par tout où elle alloit autour
u village de se faire suivre par une can-
e, qui lorsqu'elle entroit dans l'Eglise se
noit à la porte jusqu'à ce qu'elle fut for-
e, & s'en retournoit après avec elle en
maison, & qu'ils croyoient que cette
anne estoit son demon & son esprit fa-
illier, parce qu'ils avoient souvent mis
es chiens après qui au lieu d'en appro-
ner s'en estoient fuis.

Mais depuis qu'elle avoit esté accusée
evant la Justice cette canne n'avoit point

paru, ce qu'on croyoit qu'elle avoit par adresse, afin qu'on ne la soupçonner plus de se mêler de ces choses-là.

Cette vieille estoit veuve & des pauvres du village en apparence, & néanmoins elle avoit toujours beaucoup de gent, sans qu'on peût dire d'où il luy venoit venir.

Lorsque que je faisois cette enquête secrette contr'elle, qui estoit au temps du Carefme que tous les habitans du village venoient confesser, elle y vint avec elle comme les autres, & m'apporta le plus beau present que j'eusse receu entre tous ceux du village; car au lieu que c'est une chose commune de donner une reue, elle m'en donna quatre avec un cocq. d'oeuf, de, des œufs, du poisson, & un petit pot de miel.

Elle s'imaginoit que cela me donneroit une meilleure opinion d'elle, que je n'avois receu par le rapport des habitans de ce lieu.

Je reçus ses offrandes & l'oüis en confession, où elle ne dit que des bagatelles, qu'à grand peine auroit-on pu mettre en rang des pechez veniels.

Ce qui m'obligea de l'examiner plus exactement sur l'opinion commune que

les Indiens avoient d'elle, & particulièrement de ceux qui en mourant m'avoient déclaré qu'elle les avoit enforcés, & qu'elle les avoit menacez de mourir qu'ils tombassent malades, & depuis pendant leur maladie leur estoit apparü sur de leur lit, en les menaçant de les en faire mourir, & personne ne la voyant sur eux.

A quoy elle ne répondit autre chose; mais qu'elle se mit à pleurer, & dit qu'on ne lui faisoit tort de croire cela d'elle.

Je luy demanday comme quoy estant une pauvre femme veuve, sans avoir aucuns enfans qui l'assistassent, & sans aucuns moyens de gagner sa vie, elle avoit amoins tant d'argent que de me donner plus que ne faisoient les plus riches du village, comme quoy elle avoit eu ce sucq-d'Inde, ce poisson, & ce miel, n'ayant rien de tout cela chez elle?

A quoy elle me répondit que Dieu l'avoit & luy avoit donné toutes ces choses-là, & qu'elle avoit acheté le reste de son argent.

Je luy demanday de qui elle l'avoit acheté, & elle me répondit que c'estoit de l'un d'eux du village.

Je l'exhortay fort à la repentance, à

quiter le demon, & à n'avoir aucune familiarité avec luy; sur quoy elle me fit réponses pleines de pieté & de dévotion, me suppliant instamment de luy vouloir administrer la communion avec tous autres qui devoient communier le lendemain.

Mais je luy répondis que je n'oserois pas le faire, me servant mesme des paroles de Jesus-Christ, qu'il ne faut point donner aux chiens le pain des enfans, & jeter les perles aux pourceaux, & ce seroit un grand scandale si je luy donnois la communion, après avoir esté non seulement soupçonnée, mais aussi accusée d'estre forcier.

Elle prit cela en fort mauvaise part, me dit que pendant plusieurs années elle avoit toujours reçu la communion, que celuy estoit un grand déplaisir de se voir privée en sa vieillesse, en suite de quoy elle se prit à pleurer; mais toutes ses larmes ne me toucherent point, & je demeuray ferme à luy refuser la communion, & luy donnay congé là-dessus de se retirer.

Sur le midy après que j'euy achevé mon office dans l'Eglise, j'ordonnay à mes gens d'aller recueillir les offrandes, & de me faire apprester à disné le poisson.

elle avoit apporté; mais il ne fut pas
ost dans la cuisine que le cuisinier le
va plein de vers & qui sentoit mau-
de sorte qu'il fallut le jeter.

ela commença de me donner du soup-
de cette vieille forcieri, & m'obli-
d'aller visiter le miel qu'elle m'avoit
né, que je versay dans un plat & le
vay remply de vers; pour ses œufs je
us pas les reconnoistre entre les autres,
e que j'en avois reçu environ un cent
our-là; mais à mesure qu'on les em-
voit, l'on en trouva les uns qui estoient
rris, & d'autres où il y avoit des pou-
morts dedans.

le cocq-d'Inde fut trouvé mort le len-
ain; & quant à ses quatre reales, je
ous pas m'appercevoir si elle m'avoit
orcelé de ce côté-là, parce que je les
is mises dans ma pochette avec plu-
rs autres qu'on m'avoit donné ce jour-
neanmoins autant que je me pouvois
venir de tout ce qui m'avoit esté don-
je trouvois qu'il en manquoit quatre
es.

Le soir après que mes serviteurs In-
ns se furent allez coucher, je demeu-
fort tard en ma chambre à étudier,
ce que je devois le lendemain faire une

exhortation à tous ceux qui devoient communier.

Après que j'eus étudié un peu de temps entre dix & onze heures tout soudainement la grande porte de la salle, à côté de laquelle estoit ma chambre & celle de mes visiteurs, & trois autres portes s'ouvrirent avec grand bruit, & j'ouïy quelqu'un entra dans la salle & s'y promena quelque temps.

Après cela j'ouïs encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le jardin où l'on serroit les harnois de mes mulets, ce qui me fit croire que ce pouvoit estre mon Negre Michel Delva, qui bien souvent se retiroit fort tard, particulierement depuis la crainte que j'avois eu de Michel tenegro, & je m'imaginay que c'estoit qu'il alloit serrer la selle de son mulet, qui fit que je l'appellay deux ou trois fois par son nom du dedans de ma chambre sans que personne me répondit un seul mot.

Mais au lieu de cela j'ouïs encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le jardin, ce qui me donna lors une telle frayeur que tout le corps m'en trembla, & les cheveux m'en dresserent en teste; de sorte que je n'avois pas mesuré

courage d'appeller mes valets tant
cois épouvanté.

Cela me fit penser à la forcierre &
er Dieu de me garder de sa malice ; en-
e dequoy ayant pris courage , & me
tant la parole libre que la peur m'avoit
enuë jusque alors, j'appellay mes valets
heurtay avec une cane afin qu'ils me
fissent entendre ; car je n'osois pas ou-
r ma porte ny sortir de ma chambre.

Le bruit que je fis ayant réveillé mes
s ils s'en viurent à la porte de ma
ambre, & après l'avoir ouverte je leur
manday s'ils n'avoient ouy personne
ns la salle, & s'ils n'avoient pas enten-
ouvrir toutes les portes.

Ils me répondirent qu'ils dormoient &
ils n'avoient rien y³ ; il n'y eut qu'un
rçon qui dit qu'il avoit tout entendu, &
e raconta les mesmes choses que j'avois
y.

Là-dessus je pris ma chandelle à la
ain, & m'en allay avec eux-tous dans
salle pour visiter les portes, que je trou-
ay toutes fermées comme les serviteurs
e dirent qu'ils les avoient laissées.

Cela me fit connoistre alors que la
orcierre avoit eu dessein de m'épouvanter,
mais qu'elle n'avoit pû me faire de mal.

Après cela je me retiray dans ma chambre & allay me mettre au lit , ayant venir deux de mes serviteurs pour chercher auprès de moy.

Le matin j'envoyay querir mon Confesseur , & luy dis ce qui m'estoit arrivé pendant la nuit ; de quoy il se prit à rire , & dit que c'estoit la veuve Carrillo , qui avoit fait souvent de semblables choses dans le village à ceux qui l'avoient cherchée ; c'est pourquoy il m'estoit venu voir le soir auparavant que de luy donner la communion , de peur qu'elle ne me feroit quelque mal ; ce que je luy refusay comme j'avois fait à elle mesme ; & ensuite me dit que je n'avois qu'à me réjoüir , qu'il sçavoit bien qu'elle n'avoit pas le pouvoir de me faire aucun mal.

Ce jour-là mesme après la communion quelques-uns des principaux Indiens vinrent trouver , & me dirent que la veuve Carrillo s'estoit vantée qu'elle me feroit piece d'une façon ou d'autre , par ce que je ne voulois pas luy donner la communion.

Mais pour délivrer le village d'une si méchante creature , je la fis conduire à Guatimala avec toutes les informations & les témoins que j'avois contre elle , qu'il j'envoyay

envoyay au President & à l'Evesque, qui la firent mettre en prison où elle mourut deux mois après.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Indiens dans ce village-là ; qu'on disoit qui faisoient d'étranges choses.

Entr'autres l'on disoit qu'il y avoit un certain Jean Gonçalez qui se transformoit souvent en lion, & comme il estoit dans cette figure-là il fut blessé au nez par un pauvre innocent Espagnol, qui gaignoit sa vie à chasser des cerfs & d'autres bestes sauvages dans les bois & sur les montagnes.

Un jour ayant apperçu un lion caché derrière un arbre dont il ne voyoit que le muse, il tira dessus & aussi-tost le lion enfuit.

Le mesme jour Gonçalez se trouva mal, & l'on m'envoya querir pour oüir sa confession ; comme je fus arrivé chez luy, je trouvay qu'il estoit blessé au visage & qu'il avoit le nez tout cassé, & luy ayant demandé comment cela luy estoit arrivé, il me répondit qu'il estoit tombé sur un arbre, & que peu s'en falloit qu'il ne se fut tué ; néanmoins il accusa ensuite le pauvre Espagnol d'avoir tiré sur luy.

L'affaire ayant esté portée devant le

Juge, l'on receut le témoignage qu'il rendis que Gonçalez n'avoit dit que c'estoit tombé d'un arbre; l'Espagnol interrogé sur son serment, qui dit qu'il avoit tiré sur un lion dans un bois fort pais, & où l'on n'auroit jamais cru qu'un Indien put avoir affaire.

L'arbre fut encore trouvé dans le lieu marqué des balles du fusil, & Gonçalez avoia que c'estoit-là l'endroit où il s'estoit blessé; & estant examiné comment l'arbre n'estoit point tombé, & n'avoit point été apperçu de l'Espagnol lorsqu'il estoit venu chercher le lion qu'il croyoit avoir tué, il répondit, qu'il s'en estoit fuy de peur que l'Espagnol n'achevât de le tuer.

Mais comme la pluspart de ses réponses parurent frivoles, que l'innocence de l'Espagnol fut reconnüe, & le soupçon que l'on avoit dans tout le village que Gonçalez avoit commerce avec le lion, l'Espagnol fut renvoyé absous de tout ce que l'autre avoit déposé contre luy.

Mais tout cela n'estoit rien au prix de ce qui arriva ensuite à un nommé Gomez, le principal des Indiens de ce village-là, âgé de près de quatre-vingt

is, Chef & Gouverneur de la plus con-
siderable Tribu qui fut entr'eux, & dont
avis estoit toujourns preferé à celuy de
us les autres, qui paroissoit assez hom-
e de bien, & qui manquoit peu souvent
e se trouver le matin à la messe & à ves-
es l'apresdinée, ayant mesme fait de
rands dons à l'Eglise du lieu.

Cet Indien s'estant trouvé malade subi-
ement comme j'estois dans le village de
Mixco, les bedeaux de la confrairie de la
ierge craignans qu'il ne mourut sans
onfession & d'estre repris de negligence,
ne vinrent trouver à Mixco sur la minuit,
our me prier de venir tout à l'heure pour
ssister Jean Gomez & le disposer à bien
mourir, disans qu'il souhaitoit fort de me
voir & que je vinsse pour le consoler.

Quoy que ce fut une heure induë &
qu'il tombat une grosse pluye, jugeant que
estoit une œuvre de charité, cela ne
n'empêcha pas de monter à cheval, &
de faire trois lieuës dans l'obscurité de la
nuit & pendant la pluye.

Lorsque j'arrivay à Pinola estant tout
percé de la pluye, je m'en allay d'abord à
la maison du vieux Gomez qui estoit cou-
ché dans son lit la face enveloppée, qui
me remercia de la peine que je prenois

pour le salut de son ame, me pria de confesser, & par ses larmes & par sa confession ne me donna que des marques d'une bonne vie & du desir qu'il avoit de mourir & aller à Jesus-Christ.

Je le consolay & le preparay à la mort, mais devant que de partir je luy demanday comme il se portoit ? il me répondit que son mal n'estoit autre chose que la vieillesse avec la foiblesse qui l'accompagnoit.

Après cela je m'en allay en ma maison où je changay de linge & me couchay pour prendre un peu de repos ; mais tout aussitost l'on me vint querir pour donner l'Extreme-Onction à Gomez, qui est une chose que les Indiens n'oublient jamais devant que de mourir.

Comme je luy oignois le nez, les lèvres, les yeux, les mains & les pieds, je remarquay qu'il estoit enflé & tout livide, néanmoins je n'en fis pas de compte, croyant que cela venoit de sa maladie.

Je m'en retournay au logis sur le point du jour, & après avoir un peu reposé quelques Indiens vinrent frapper à ma porte, qui venoient acheter des cierges pour faire des offrandes pour l'ame de Jean Gomez qui venoit de mourir, & qui devoit

re enterré ce jour-là solemnellement
rés la messe.

Je me levay ayant encore les yeux tous
lignes pour n'avoir pas reposé toute la
nit, & m'en allay à l'Eglise où je trou-
vy que l'on commençoit à faire la fosse.
Je rencontray deux ou trois Espagnols
qui demeuroient proche du village, qui
estoyent venus pour entendre la messe ce
matin-là, qui s'en vinrent avec moy dans
la chambre, avec qui j'entray en conver-
sation touchant Jean Gomez, leur disant
que j'avois reçu beaucoup de consolati-
on de le voir si bien mourir, que je ne
fais point de doute qu'il ne fut sauvé,
que tous les habitans du village per-
dyent beaucoup en sa mort, parce qu'il
estoit leur chef & conducteur, qui les
gouvernoit toujours avec beaucoup
de sagesse & de jugement.

Là-dessus ces deux Espagnols se prirent
à rire en se regardant l'un l'autre, & me
dirent que j'estois bien trompé par tous
ces Indiens, & particulièrement par le
saint Jean Gomez, si je croyois qu'il
estoit un saint ou un homme de bien.

Je leur répondis que comme ils estoient
ennemis des pauvres Indiens, ils en ju-
rèrent toujours mal; mais que j'en pou-

vois rendre un témoignage plus certain qu'eux, parce que je sçavois fort l'équité de leurs consciences.

Mais l'un d'entr'eux me repliqua, qui sembloit que je ne sçavois gueres bien qui estoit de la mort de Jean Gomez par sa confession qu'il m'avoit faite devant que de mourir, & qu'il falloit bien croire que je ne sçeusse pas le bruit qu'il y avoit dans le village touchant sa mort; ce qui me donna si fort que je les priay de me dire la verité de ce qu'ils en sçavoient.

Ils me dirent que le bruit estoit que Jean Gomez estoit le plus grand magicien & sorcier du village, & qu'il avoit accoustumé de prendre la forme d'un lion sous cette forme là de courir par les montagnes.

Qu'il avoit toujourns esté ennemy mortel d'un certain Sebastien Lopez, qui estoit un vieux Indien & Chef d'une autre Tribu; qu'il y avoit deux jours qu'ils s'estoient rencontrez tous deux en la montagne, Gomez sous la figure d'un lion & Lopez sous celle d'un tigre, où ils s'estoient battus fort cruellement, jusques ce que Gomez qui estoit le plus vieux & le plus foible, fut lassé & tellement mortifié & moullu de coups qu'il en estoit mort.

Que pour montrer que cela estoit vray, on avoit mis Lopez en prison acause de cela, que les deux Tribus estoient en conteste tous ensemble sur ce sujet-là, que la Tribu & les parens de Gomez demandoient satisfaction à Lopez & à ceux de la Tribu & une grande somme d'argent à faute de cela les menaçoient de mettre l'affaire entre les mains des Magistrats Espagnols; mais qu'ils ne vouloient pas faire encore si-tost, du moins s'ils pouvoient pacifier les choses entr'eux, de peur que cela ne fit tort à leur village, & les rendit odieux aux Espagnols.

Cela me sembla si extraordinaire que je ne sçavois plus ce que je devois croire, ce me fit résoudre à ne jamais ajoûter foy à aucun Indien, si je pouvois découvrir que Jean Gomez eût esté si dissimulé & qu'il eût trompé de la sorte.

Je pris congé des Espagnols & m'en allay à la prison, où je trouvay Lopez qui avoit les fers aux pieds.

Ensuite estant de retour chez moy j'envoyay querir un Officier de la ville qui estoit Alguazil-Major & mon grand amy, de qui je m'enquis en particulier pourquoy Lopez estoit ainsi retenu prisonnier. Il craignoit de me dire l'apprehension

qu'avoient les Indiens, esperant que l'affaire seroit accommodée entre les deux Tribus, & qu'on n'en parleroit point dans le pays; parce qu'en ce mesme temps là les deux Alcades & Regidors avec les principaux de ces deux Tribus, estoient assemblez pour cela dans la Maison-de-Ville.

La retenüe que je voyois en cet Officier augmentoit encore plus le desir que j'avois d'apprendre ce qui en estoit, & je pressay de me dire la verité, en luy disant mesme quelque chose de ce que j'avois appris auparavant de ces deux Espagnols.

A quoy il me répondit que s'ils se pouvoient accommoder entr'eux, ils n'apprehendoient point que les Espagnols fussent courir aucun mauvais bruit de leur village; mais je luy répondis que je voulois sçavoir ce pourquoy ils s'estoient ainsi assemblez si secrettement dans la Maison-de-Ville.

Sur quoy il me promit que si je luy voyois promettre de ne point parler de luy, parce qu'il craignoit l'animosité de tous les habitans s'ils venoient à sçavoir que m'eût revelé l'affaire, il me diroit la verité.

Je l'assuray là-dessus & luy donnay

ver

erre de vin pour luy donner courage, luy
omettant qu'il ne luy arriveroit aucun
mal pour tout ce qu'il me pourroit dire.

Lors il me raconta toute l'affaire com-
me les Espagnols avoient fait, & me dit
qu'il ne croyoit pas que les Tribus s'ac-
cordassent, parce qu'il y avoit des amis

Gomez qui haïssent Lopez & tous
ceux qui avoient familiarité avec le diable
comme luy, & ne se soucioient pas si la
ruse dissimulée de Gomez estoit connue
de chacun ; mais il y en avoit d'autres
qui estoient aussi méchans que Lopez &
Gomez, qui la vouloient cacher de peur
qu'ils ne fussent découverts & tous les
autres magiciens & forciers du village.

Cela me toucha extrêmement au cœur,
de voir que j'estois obligé de demeurer
dans un pays un peuple qui dépensoit tout ce
qu'il pouvoit gagner par son travail à
l'acquisition du bien à l'Eglise & des offrandes
aux Saints, & qui néanmoins avoit tant
de familiarité avec le demon.

J'avois un grand déplaisir de voir que
leur preschois la parole de Dieu inutile-
ment, ce qui me fit résoudre à travail-
ler d'oresnavant contre les ruses de satan,
à leur représenter avec beaucoup plus
de vigueur que je n'avois pas fait aupara-

ravant, le grand peril où estoient les autres de ceux qui avoient fait quelque sorte de pacte avec le demon, afin de les porter à renoncer à ses œuvres, & à s'attacher à Jesus-Christ par une foy sincere.

Après avoir congedié cet Officier Indien je m'en allay à l'Eglise pour voir si le peuple estoit venu à la messe; mais n'y trouvoy que deux hommes qui estoient la fosse de Gomez.

N'ayant donc trouvé personne je me retournay dans ma chambre, extrêmement étonné de ce que je venois d'apprendre & fort incertain si je devois l'enterrer comme un Chrestien, après avoir vécu estre mort de la sorte qu'on m'avoit dit.

Neanmoins je ne crûs pas estre obligé de croire un seul Indien contre luy, ny les Espagnols qui à mon avis ne parloient que par ouïr-dire.

Pendant que j'estois dans l'incertitude de ce que je devois faire, il vint pour le moins vingt des principaux Indiens du village, avec les deux Maires & Eschevins & tous les Officiers de la Justice, qui prièrent de remettre ce jour-là l'enterrement de Jean Gomez, pour ce qu'ils avoient résolu de faire venir un Officier de la Couronne pour visiter son corps

xaminer les causes de sa mort, de peur
qu'ils ne receussent du déplaisir a cause de
luy & qu'on le fit déterrer.

Je fis semblant de ne rien sçavoir de
cette affaire, & leur demanday pourquoy
ils me faisoient cette priere?

Lors ils me raconterent tout, & me di-
rent comme il y avoit des témoins dans le
village, qui disoient avoir vû combattre
un lion & un tigre l'un contre l'autre, &
qu'un moment après ces bestes ayans dis-
paru de devant eux, ils avoient vû Jean
Gomez & Sebastien Lopez presque dans
le mesme endroit qui s'estoient separez
l'un de l'autre, & qu'aussi-tost après cela
Jean Gomez s'en estoit venu chez luy tout
brisé de coups, & s'estoit mis au lit d'où
il n'estoit point relevé, & qu'il avoit de-
claré en mourant à quelques-uns de ses
amis que Sebastien Lopez l'avoit tué; sur
quoy on l'avoit arresté & mis prisonnier.

De plus ils me dirent que quoy qu'ils
n'eussent jamais rien reconnu de la mé-
chanceté de ces deux hommes, qui
estoyent les principaux de leur village &
qui ils avoient tousjours porté beaucoup
de respect, que neanmoins en cette con-
joncture ils estoient veritablement infor-
mez, tant de la part d'une Tribu que de

l'autre , que ces deux personnes avoient toujours communiqué avec le demon , qui estoit une chose honteuse à tous habitans de leur village ; mais que pour eux ils renonçoient à toutes ces méchantes pratiques , & qu'ils me prioient n'imputer pas le crime de quelques paroliers à tous les autres , & qu'ils estoient résolus de poursuivre tous ces malheureux là , & ne point permettre qu'ils demeurassent parmy eux dans le village.

Je leur dis que j'approuvois leur zèle & les exhortay comme bons Chrestiens de travailler à bannir le demon de leur village , & qu'ils avoient bien fait d'envoyer à Guatimala pour avertir les Magistrats Espagnols de cet accident , & qu'ils s'ils l'avoient caché ils auroient pû être tous châtiés , comme coupables de la mort de Gomez , & complices des instrumens de satan.

Je les assuray de plus que je n'avois aucune mauvaise opinion d'eux ; mais qu'au contraire je les estimois beaucoup de plus qu'ils avoient tous ensemble résolu de faire.

L'Officier de la Couronne qu'on avoit envoyé querir arriva ce soir-là , qui vint avec le corps de Gomez en ma presence , &

ouva tout brisé, égratigné, mordu, & essé en plusieurs endroits.

L'on apporta ensuite de cela plusieurs moignages & soupçons contre Lopez, tant des habitans du village que des amis de Gomez; sur quoy on le conduisit à Guanalala où il fut encore examiné par devant les mesmes témoins; & comme il ne deffendit pas trop bien, mais avoüa en quelque façon la chose, il fut condamné à estre pendu & fut executé ensuite; & Gomez au lieu d'estre enterré dans la fosse qu'on avoit fait pour luy dans l'Eglise, fut enterré dans une autre qu'on fit dans un fossé.

Dans Mixco je trouvay aussi quelques Indiens qui n'estoient pas moins dissimulez que Gomez, qui estoient quatre personnes appellez Fuentes des principaux & des plus riches du village, & plus d'une douzaine d'autres.

Ces gens-là en apparence paroissoient bien-vivans, liberaux envers les particuliers, bien-faisans à l'Eglise, devots envers les Saints, & qui avoient un grand soin de celebrer leurs festes; mais qui en secret estoient de grands Idolâtres.

Mais il plût à Dieu de se servir de moy comme d'un instrument pour découvrir &

mettre en lumiere le secret de leurs œuvres de tenebres, que la solitude d'un bois & d'une montagne avoient caché aux yeux du monde pendant plusieurs années.

Quelques-uns de ces gens là estans un jour en la compagnie de quelques autres personnes qui estoient meilleurs Chrétiens qu'eux, où ils faisoient débauche de leur chicha, se prirent à se vanter de leur Dieu, disans qu'il leur avoit presché bien mieux que je n'avois fait, & qu'ils ne devoient rien croire de tout ce que je leur enseignerois de Jesus-Christ; mais qu'ils devoient suivre l'ancienne religion de leurs ancestres qui adoroient leurs dieux comme il falloit; mais qu'apresent par l'exemple des Espagnols ils avoient esté abusés & portez à adorer un faux-dieu.

Les autres Chrestiens qui entendirent ces paroles commencerent à s'étonner, & leur demanderent où estoit donc ce Dieu-là, & avec bien de la peine en leur promettant de les imiter & de servir leur Dieu ils apprirent d'eux le lieu & la montagne où l'on le pouvoit trouver.

Quoy que dans la débauche ces bons Chrestiens leur eussent promis de faire comme eux, néanmoins quand ils furent en leur particulier ayans murement pensés

leur promesse, ils se moquerent de leur engagement comme d'une chose frivole, & de tous les discours qu'on leur avoit faits.

Ils ne peurent pourtant pas tenir la chose si cachée, qu'elle ne vint à la connoissance d'un Espagnol qui demouroit dans la vallée, qui croyant qu'il estoit obligé en conscience de le reveler, me vint trouver à Mixco, & me dit qu'il y avoit certains Indiens dans ce village-là qui adoroient une Idole, & se vantoient qu'elle avoit presché contre ma doctrine en faveur de l'idolatrie des anciens Payens.

Je louïay Dieu de ce qu'il renversoit tous les jours les ouvrages de Satan, & priay l'Espagnol de me dire de qui il avoit appris toutes ces choses, ce qu'il fit me nommant celuy qui le luy avoit dit, & qui me l'auroit revelé s'il n'eut apprehendé de découvrir ces Indiens-là & de me le dire acause d'eux.

Là-dessus j'envoyay querir cet Indien pour le confronter à l'Espagnol, devant qui il me confessa ce qu'il en avoit ouï dire, mais qu'il n'avoit osé le declarer, parce qu'il sçavoit bien que s'il découvrirait ces Indiens-là qu'ils luy feroient beaucoup de mal par le moyen du diable,

Sur quoy je luy remontray que s'il estoit vray Chrestien il devoit combattre contre le diable & non pas l'aprehender, parce qu'il ne sçauoit luy faire du mal tant que Dieu seroit avec luy & qu'il s'attacheroit à Jesus-Christ par la foy; & que si on decouuroit cette Idole ce seroit le moyen de convertir les idolâtres, lors qu'ils verroient le peu de pouvoir de leur faux-dieu au prix du vray-Dieu des Chrestiens.

De plus je luy dis ingenuëment que s'il ne me vouloit pas dire qui estoient ces Indiens & où estoit leur Idole, que je l'envoyerois à Guatimala, & que là on luy feroit bien dire tout ce qu'il sçavoit.

Sur cela il eut peur, & tout tremblant me dit que c'estoient les Fuentes qui s'estoient vantez de cette Idole qu'ils appelloient leur Dieu, & qu'ils avoient donné pour marques du lieu où il estoit une fontaine & un pin qui estoient à l'entrée d'une caverne dans une telle montagne.

Je luy demanday s'il sçavoit le lieu, & quelle sorte d'Idole c'estoit; sur quoy il me répondit qu'il avoit esté souvent sur cette montagne, où il avoit vû deux ou trois sources, mais qu'il n'avoit jamais descendu dans aucune caverne.

le luy demanday encore s'il voudroit
venir avec moy & m'ayder à dé-
couvrir ce lieu-là ; mais il le refusa crai-
nant ces idolâtres, & me dit mesme de
ne point aller, de peur que s'ils y estoient
ils ne me tuassent plûstost que de se lais-
sés découvrir.

Mais je luy répondis que je menerois
avec moy une si bonne escorte avec moy, qu'elle
seroit bien capable de me deffendre con-
tre eux, & que la foy que j'avois au Dieu
vray & tout-puissant me garantiroit con-
tre ce faux-dieu-là.

C'est pourquoy je me résolus avec cet
Espagnol d'aller chercher cette caverne
le lendemain, & de mener avec moy trois
ou quatre autres Espagnols & mon Negre
Michel Delva avec cet Indien, que je ne
voulus pas laisser retourner ce jour-là
dans sa maison, de peur qu'il ne décou-
vrit dans le village le dessein que j'avois,
de peur que les idolâtres le sçachans ne me pre-
ussent pendant la nuit, & ne transpor-
tassent leur Idole hors de ce lieu-là.

Cet Indien refusoit toujors de m'accom-
pagner, jusqu'à ce que je le menaçay
d'envoyer querir les Officiers de la justi-
ce & de le faire arrester, ce qui l'obligea de
me promettre qu'il viendroit avec moy.

Mais afin qu'il ne pût parler à personne du village ny avec mes valets, je priay l'Espagnol de l'emmener chez luy & de le bien garder pendant le jour & la nuit avec promesse que je l'irois trouver le lendemain matin, luy recommandant sur tout d'estre secret, & en cette maniere je congédiay avec l'Indien qu'il emmenavoit avec luy.

Le mesme jour je m'en allay à Pinacatlan pour faire venir le Negre Michel Delgado que j'amenay avec moy à Mixco pour ne luy rien découvrir de mon dessein; j'allois luy aussi trouver quatre Espagnols de nos voisins que je priay de se tenir prêts pour le lendemain matin, pour m'accompagner dans une affaire où il s'agissoit du service de Dieu, qu'ils se rendissent dans la maison d'un de nos voisins commun & que s'ils apportoient leurs fusils nous pourrions trouver de quoy nous divertir au lieu où nous allions, que du reste je mettrois ordre à ce que nous eussions du vin & de la viande suffisamment.

Ils me promirent tous de venir avec moy, s'imaginant qu'encore que je leur disse que c'estoit pour le service de Dieu que je n'avois d'autre dessein que de chasser quelque cerf dans les montagnes.

Je fus bien-aïse de voir qu'ils interpré-
rent mon intention de la sorte, & là-
dessus je m'en retournay à mon logis,
je fis provision ce soir-là d'un bon
pain, & de quelques volailles rôties
d'autres bouïllies bien poivrées & sa-
pou pour nostre voyage du lendemain.

Je trouvay toute ma compagnie en la
forêt où j'avois fait garder l'Indien, &
là nous allâmes tous ensemble au lieu
où les idolâtres alloient adorer leur faux-
Dieu, qui estoit environ à deux lieuës de
Mexico vers le village de saint Jean de Sa-
peque.

Lorsque nous entrâmes dans le bois
nous rencontrâmes d'abord une profon-
de fontaine où il y avoit un ruisseau, ce
qui nous obligea d'y faire une fort exacte
recherche par tout; mais nous n'y trou-
vâmes rien de ce que nous allions cher-
cher.

De-là nous montâmes au haut de la fon-
taine, & après avoir employé bien du
temps encore à chercher nous trouvâmes
une fontaine; mais quoy que nous re-
gardassions fort exactement tout autour
nous n'y vîmes point de caverne.

Nous cherchâmes ainsi en vain tout le
jour jusqu'au soir; de sorte que craignans

de nous égarer si la nuit nous surprind, & que nos amis commenceroient à s'ennuyer, & parloient de s'en retourner.

Mais considerant que nous n'avions pas encore passé la moitié du bois, & que si nous retournions au logis pour revenir encore en ce lieu-là, nous pourrions estre découverts, & nostre dessein divulgué; nous jugeâmes que le meilleur estoit de coucher ce soir-là dans le bois dans la fondriere où nous avions cherché du bord, parce qu'il y avoit de bonne eau pour boire du chocolate, & qu'il y faisoit bon coucher sous les arbres, & que par la suite de cela nous pourrions facilement faire nostre seconde recherche.

Toute la compagnie fut de mesme avis que moy, & la nuit qui se trouva calme & sereine favorisa nostre bonne intention.

Nous fismes du feu pour nostre chocolate, & soupâmes fort bien avec nostre viande froide, après quoy nous passâmes la pluspart de la nuit à discourir, ayant toujours l'œil sur nostre Indien, que j'avois donné en garde à Michel Delva, de peur qu'il ne nous échapât.

Le matin nous offrîmes nos prieres à Dieu, le suppliant de nous vouloir con-

rire ce jour-là en l'exécution du dessein
que nous avions, & de nous vouloir dé-
couvrir la caverne de tenebres & d'iniqui-
tè où estoit caché cet instrument de sa-
n, afin que l'ayant découvert l'on don-
nât gloire au vray Dieu, & que ses enne-
mis fussent couverts de honte & châtiez
selon leurs merites.

Nous r'entrâmes derechef dans le bois
en montant une montagne fort rude &
estroite, où ayant cherché par tout du côté
du Sud, nous retournâmes du côté du
Nord, où nous trouvâmes une autre des-
cente fort profonde que nous commen-
çâmes à descendre en regardant de tous
côtés, & non pas en vain; car environ un
demi-mille du haut de la montagne nous
trouvâmes quelques vestiges d'un chemin
où l'on avoit passé & qui estoit un peu
estratu, que nous suivîmes jusqu'à ce que
nous trouvâmes une seconde fontaine.

Nous nous mismes à chercher fort exa-
ctement aux environs, où nous trouvâ-
mes quelques pieces de plats & de pots de
terre, & une autre piece d'un réchaud,
tels que sont ceux où les Indiens ont ac-
coutumé de faire brûler de l'encens dans
les Eglises devant les images des Saints.

Cela nous fit croire, comme il estoit

vray aussi, que c'estoient des pieces
ces encensoirs avec quoy ces idolâtres
censoient leur Idole; en quoy nous fus
d'autant plus confirmez, que nous rec
nusmes que c'estoit de la poterie qui a
esté faite à Mixco, & le Pin que nous
perceûmes incontinent après acheva
confirmer l'esperance que nous av
conceüe, que nous estions près du
que nous avions tant cherché.

Lorsque nous fusmes près de cet ar
nous trouvâmes aussi-tost la caverne
estoit tout proche de-là, fort obsc
au dedans, mais claire à son entrée,
nous trouvâmes encore de ces vases
terre où il y avoit des cendres deda
& qui nous firent juger qu'on y av
brûlé de l'encens.

Comme nous ne sçavions point j
qu'où cette caverne pouvoit aller, ny
qui pouvoit estre dedans, nous fîmes
feu avec un fusil & allumâmes deux cha
deles, avec quoy nous entrâmes dans
caverne.

Elle estoit large à l'entrée s'avança
un peu dans la terre; mais lorsque no
y fûmes entrez nous trouvâmes qu'e
tournoit à main-gauche vers la montag
mais non pas fort avant; car à enviro

aux toises de-là nous trouvâmes l'Idole posée sur un petit siege & couverte de toile.

Elle estoit faite d'un bois noir luisant comme du jais, & comme si on l'avoit peint de noir enfumé. Elle avoit la teste faite comme celle d'un homme jusqu'aux épaules, mais sans barbe ny moustaches, ayant le regard affreux, le front tout ridé, & de gros yeux tout égarez.

Sa mauvaise mine ne nous fit pas peur & n'empêcha pas que nous ne l'emportassions; mais comme on la leva de dessus le siege où elle estoit posée, nous trouvâmes au dessous quelques reales simples que ses favoris luy avoient offert; ce qui nous fit chercher encore avec plus de soin dans la caverne, ce qui ne fut pas mal à propos; car nous trouvâmes encore sur la terre diverses autres simples reales, avec quelques palmites & autres fruits, des cierges à demy-brulez, des pots pleins de mahis, un petit pot de miel, & de petits vases où l'on avoit brulé de l'encens.

Ce qui me fit voir que les idolâtres faisoient les mesmes offrandes que les Chrétiens, & si je n'avois pas appris qu'ils appelloient cette Idole leur dieu, je n'aurois pas pû les blâmer plus que tous les autres

Indiens des villages qui offroient les mesmes choses, & se mettoient à genoux devant les images des Saints, dont il y avoit quelques-unes de bois qui n'estoient gueres mieux faites que cette Idole, n'ayant pas la figure d'une beste comme j'avois crû, mais celle d'un homme, pouvoient luy donner le nom de quelque Saint, & par-là s'excuser en quelque çon.

Mais soit qu'ils ne le pussent pas ou le voulussent pas faire, ils persisterent en cet erreur que c'estoit leur Dieu qui leur avoit parlé; & leur ayant après cela demandé encore si ce n'estoit point-là l'image de quelque Saint, comme ceux qui estoient à Mixco & dans les autres Egliques, ils me répondirent que non, mais qu'il estoit au dessus de tous les Saints de ce pays.

Nous fûmes ravis de voir que nous n'avions pas perdu nostre peine, ny mal employé nostre temps; de sorte qu'après avoir tiré cette Idole hors de la caverne nous coupâmes quantité de branches d'arbres que nous jettâmes dedans pour la remplir & en fermer l'entrée.

Après cela nous partimes de ce lieu-là chargeant l'Idole sur le dos de l'Indien

enve

veloppée d'une toile, afin qu'on ne la
point dans les endroits où nous avions
passer.

C'est pourquoy je crû encore qu'il
oit à propos d'attendre qu'il fut nuit
ur entrer dans Mixco, afin que les In-
ens ne pussent s'appercevoir de rien.

De sorte que je demeuray en la maison
l'un de ces Espagnols jusqu'à ce qu'il
t tard, & le priay d'avertir de ma part
us les Espagnols des environs de se
ouver à l'Eglise à Mixco le dimanche
suivant, craignant que les idolâtres
ans en grand nombre ne se soulevassent
ontre-moy, & qu'il leur fit entendre que
avois quelque chose à leur dire & à leur
egres sur le sujet de leurs confreries.

Car je ne voulois pas qu'ils eussent au-
ne connoissance de cette affaire, jusqu'à
e qu'ils en entendissent parler dans l'E-
ise & qu'ils vissent l'Idole devant eux;
e peur que cela venant aux oreilles des
ndiens les idolâtres eussent le moyen de
en aller & de s'absenter du village.

Lorsque la nuit fut venuë je pris mon
ndien avec moy & Michel Delva, &
en allay à mon logis où je ferray l'Idole
ans un coffre jusqu'au dimanche pro-
chain, & t'envoyay l'Indien avec ordre de

ne rien dire, parce qu'il se voyoit bien mal que les idolâtres luy pourroient faire, c'est pourquoy aussi il n'avoit garde de dire qu'il m'eût accompagné.

Je retins Michel Delva avec moy, parce qu'il avoit envie de voir l'issüe de toute cette affaire, & me preparay à prescher le dimanche suivant sur le troisieme verset du vingtieme chapitre du livre de l'Exode *Tu n'auras point d'autre Dieux devant moy*; que je choisiss tout exprés pour cette occasion, quoy que ce ne fut pas l'Evangile de ce jour-là, d'où l'on a accoustumé de prendre le texte du sermon qui se doit faire en l'Eglise.

Le dimanche matin la chaire ayant été preparée par celuy qui avoit le soin de l'Eglise & des autels, je fis porter l'Idole de l'Eglise par Michel Delva cachée sous son manteau, & la fis poser dans la chaire afin qu'on ne la vit point jusqu'à ce que je trouvasse à propos de la faire voir pendant mon sermon, & luy donnay ordre de prendre garde autour de l'Eglise lorsqu'on y viendroit, afin que personne ne la vit ny ne l'emportât.

Il n'y avoit jamais eu un plus grand nombre de peuple dans l'Eglise que ce jour-là, tant des Espagnols que des Negres de

environs du village, qui a cause de l'advertissement que je leur avois fait faire, attendoient que j'avois quelque chose de considerable à leur dire.

Il y avoit mesme peu des habitans du village qui fussent absents, les Fuentes mesme & tous les autres qui estoient soupçonnez de servir cette Idole, qui ne venoient à rien moins que d'apprendre qu'on avoit enlevé leur Dieu de la caverne où il estoit, & qu'il estoit dans la chaire où il devoit estre exposé en public à leuronte & confusion, se trouverent aussi tous à l'Eglise ce jour-là.

J'ordonnay ensuite à Michel Delva de se tenir près de la chaire pendant le sermon, & d'avertir les Espagnols qui sçavoient l'affaire, & quelques autres Nègres de ses amis, de se tenir aussi près du degré où l'on montoit dans la chaire.

Après que la messe fut dite je montay en chaise pour dire le sermon; comme je recitay les paroles de mon texte, je remarquay que les Espagnols & les Indiens se regardoient les uns les autres, n'estans pas accoutumés à voir faire des sermons sur l'ancien Testament.

Pour l'exposition de ce commandement, je montray combien l'idolatrie estoit un

crime horrible devant Dieu, qu'il n'y voit aucune creature qui pût estre égale au Dieu vivant Createur de toutes choses, ny aucune qui peût faire ny bien ny mal aux hommes sans sa permission, & par conséquent qu'on ne leur devoit rendre aucune adoration.

Mais beaucoup moins encore à celles qui estoient inanimées comme le bois & la pierre, à qui les hommes pouvoient bien faire une bouche, des yeux, & des oreilles, mais que ce n'estoient pourtaut que des idoles mortes qui ne sçauoient parler, ny voir, ny entendre, & qui quand elles auroient des bras & des mains, ne sçauoient se deffendre, ny ceux qui les adoroient & qui se mettoient à genoux devant elles.

Comme je fus à la moitié de mon sermon je me baissay dans la chaire, d'où je levay cette noire & hideuse Idole que j'eus mis à côté de la chaire, en regardant fixement quelques-uns des Fuentes & d'autres, que je remarquay qu'ils changeoient de couleur, rougissoient, & paroissoient extrêmement étonnez en se regardant les uns les autres.

Là-dessus je priay l'assemblée de considérer quel estoit ce Dieu que quelques-uns

entr'eux adoroient, de le bien remarquer, & voir s'il y avoit quelqu'un par eux qui sceût quelle partie de la terre estoit sous sa domination, & qui püst dire où il venoit.

Je leur dis de plus que quelques-uns entr'eux s'estoient vantez que cette piece de bois avoit parlé, & avoit presché contre ce que j'avois enseigné de Jesus-Christ; c'est pourquoy ils l'avoient adoré comme Dieu, luy avoient offert de l'argent, du miel, des fruits, & avoient brûlé de l'encens devant luy dans une certaine caverne secrette & cachée sous terre, entrans par-là qu'ils avoient honte de reconnoistre en public, & qu'estant si caché sous terre il dépendoit absolument du Prince des tenebres.

Je le deffray lors en public de parler & deffendre sa cause, à faute dequoy son silence couvriroit de honte & de confusion tous ses adorateurs.

Je leur montray ensuite que ce n'estoit qu'une piece de bois qui avoit esté façonné de la sorte par la main des hommes, partant que ce n'estoit qu'une idole morte.

J'argumentay assez long-temps contre luy, & deffray satan qui s'en estoit servi

comme de son instrument, de l'ôter du lieu où je l'avois mis s'il estoit en son pouvoir, pour montrer que sa puissance estoit bien foible au respect de ma foy en Jesus-Christ.

Après avoir bien raisonné & disposé selon la capacité des Indiens qui estoient là presents, je leur dis que si ce Dieu avoit le pouvoir de se garantir du supplice où l'alloyois exposer, qui estoit de le faire brucher en pieces & de le brûler publiquement, je les dispensois de croire à l'Evangile de Jesus-Christ; mais que s'ils voyoient qu'il n'eût aucun pouvoir contre moy, qui estois le plus foible des instruments du vray Dieu-vivant, que je les suppliois de se cōvertir à ce vray-Dieu qui avoit créé toutes choses, mettre l'esperance de leur salut en son Fils Jesus-Christ qui estoit nostre seul Mediateur & Sauveur, & renoncer dorenavant à toute cette idolatrie payenne de leurs ancestres.

Les assurant au reste que pour ce qui s'estoit passé, j'employerois mon intercession pour eux, & les garantirois du châtiment à quoy l'Evesque & le Presidant de Guatimala les pourroient justement condamner, & que s'ils vouloient venir trouver je ferois tout mon possible

ur les instruire, & les avancer dans le
y chemin du Christianisme.

Après avoir ainsi conclu sans toute-
s nommer personne, je descendis de la
aire & fis apporter l'Idole après moy ;
ayant fait apporter une hache & deux
ands paniers de charbon, je comman-
y qu'on la mit en petites pieces &
on la jettât dans le feu, pour y estre
alée devant tout le peuple au milieu de
glise.

Quelques-uns des Espagnols se prirent
s à crier *victor, victor* ; & d'autres
oient ; *gloire soit à nostre Dieu* : mais
idolâtres garderent le silence & ne di-
nt pas un mot ; mais après cela ils firent
ut ce qu'ils purent pour me faire perir.

J'écrivis au President de Guatimala
ur luy donner advis de ce que j'avois
t, & à l'Evesque comme Inquisiteur à
i appartenoit la connoissance de ces af-
res-là, pour sçavoir comme quoy je
e devois gouverner envers les coupab-
es, dont je n'en connoissois qu'une par-
, & encore estoit-ce par le recit d'un
dien.

ils me remercierent tous deux de la pei-
que j'avois prise à chercher la monta-
e & découvrir le lieu où estoit l'Idole,

& pour le zele que j'avois témoigné cette affaire.

Quant à la maniere selon laquelle je devois gouverner avec les idolâtres, ils me conseillèrent de découvrir tous ceux que je pourrois, & travailler à les convertir à la connoissance du vray-Dieu par les voyes de la douceur, témoignant d'avoir de la compassion de leur aveuglement, & leur promettant d'obtenir le pardon de l'inquisition, pourvû qu'ils témoignassent leur repentir de leur crime, parce que l'inquisition les regardant comme de nouvelles plantes ne vouloit pas les traiter à la rigueur, comme elle feroit les Espagnols s'ils tomboient en des crimes de cette nature.

Je suivy donc cet advis, & j'envoyai querir secretement les Fuentes, que je leur veni en ma chambre & leur représentai la douceur de l'inquisition envers eux dans l'esperance qu'ils se convertiroient & changeroient de maniere de vivre.

Mais je les trouvay obstinez & tout colere de ce que j'avois fait brûler leurs idoles, & de ce que j'avois fait dire à Dieu qu'ils adoroient, aussi bien que plusieurs autres habitans de ce village-là de celuy de S. Jean de Sacatepeque.

Et comme je voulus leur faire voir qu'

devoit point l'honorer comme Dieu,
l'un d'entr'eux me répondit hardiment,
qu'ils sçavoient bien que ce n'estoit
qu'une piece de bois qui de soy-mesme
ne pouvoit pas parler; mais puisqu'il a-
voit parlé, comme ils en estoient tous té-
moins, que c'estoit un miracle qu'ils de-
voient croire, & qu'ils estoient vrayment
persuadez que Dieu estoit en cette piece
de bois, puisque par son discours elle a-
voit montré que ce n'estoit pas un bois
ordinaire Dieu y estant, & par consequent
qu'il meritoit plustost d'avoir des offrandes
de la veneration, que ces Saints qui
estoyent dans l'Eglise qui n'avoient ja-
mais parlé au peuple.

Je leur repliquay que c'estoit plustost le
Dieu que Dieu qui avoit formé ce dis-
cours, s'ils en avoient ouïy quelqu'un, pour
ne pas tromper & les mener aux Enfers, ce
qu'ils pouvoient voir aisément par la do-
ctrine qu'on m'avoit dit qu'il leur avoit
esché contre Jesus-Christ le Fils uni-
que de Dieu & en qui il prenoit son bon
plaisir, & contre qui il n'y avoit point
d'apparence qu'il voulut parler par cette
piece de bois.

Un autre répondit aussi hardiment que
le premier, que leurs ancestres n'avoient

jamais oüy parler de Jesus-Christ devant la venue des Espagnols en ce pays-là ; mais qu'ils sçavoient bien qu'il y avoit de vrais dieux , qu'ils les adoroient & leur offroient des sacrifices , & qu'ils sçavoient bien que ce dieu-là avoit autrefois esté un des dieux de leurs ancestres.

Quoy donc , leur dis-je , il faut que ce dieu soit bien foible , puisqu'il a souffert que je l'aye fait brûler ?

Je m'apperçus lors qu'il n'y avoit plus lieu de raisonner avec eux , & qu'ils estoient obstinez tout-à-fait ; de sorte que je fus obligé de les renvoyer comme ils estoient venus.

Si Dieu ne m'eut protégé contre ces gens-là il est constant qu'ils m'auroient tué ; car un mois après avoir brûlé cette Idole , lorsque je m'imaginois que tout estoit oublié & que les Idolâtres vivoient en repos , ce fut lors qu'ils commencerent à vouloir executer leur mauvais dessein.

Je m'en apperçus premierement par le bruit que j'oüis une fois à minuit , de certaines gens qui estoient autour de ma maison & à la porte de ma chambre que j'appellay n'osant ouvrir la porte , mais personne ne me répondit rien ; de sorte que comme ils continuoient à pousser

porte, cela me fit connoistre que c'estoient
des gens qui vouloient entrer par force.

Cela m'obligea de prendre les draps de
mon lit & les lier ensemble par l'un des
bouts, & par l'autre à l'une des barres
de la fenestre, pour descendre à terre
par-là & m'enfuir pendant la nuit s'ils
eussent fait de la violence pour entrer.

Là-dessus comme ils continuoient à
pousser la porte sans dire une seule parole,
je crus qu'en criant bien-haut ils auroient
peur & prendroient la fuite; c'est pour-
quoy j'appellay mes gens qui estoient au
bout d'une longue gallerie & les voisins
à mon secours contre les voleurs.

Mes gens qui s'estoient déjà éveillez à
ce bruit-là s'en vinrent me trouver, de
sorte que comme mes ennemis les oüirent
venir ils s'enfuirent par les degrez de la
maison, & l'on ne les oüit plus cette
nuit-là.

Mais comme j'eus reconnu par-là jus-
qu'ouï alloit leur haine & leur malice, je
crûs que je ne devois plus demeurer ainfi
tout seul avec des garçons seulement dans
une maison aussi grande que celle de
Mexico.

C'est pourquoy le lendemain j'envoyay
querir Michel Delva en qui je me con-

fiois tout-à-fait , & qui tout seul pouvoit battre une demie douzaine d'Indiens, avec ordre d'apporter toutes les armes qu'il pourroit pour ma deffense.

Je le tins avec moy pendant quinze jours , & le dimanche après je fis dire à l'Eglise que ceux qui estoient venus chez moy pendant la nuit , pour m'épouvanter ou pour me faire du mal , eussent à prendre garde à eux , par ce que j'estois muni d'armes offensives & deffensives.

Quoy que pendant quelque temps ils se tinssent en repos , ils ne cessèrent pour tant pas de continuer leur mauvais dessein : car sçachans que Michel Delva ne couchoit pas dans ma chambre , quinze jours après environ sur la minuit comme j'estudiois à la chandelle , ils monterent les degrez si doucement que je ne les oüy pas monter ; mais le Negre qui ne dormoit pas s'apperçut bien qu'ils montoient , & se levant doucement de dessus une table où il estoit couché sur une natte , il prit deux briques en ses mains de celles qui estoient sous la table pour quelque ouvrage que je faisois faire ; comme il ouvrit la porte quoy que fort doucement , le peu de bruit qu'il fit fut cause que pour sauver leur vie ils s'enfuirent

aussi-tost par les par degrez où ils estoient venus.

Le Negre courut aussi-tost après, mais comme ils estoient déjà assez loin devant luy, ne sçachant quel chemin ils pourroient prendre il leur jetta ses deux briques à la teste; en sorte qu'il y en eut une qui atteignit l'un d'entr'eux; car le lendemain passant par le village il rencontra un des Fuentes qui avoit un bonnet sur sa teste, & ayant demandé à quelques Indiens ce qu'il avoit, ils luy répondirent qu'il avoit la teste cassée, mais qu'ils ne sçavoient pas d'où cela luy estoit arrivé.

Les Fuentes voyans que j'estois toujours gardé par Michel Delva, s'abstinrent depuis ce temps-là de venir la nuit en ma maison; mais ils n'eurent pas pour cela moins d'animosité contre-moy.

Car un mois après comme je croyois qu'ils ne songeoient plus à rien, & qu'ils me témoignoiert en apparence beaucoup de civilité & de bonne volonté, il vint un homme me trouver de la part de leur frere-aîné nommé Paul de Fuentes, pour me dire qu'il estoit fort malade & comme prest à mourir, qu'il me prioit de le venir voir pour le consoler & l'instruire en la

verité de nostre religion, parce qu'il avoit dessein d'estre veritablement converty.

Je receus cette nouvelle avec beaucoup de joye croyant qu'elle estoit veritable de sorte que sans rien soupçonner du contraire je priay Dieu serieusement de m'assister en la conversion de cet homme, & tout plein de zele je m'en allay en diligence à sa maison, où toute ma joye & ma consolation fut bien-tost changée en chagrin & déplaisir.

Car comme je fus arrivé à la porte de sa maison, en entrant dedans j'y trouvay tous les freres de Paul de Fuentes, & quelques autres soupçonnez d'idolatrie qui estoient en rond dans la place; mais comme je vis que Paul n'y estoit pas, je me retiray un peu en arriere & leur demanday où il estoit, soupçonnant quelque chose les voyant tous assemblez de la sorte; mais lorsque j'apperçus qu'ils ne se levoient point ny ne me répondoient pas un mot, & qu'ils ne m'ostoyent pas mes leur chapeau, je commençay à craindre tout de bon & à soupçonner qu'il y avoit de la trahison; de sorte que je les quittay pour m'en retourner en ma maison.

Mais je n'eus pas si-tost le dos tourné,

que voicy Paul de Fuentes, qui avoit feint
estre malade & de se vouloir convertir,
qui vint par derriere sa maison avec un
gros bâton à la main en haullant le bras
pour m'en fraper; de sorte que si je n'eus-
se empoigné son bâton avec les deux
mains & n'eusse retenu le coup, il estoit
certain que de ce coup-là il m'auroit jetté
par terre.

Comme luy & moy disputions à qui
seroit maistre du bâton, les autres Indiens
qui estoient assis dans la maison sortirent
dans la cour, qui estant un lieu public &
tout ouvert m'estoit bien plus avanta-
geux que si c'eût esté dans la maison.

Ils se jetterent tous sur moy, les uns me
tirans d'un côté les autres d'un autre, dé-
chirans mes habits en deux ou trois en-
droits, & l'un d'entr'eux pour me faire
quitter le bâton me donna un coup de
couteau dans la main dont la cicatrice pa-
roist encore aujourd'huy, estant certain
que si nous n'eussions pas esté dans un
lieu public il m'auroit enfoncé son cou-
teau dans le côté.

Un autre voyant que je ne voulois point
laisser aller ce bâton l'empoigna avec
Paul de Fuentes, & tous deux ensemble le
pousserent si rudement contre ma bouche:

qu'ils me casserent les dents, en sorte que j'avois la bouche toute en sang, & le coup fut si rude qu'il me fit tomber à terre tout étourdy; néanmoins je repris bien-tôt mes esprits & me relevay aussi-tost, voyant qui se moquoient de moy, mais qui n'osoient me faire plus de mal, parce qu'ils apprehendoient d'estre découverts.

Aussi Dieu voulut que dans le mesme temps que j'estois tombé à terre, une esclave Mulatre qui servoit un Espagnol dans la vallée vint à passer par-là, qui m'entendant appeller les voisins à son secours, qui estoient assez éloignez de-là par ce que toutes les maisons proches appartenoient aux Fuentes, entra dans la cour, & me voyant tout en sang crû que j'estois blessé à mort; de maniere qu'après leur avoir dit des injures comme à des meurtriers, elle se prit à courir dans la rue en criant au meurtre, au meurtre dans la cour de Paul de Fuentes, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à la place du marché & à la Maison-de-Ville, où elle trouva les Maires & Eschevins avec deux Espagnols, qui ayans sçeu le danger où j'estois vinrent l'épée-nuë à la main tous en courant avec les Officiers de la Justice dans la cour de Paul de Fuentes, pour m'assi-

er dans le peril où j'estois.

Mais les idolâtres ayans ouïy les cris de Mulatre s'enfuirent d'un côté & d'autre pour se cacher, & Paul de Fuentes s'en alla aussi pour fermer sa maison & pour absenter; mais connoissant son intention je fis tout mon possible pour le venir & l'empêcher de fuir jusqu'à ce que quelqu'un fut venu à mon secours.

Lorsque les Espagnols furent arrivez qu'ils me virent tout en sang, ils se jetterent tous en furie sur Paul de Fuentes avec leurs épées nuës, & l'auroient tué sans que je les en empeschay, en leur disant qu'on m'imputeroit tout le mal qu'on leur en feroit.

Mais je priay les Officiers de la Justice qu'ils ne rien apprehender de sa part quoy qu'il fut riche, & à peine d'en répondre devant le President de Guatimala de se servir de sa personne & le mener en prison, qu'ils firent aussi tout sur le champ.

Je fis faire ensuite une information de tout ce qui s'estoit passé, où les Espagnols & la Mulatre furent employez pour dire au moins comme ils m'avoient veu blessé à la main, la bouche toute en sang, & mes habits couverts de sang & tous déchirez, & de quelle information j'envoyay en dili-

gence au President de Guatimala.

Cette affaire fut aussi-tost divulguée dans la vallée, & tous les Espagnols vinrent m'offrir leur assistance, Michel Delva qui se trouva lors par hazard en la maison d'un de ces Espagnols vint avec eux, & ils auroient tous ensemble assurément fait beaucoup de mal ce nuit-là aux Indiens si je ne les en eusse empêché.

Je les priay de se retirer paisiblement chez eux, en leur disant que je n'aprehendois plus rien, & qu'il me suffisoit d'avoir Michel Delva avec moy pour me garder.

Mais ils ne voulurent jamais s'en aller & me dirent que cette nuit-là estoit plus dangereuse pour moy que je ne pensois, & que j'avois besoin d'estre gardé par plus d'un homme seul.

Car ils croyoient que ces idolâtres faisoient sans reflection sur ce qu'ils avoient fait ce jour-là, & aprehendans d'estre rigoureusement châtiés par le President de Guatimala, se voyans perdus & ruinez pourroient attenter par desespoir de tirer ce nuit-là leur frere de prison, & m'attaquer après & puis prendre la fuite pour se sauver.

oy qu'ils me dirent je ne pus ja-
m'imaginer que ces gens-là eussent
de hardiesse pour entreprendre ces
es-là, ny qu'ils s'en voulussent fuir,
e qu'ils avoient tous des maisons dans
lage & des terres aux environs; nean-
s je consentis pour cette nuit-là
s demeureroient pour me garder avec
hel Delva.

Après souper ils firent garde tout au-
de ma maison, jusqu'à ce qu'ils vi-
que tout estoit calme & que les In-
s s'estoient retirez, & après cela ils
rent encore des gardes autour de la
on, afin d'empêcher que personne ne
pour en faire sortir Paul de Fuentes
e mettre en liberté.

Mais n'estans pas encore contens de
es ces precautions-là, pretendans
ls estoient en danger aussi bien que
y n'estans qu'environ une douzaine,
ous les habitans du village venoient à
mutiner & se soulever contre-nous
l'instigation des idolâtres, ils voulu-
t aller faire lever les deux Alcades &
x autres Officiers inferieurs, pour faire
quisition dans le village & chercher
este des Fuentes & des autres idolâtres
on connoissoit, afin de s'asseurer de

leurs personnes & les mettre en prison pour les envoyer à Guatimala, & par ce moyen les empêcher de nous faire du mal non seulement cette nuit-là, mais au l'avenir.

Avec tout cet empressement & grand soin qu'ils prirent de ma personne ils furent la cause que je passay toute nuit sans dormir.

Ils s'en allerent donc appeller les Alcaldes & deux autres Officiers qu'ils allerent chez-moy, & me prierent de leur représenter qu'il estoit necessaire de chercher le reste des autres Indiens.

Les pauvres Alcaldes furent tout effrayez de voir tant d'Espagnols à cette heure-là dans ma maison avec leurs épées nuës ; de sorte qu'ils n'avoient garde de refuser de faire ce que l'on desiroit d'eux & qui estoit necessaire en cette conjoncture.

De sorte qu'après estre sortis de ma maison sur la minuit, ils furent dans le village chercher dans toutes les maisons où ils soupçonnoient que les Fuentes pouvoient s'estre cachez, ou quelque'un des autres qui les avoient assisté dans l'insurrection qu'ils m'avoient faite ce jour-là.

Ils n'en trouverent pas un chez eux.

à ce qu'ils vintrent en la maison de
Fuentes l'un des quatre freres,
ils les trouverent tous & ceux qui
ient avec eux lorsqu'ils m'avoient at-
té, qui buvoient & faisoient débau-

omme la maison fut assiegée de tous
ez il n'y avoit pas moyen de s'écha-
ny de s'enfuir, & comme ils virent
pées nuës des Espagnols ils n'oserent
faire aucune sorte de resistance.

Mais sans cette precaution-là il est cer-
, comme nous en fusmes assurez après
, qu'ils auroient causé un grand tu-
te dans le village cette nuit-là, & qu'ils
toient tous assemblez pour mettre Paul
Fuentes en liberté, & me faire une in-
e & s'enfuir après cela, ne scachans
que je fusse si bien escorté par les Es-
nols.

on trouva qu'ils estoient dix en cette
son-là, qui à l'heure mesme sans qu'il
vât aucun bruit dans le village furent
s conduits dans la prison, où ils fu-
t renfermez & gardez par les Espa-
ols.

Dés le matin Dom Jean de Guzman
sident de Guatimala, qui estoit un
ouverneur plein de pieté, ayant confi-

deré ce que je luy avois écrit le jour
 cedent, & croyant que j'estois dans
 grand peril, m'envoya un Officier de
 Justice Espagnol avec une fort ample
 mission, pour amener prisonniers dans
 ville de Guatimala tous les Indiens
 m'avoient attaqué le jour precedent
 en cas qu'on ne les pût pas trouver
 confisquer tous les biens qu'on trouvoit
 leur appartenir dans le village de M
 & dans la vallée.

Mais le soin que les Espagnols avoient
 pris la nuit precedente fit qu'il les trouva
 tous à point-nommé, & après qu'ils furent
 rent payé les dépens de cet Officier de
 taxa comme il voulut, & ceux de Mi
 Delva & de deux ou trois autres Espagnols
 gnols à qui l'on enjoignit au nom du
 d'assister cet Officier pour les conduire
 en seureté à Guatimala, on les fit monter
 à cheval, & ce jour-là mesme on les
 na devant le President.

Aussi-tost qu'ils furent arrivez il
 envoya à la prison, & puis après cela
 condamna à estre fustigez publiquement
 dans les ruës, & en condamna deux
 bannissement de Mixco au Golphe de
 Thomas de Castille, & les eut tous
 nis comme ceux-là s'ils ne se fussent

miliez, & ne m'eussent pas prié comme firent d'interceder pour eux, promettant de vivre mieux à l'avenir, de me donner toute sorte de satisfaction si on leur donnoit la permission de retourner en leur pays, & qu'en cas qu'ils tombassent jamais dans une pareille faute, ils se soumettoient à estre pendus & perdre tous leurs biens.

Sur cela le President après les avoir entrez condamnez à payer chacun vingt écus d'amende envers l'Eglise, pour estre employez selon que je le trouverois à propos, les renvoya chez eux, où suivant leur promesse ils me vinrent trouver, & en me humiliant & pleurans à chaudes larmes, me témoignèrent qu'ils avoient beaucoup de douleur de ce qu'ils avoient fait, rejetter toute la faute sur le demon qui avoit eu beaucoup de pouvoir sur eux, & les avoit tentez jusqu'à ce point que de leur malice commettre cette méchante action; mais qu'ils renonçoient à toutes ses pratiques, & vouloient vivre en bons chrétiens à l'avenir & n'adorer qu'un seul Dieu.

Je fus sensiblement touché de leurs larmes & des témoignages qu'ils me donnerent de leur repentir, & comme je re-

marquay qu'ils estoient à present plus susceptibles d'embrasser Jesus-Christ qu'ils n'avoient esté par le passé, je tâchay les instruire en sa connoissance & de leur enseigner le chemin du salut.

Je ne demeuray pas long-temps après cela dans ce village-là ; mais dans tout le temps que j'y restay je trouvay un si grand changement en leurs mœurs, que cela me m'obligea de croire que leur repentance estoit veritable & sincere.

Je n'ay pas recité ces histoires particulières de quelques-uns des Indiens pour blâmer toute cette nation, que j'ay seulement extrêmement & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang, si cela pouvoit servir à leur faire du bien & procurer le salut de leurs ames.

Mais plutôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens-là qui après tant d'années qu'il y a qu'ils ont leur presche, ne sont encore pour la plus part que des chrestiens en apparence, & non en la pratique des ceremonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel, aisés à flechir, & faciles à porter l'adoration d'un seul Dieu, si on leur enseignoit ce qui est particulièrement le vray culte de Dieu.



CHAPITRE XXII.

Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il receut de son General de s'en retourner en Angleterre, & comme la connoissance qu'il avoit de la langue du país le fit accepter la charge de Vicairre d'Amatitlan & de toute la contrée, dont il fait une exacte description, aussi bien que des meurs des Indiens, & des avantages de son Vicariat.

LA mesme année que ce bruit arriva à Mixco, je reçus de Rome du General de l'Ordre de saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre, dont j'eus beaucoup de joye, parce que je ne laissois de vivre entre les Indiens, & qu'il m'enuyoit de voir le peu de fruit

Cette
refle-
ction
peut
faire
douter
que
nostre
Auteur
fut
vray
Catho-
lique.

que j'y faisois, n'osant acause de l'inqui-
sition leur prescher la verité de l'Eva-
ngile, qui eut pu les rendre de bons &
veritables chrestiens dans l'interieur.

Et de plus parce que je voyois qu'
Antoine de Sottomajor, qui estoit Se-
igneur du village de Mixco, avoit de l'
version pour moy, pour avoir fait bannir
deux des habitans de son village, & fait
un affront public aux de Fuentes a cause
de leur idolatrie, qu'il prenoit comme si
avoit esté fait à tous les autres Indiens
de ce lieu-là.

Après avoir donc bien considéré toutes
ces choses, j'écrivis au Provincial qui
estoit lors à Chiapa, que j'avois dessein
de m'en retourner en ma patrie, suivant
la permission que j'en avois receu de
Rome.

Mais comme il eut appris tout ce que
j'avois fait dans le village de Mixco, on
j'avois réduit à la raison les idolatres qui
y estoient, brûlé leur Idole, & hazardé
ma vie pour une si bonne cause que ce
le-là.

De plus sçachant que j'avois acquis
une parfaite connoissance de la langue Po-
conchi, il ne voulut jamais consentir que
je m'en allasse; mais il fit tout ce qu'il

par belles paroles pour m'obliger à demeurer en ce pays-là, ne faisant point de doute que comme j'avois déjà rendu devant service à Dieu, je pouvois luy rendre encore beaucoup plus à l'avenir.

Et pour m'y engager plus aisément il envoya des lettres patentes, par lesquelles il me faisoit son Vicaire du village & du Convent d'Amatitlan, où l'on bâtissoit un nouveau Monastere, pour separer toute cette vallée du Convent de Guatimala.

Il me pria de recevoir ce témoignage de l'affection qu'il avoit pour mon avancement, ne faisant point de doute que comme je parlois fort bien le langage Indien, que je pourrois contribuer beaucoup plus qu'un autre à faire bien-tost achever le bâtiment de ce nouveau Convent, ce qui luy donneroit occasion à l'avenir de me procurer quelque autre employ beaucoup plus utile pour mon avancement.

Quoy que je ne fisse pas beaucoup d'estat de la charge qu'il me donnoit à present, ny des autres honneurs que je pourrois avoir en suite, je crus que ce n'estoit pas-là encore le temps que Dieu

avoit ordonné pour mon retour en Ang-
terre ; car je voyois bien que si le Provi-
cial & le President de Guatimala se jo-
ignoient ensemble pour s'opposer à mon
départ, comme j'avois remarqué par
lettre du Provincial qu'ils en avoient
dessein, il me seroit impossible de m'en a-
ler d'un côté ou d'un autre sans estre de-
couvert & ramené ensuite.

Ce qui me fit resoudre d'attendre que
le Provincial fut de retour à Guatimala
afin de pouvoir conferer avec luy en par-
ticulier, & luy représenter les raisons que
j'avois de quitter ce pays-là & de retour-
ner en ma patrie.

De maniere que j'acceptay librement
la charge du village d'Amatitlan, où j
pouvois beaucoup plus gagner que dans
les deux autres où j'avois déjà demeuré
cinq ans entiers.

Car outre que ce village-là estoit plus
grand que Mixco & Pinola ensemble
l'Eglise bien plus remplie d'images de
Saints que celles de ces villages, & qu'il
y avoit aussi beaucoup de confreries qui
en dépendoient.

Il me revenoit encore beaucoup du mou-
lin à sucre, dont j'ay parlé cy-devant,
qui estoit proche de la ville, dont je rece-

is tous les jours des offrandes des Ne-
es & des Espagnols qui y demeu-
ient.

J'avois encore sous ma charge outre ce
and village d'Amatitlan, un autre villa-
plus petit nommé saint Christophe d'A-
atitlan qui estoit situé à deux lieuës de
uy-là.

Ce village de saint Christophe s'appelle
oprement en ce langage-là *Palinha* ;
a signifie de l'eau, & *Pali* se tenir
bout, & est composé de deux mots qui
nifient une eau qui se tient droite ou de-
ut.

Car le village est situé au dos du Vul-
n-d'eau, qui regarde au de-là de Gua-
hala, & jette non seulement diverses
taines de ce côté-là ; mais il en sort
si d'un rocher qui est fort haut un cou-
t d'eau, qui tombant de haut & fai-
t grand bruit, & le rocher d'où il sort
ant tout droit audeffus, fait ensuite un
t agreable ruisseau qui passe à côté du
lage ; cela a donné lieu aux Indiens de
ommer leur village *Palinha*, acause de
rocher si haut & si droit d'où certe
a vient à tomber.

Il y a plusieurs riches Indiens en ce vil-
e-là qui trafiquent à la côte de la mer

du Sud, & le village est tellement ombragé d'arbres fruitiers qu'il semble qu'il c'est une tonnelle ou un petit bocage qui a fait à plaisir.

Mais le principal de leurs fruits est celui luy qu'on appelle *Piñas* ou *Ananas*, qui croist dans toutes les cours des Indiens, qui sont fort recherchez par les Espagnols pour les confire, acause de la commodité du moulin à sucre qui est en ce lieu-là. Aussi est-ce la plus délicate confiture que j'aye mangé en tous ces pays-là.

Les habitans de ce village tirent beaucoup d'argent des aix de cedres qui croissent en grande quantité du côté de Vulcan, qu'ils vendent à Guatimala aux environs pour estre employez dans les bâtimens.

Entre le grand Amatitlan & ce village icy le chemin est tout plain & uny, & est sous un vulcan de feu qui autrefois jettoit autant de fumée que celui de Guatimala; mais s'y estant fait une grande ouverture au haut, qui jetta quantité de pierres dans le fonds au bas de la montagne qui se voyent encore; depuis ce temps là il n'a jetté ny pierres ny fumée, & nullement incommodé le pays qui est aux environs.

De mon temps il y eut un nommé Jean-
ptiste de Guatimala qui fit bâtir un
nouveau moulin à sucre sur ce chemin-là,
et au rapport d'un chacun devoit appor-
ter beaucoup de profit à cette ville-là.

Dans le temps que je demeuray à Ama-
tlan, j'avois encore un autre petit villa-
ge sous ma charge qui s'appelle *Pampi-*
lan, situé au bas d'une montagne de l'au-
tre côté du lac, qui n'estoit qu'une cha-
sse qui dépendoit du grand Amatitlan,
et je n'allois qu'une fois tous les trois
mois de l'année pour me divertir seule-
ment; car ce village est fort bien nommé
dans la langue Indienne, d'un mot composé
de *Pam* qui signifie en ou dedans, & *Pi-*
lan des fleurs, qui signifie en des fleurs,
parce qu'il est tout environné de fleurs,
ce qui le rend extrêmement agreable; ou
par la commodité que l'on a d'aller sur le
lac pour s'y promener, ou pour y pes-
cher par le moyen des canots qui sont sur
le rivage tout proche des maisons.

De maniere que pendant que je demeu-
rais à Amatitlan j'avois le choix de trois
villages pour me divertir; & par ce que
j'avois une grande charge d'ames il y a-
voit toujourns quelqu'un pour me soula-
ger.

Le lieu d'Amatitlan estoit comme Cour au respect des deux autres villages car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'esprit, & nourrir le corps par la diversité des viandes & du poisson.

Neanmoins le soin & le grand embarras que j'avois a cause du bâtiment du Convent, furent cause que je fus bien-tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agréable village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers, & quelquefois plus ou moins, auxquels il falloit que je prisse garde, & que je payasse tous les samedis au soir, ce qui me fatiguoit l'esprit, m'empêchoit d'édifier, & qui plus est estoit un ouvrage dont je ne prenois aucun plaisir, ny n'esperois d'en avoir jamais la jouissance.

C'est pourquoy après avoir demeuré un an en ce lieu-là, je m'en allay trouver le Provincial qui estoit à Guatimala, & le suppliy derechef tres-instamment de m'examiner le congé que j'avois obtenu de Rome, pour m'en retourner en Angleterre qui estoit ma patrie pour y prescher l'Évangile, qui estoit la condition sur laquelle le General me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je rendrois un grand service à Dieu, luy disant de plus

que je me sentoys obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plustost en faveur de ceux de ma nation qu'envers des Indiens & des étrangers.

A quoy il me rép ondit que ceux de ma nation estoient des Heretiques, & que lorsque je serois arrivé parmy eux ils me feroient pendre.

Mais je luy repliquay que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois desorte parmy eux, que je ne meritois pas d'estre pendu.

Aprés un fort long discours je trou-
vay que le Provincial estoit inexorable
& à demy en colere, me disant que
luy & toute la Province avoient jetté
les yeux sur moy pour me faire tout le
bien qui leur seroit possible, & que je
serois ingrat si je les abandonnois acau-
se de ma nation qu'on m'avoit fait
quitter dès mon enfance.





CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait en sorte qu'on l'ôte de l'employ d'Amatitlan pour l'envoyer à Petapa, où il fait résolution de se prevaloir enfin de la permission qu'il avoit receüe de son General, & l'exécute habillement, nonobstant toutes ce que peuvent faire ses Supérieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas disputer davantage avec luy, & que tout ce que je pourrois luy dire ne serviroit de rien; desorte que je me résolus en moy-mesme de m'échaper à la premiere occasion que je pourrois trouver, & avec la permission que j'avois receu de Rome de m'en aller sans qu'on en sceût rien.

Je le suppliy seulement de m'ôter d'Amatitlan, parce que je ne me sentoispas assez fort pour supporter cette grande charge, ny capable de conduire le batiment du Convent.

Ce fut encore avec beaucoup de peine qu'il y consentit, me representant l'honneur que c'estoit d'estre le fondateur d'un nouveau Monastere, & de voir son nom écrit dans les murailles, pour servir de monument à la posterité.

Mais je luy dis que je ne considerois point toutes ces choses-là, & que je faisois plus d'état de ma santé & de mon repos, que de toutes ces sortes de vanitez.

Cela l'obligea enfin de m'accorder ce que je luy demandois, me donnant ordre d'aller à Petapa, & faisant venir en ma place le Vicaire de Petapa, pour faire achever l'ouvrage d'Amatitlan.

Je demeuray dans Petapa plus d'un an, avec toute sorte de contentement pour les choses du monde; mais comme les desseins que j'avois ne me lais-

soient point en repos, je me resolus à quelque prix que ce fut de quitter ce pays-là, & de m'en retourner en Angleterre, méprisant les perils où je m'allois jeter, & tout ce qui me pouvoit arriver si j'estois pris, & ramené devant le President de Guatimala, & le Provincial.

Mais comme je vis bien qu'il estoit difficile que je m'en allasse tout seul, particulièrement les deux ou trois premières journées, ayant aussi diverses choses que je voulois vendre pour avoir de l'argent, je creu qu'il estoit plus à propos de me servir d'un amy fidelle que de vouloir tout faire moy seul.

Je creus donc que je n'en pouvois trouver un qui fut plus propre que Michel Delva, que j'avois toujours reconnu pour m'estre fort affectionné & tres-fidelle, & qui se contenteroit de peu de chose.

Là-dessus je l'envoyay querir à Pinola où il estoit, & après luy avoir recommandé d'estre secret, je luy dis que j'estois obligé pour la décharge

de ma conscience de faire un voyage à Rome, & que je ne voulois pas que personne en sceût rien que luy, ayant dessein de retourner comme d'autres qui avoient fait le mesme voyage, & qui au bout de deux ans estoient retournez en ce pays-là.

Je ne voulus pas luy dire que mon dessein estoit d'aller en Angleterre, de peur que ce bon vieux Negre eust du déplaisir craignant de ne me voir jamais, & que l'amitié qu'il me portoit jointe à l'interest qu'il trouvoit auprès de moy, ne l'obligeât à découvrir ma resolution, & à chercher les moyens d'en empêcher l'exécution.

Ce bon Negre s'offrit de venir avec moy, mais je le refusay en luy disant qu'il estoit trop âgé pour pouvoir souffrir la mer, & qu'estant Negre, lorsque nous serions éloignez on le pourroit prendre pour un esclave fugitif, & se saisir de sa personne.

Il approuva ce que je luy dis, &

voyant que j'avois raison il s'offrit à m'accompagner jusqu'au bord de la mer, dequoy l'ayant remercié je luy donnay à vendre quelques mules, du froment, & du mahis que j'avois, & quelques autres choses qui estoient de sa connoissance.

Quant aux tableaux qui estoient en ma chambre, je crû que les habitans de Petapa les pourroient bien acheter pour mettre dans leur Eglise, c'est pourquoy j'en parlay au Gouverneur qui en fut fort aise.

Mais je vendis la pluspart de mes livres & de mes meubles à Guatimala, par le moyen de Michel Delva que je tins avec moy pendant deux mois devant que je m'en allasse, me reservant seulement deux malles de cuir avec quelques livres, & un matelas pour me coucher pendant mon voyage.

Après que j'euy vendu toutes les choses dont je me voulois deffaire, je trouvay que j'avois neuf mille pie-

ces de huit en monnoye d'Espagne, que j'avois gagné en douze ans que j'avois demeuré en ce pays-là.

Et par ce que je crû qu'une si grosse somme d'argent me seroit incommode à porter dans un si long voyage que celuy que j'avois à faire, j'achetay pour quatre mille écus de perles & de pierres precieuses, afin que mon bagage fut plus leger, & mis le reste de mon argent partie en des sacs & partie dans mon matelas, avec dessein de le changer en pistoles sur le chemin.

Après m'estre pourveu d'argent je pris soin aussi de me munir de chocolatte & de confitures pour ma provision pendant le voyage.

Et parce que je consideray que ma fuite devoit estre accompagnée d'une extrême diligence la premiere semaine, & que mes coffres ne pouvoient pas courir la poste jour & nuit comme j'avois dessein de faire, je creus que

je devois envoyer mes coffres pour le moins quatre jours devant que de partir.

Comme je n'osois me confier à pas un des habitans de Petapa, j'envoyay querir un Indien de Mixco qui estoit mon amy particulier, & qui sçavoit fort bien tout le chemin que je devois tenir à qui je declaray mon dessein, & luy offris assez de quoy le satisfaire pour son salaire, & sur la minuit je le fis partir avec deux mules, l'une pour luy & l'autre pour porter mes hardes, avec ordre de marcher toujours vers saint Michel ou Nicaragua, jusqu'à ce que je l'eusse rencontré.

Je le fis donc partir quatre jours devant moy, après quoy je partis hardiment avec mon bon Negre, laissant la clef de ma chambre à la porte, & rien autre chose que de vieux papiers dans la maison; & dans le temps que tous les Indiens estoient endormis je dis adieu au village de

des Indes Occidentales. 297

Petapa , à toute la vallée , & à tous
les amis que j'avois dans l'Ameri-
que.

Fin de la troisième Partie.



P R I V I L E G E
du Roy.

L OUIS PAR LA GRACE
DE DIEU, ROY DE
FRANCE ET DE NA-
VARRE : A nos amez & feaux
Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlemens, Grand-
Conseil, Requestes de nostre
Hostel & de nos Palais, Bail-
lifs, Senechaux, Prevosts, leurs
Lieutenans, & à tous autres nos
Justiciers & Officiers qu'il ap-
partiendra, SALUT. Le Sieur
DE BEAULIEU Huës O NEIL,
nous a fait remontrer qu'il au-
roit traduit de l'Anglois, *La*
Relation des Indes Occidentales.

contenant les voyages de Thomas
Gage, &c. laquelle il desireroit
faire imprimer & donner au pu-
blic s'il en avoit nos Lettres sur
ce necessaire : A ces causes,
voulant favorablement traiter
ledit Sieur de Beaulieu, nous
luy avons permis & de nostre
grace speciale, pleine puissan-
ce & autorité Royale, per-
mettons & octroyons par ces
Presentes, de faire imprimer la-
dite *Nouvelle Relation des Indes
Occidentales, contenant les voya-
ges dudit Thomas Gage*; par tel
imprimeur qu'il voudra choisir,
en un ou plusieurs volumes, en
telle marge, caractere, & autant
de fois que bon luy semblera,
pendant le temps de dix années,
à compter du jour qu'elle sera a-
chevée d'imprimer pour la pre-
miere fois : pendant lequel
temps faisons tres-expresses def-

fenses à toutes personnes de
quelque qualité qu'elles soient
d'imprimer ou faire imprimer
ledit Livre sous quelque pre-
texte que ce soit, à peine de
quinze cens livres d'amande
confiscation des Exemplaires
contrefaits, & de tous dépens
dommages & interests, à con-
dition qu'il en sera mis deux
Exemplaires en nostre Biblio-
theque publique, un dans celle
de nostre Chasteau du Louvre,
& un dans celle de nostre tres-
cher & feal Chevalier, Garde-
des-Seaux de France le Sieur
Daligre, avant que les exposer
en vente, à peine de nullité des
Presentes, du contenu desquelles
vous mandons faire jouir & u-
ser ledit Exposant pleinement
& paisiblement, cessant & fai-
sant cesser tous troubles & em-
peschemens au contraire; vou-

ons qu'en mettant au commen-
ement ou à la fin dudit Livre
n Extrait des presentes, elles
oient tenuës pour deuëment
gnifiées: Commandons au pre-
nier nostre Huissier ou Sergent
ur ce requis, faire pour l'exe-
ution desdites Presentes tous
exploits, significations, & au-
res actes requis & necessaires,
ans demander autre permission:
Car tel est nostre plaisir. Don-
né à Saint Germain en Laye,
le 7. jour de Decembre, l'an
de grace 1673. Et de nostre re-
gne le trente-unième.

Par le Roy en son Conseil:
Signé, DALENCE'.

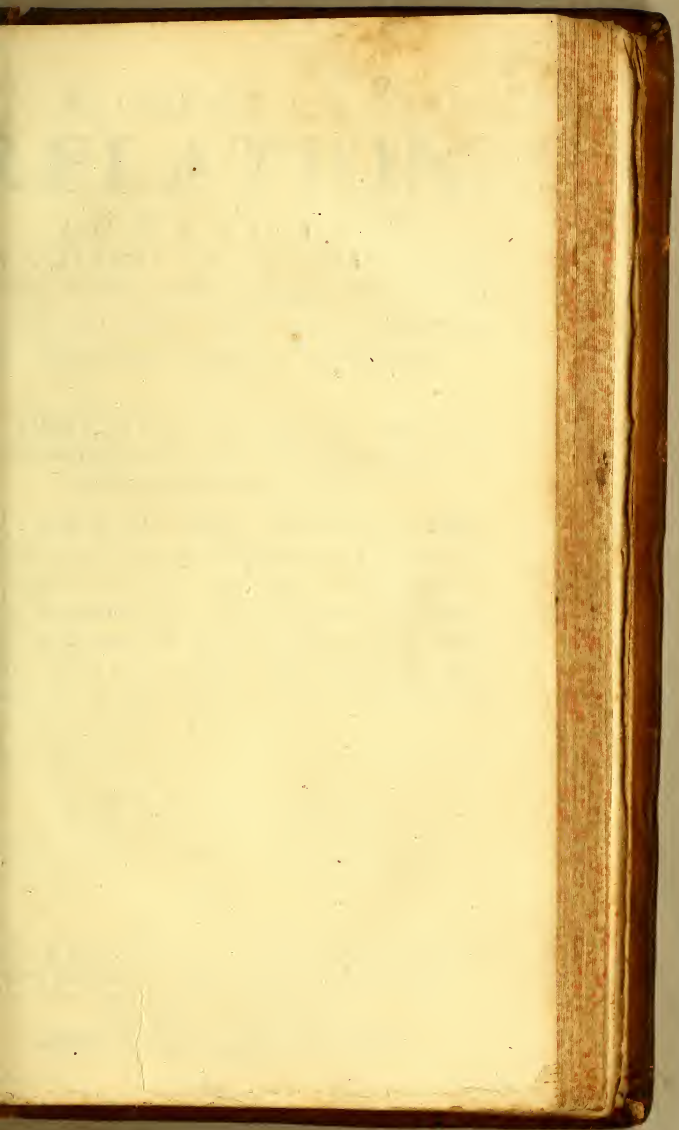
*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Impri-
meurs de Paris, le 3. de Fevrier
1674. suivant l'Arrest du Par-
lement, des 8. Avril 1653. & ce-*

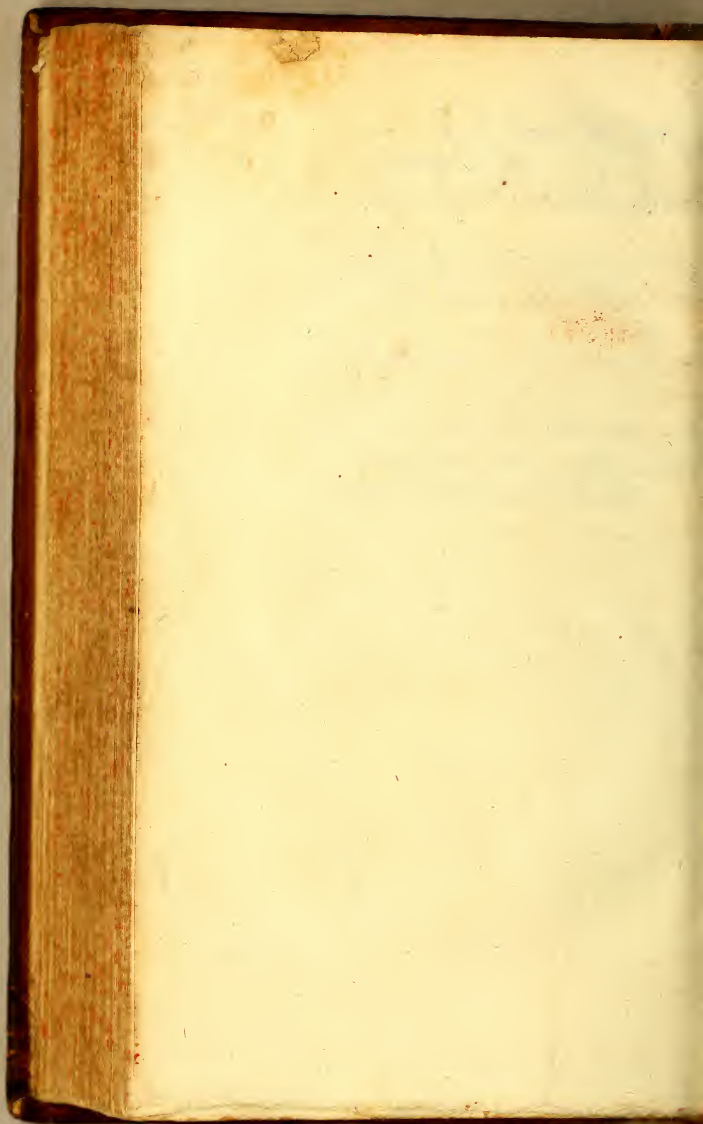
luy du Conseil Privé du Roy, &
7. Fevrier 1665.

Signé, D. THIERRY, Syndic

Achévé d'imprimer pour la
premiere fois, le 2. Juin 1676

*Ledit Sieur de Beaulieu a ce
son droit de Privilege à Gervais
Clouzier, pour en jouir pour tout
le temps porté par iceluy, & c.
suivant l'accord fait entr'eux.*





NOUVELLE
RELATION,

CONTENANT

DES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la Nouvelle Espagne, ses diverses
aventures; & son retour par la Province
de Nicaragua jusques à la Havane.

AVEC

DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique telle qu'elle estoit autrefois,
& comme elle est à présent.

ENSEMBLE VNE DESCRIPTION
exacte des Terres & Provinces que possèdent les
Espagnols en toute l'Amerique, de la forme de
leur gouvernement Ecclesiastique & Politique,
de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles
des Crioles, des Metifs, des Mulatres, des
Indiens, & des Negres. Et un Traité de la
Langue Poconchi ou Pocomane.

Présenté à Monseigneur COLBERT Secrétaire d'Etat.

Le tout traduit de l'Anglois par le sieur DE
BRAULIEU Huës O NEIL.

QUATRIEME PARTIE.

1677

A PARIS,

GERVAIS CLOUZIER au Palais sur les degrez en
tant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyagers.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROI.

NO. 10
PLANT

...

...

...

...

...

...

...



TABLE DES CHAPITRES

Qui sont contenus en ce Livre.

CHAPITRE I.

Recit du voyage de l'Auteur depuis le village de Petapa jusqu'à celuy de la Trinité, & de ce qui luy arriva dans le chemin. page 1.

CHAP. II. Continuation de son voyage jusqu'à Realejo port sur la mer du Sud, & de ce qu'il vid digne de remarque sur sette route 8

CHAP. III. Son départ de à ij.

TABLE

Realejo sur la mer du Sud ; son voyage jusques à Grenade ; description d'un Volcan des villes de Leon, & de Grenade, & de la Province de Nicaragua, & de ce qu'il y a remarqué de plus considerable. 17

CHAP. IV. Leur départ de la ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une enorme grandeur dont ils furent poursuivis ; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette ville, & du pays par où ils passerent pour y arriver. 33

CHAP. V. De ce qui leur arriva depuis leur embarquement jusq' à la prise de la fregate sur laquelle ils estoient, par un mulatre nommé Diaguillo qui commandoit une fregate en course sous un pavillon Hollandois. 40

DES CHAPITRES.

CHAP. VI. *Leur débarquement en la riviere de Suere d'où ils estoient partis, & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.* 51

CHAP. VII. *Leur départ de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya; le negoce qui s'y fait, & la description d'une teinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.* 59

CHAP. VIII. *Leur départ du port des Salines sur la mer du Sud, leurs diverses aventures jusques à Panama.* 67

CHAP. IX. *Description de Panama, de sa situation, du commerce qui s'y fait, tant du Peru que d'ailleurs, & de son gouvernement, avec le voyage de l'Auteur jusques à Venta de*

TABLE

Cruzes & sur la riviere de Chiagre. 7

CHAP. X. Description de la riviere de Chiagre depuis Veneta de Crucez où l'Auteur s'embarqua jusques à Porto-belo, & de ce qu'il vid digne de remarque pendant cette route, tant sur la riviere que sur la mer. 8

CHAP. XI. Description de Porto-belo & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y passe à l'égard des galions destinez audit commerce. 8

CHAP. XII. Des difficultez de l'embarquement à Porto-belo pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en ce rencontre, avec d'autres particularitez dignes de remarque. 9

CHAP. XIII. Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vid de plus remarquable.

DES CHAPITRES.

pendant le séjour qu'il y fit ; singularité de la chair de porc de ces pays-là ; départ des gallions du port de Carthagene ; leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier port. 98

CHAP. XIV. Départ des Gallions du port de la Havane, rencontre de la flote de Vera-cruz ; prise d'un de nos navires au milieu de cinquante-deux navires, tant des gallions que de la flote, & de ce qui arriva jusques à ce que la flote se separa de nous. 105

CHAP. XV. De ce qui arriva depuis la separation des Gallions d'avec la flote jusques au débarquement à saint Lucar de Barra-meda. III

CHAP. XVI. Arrivée de l'Auteur à S. Lucar avec les particularitez de l'accueil qu'il

TABLE DES CHAPITRE

*y recout, jusques à son en
barquement pour l'Angleterre
& son débarquement à Do
vres.*

*Brieve instruction pour apprend
la langue Indienne qu'on ap
pelle Poconchi ou Poroman
dont l'on se sert aux environs de
Guatimala, & en quelques en
droits des Hondures.*

Fin de la Table.

RELATION



RELATION
DE LA
NOUVELLE
ESPAGNE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Recit du voyage de l'Auteur depuis
le village de Petapa jusqu'à ce-
luy de la Trinité, & de ce qui
luy arriva dans le chemin.*

C E qui me faisoit le plus de
peine dans le dessein que
j'avois fait de m'en retour-
ner, estoit de choisir le che-
min le plus assuré, ce qui me fit quitter

IV. Part,

A

2 *Nouvelle Relation*

celuy du Golfe, quoy que ce fut le plus aisé de tous, & la mer la plus proche du lieu où je demeurois, parce que je sçavois que je trouverois diverses personnes de ma connoissance en ces lieux-là, & que la sortie des navires estoit si incertaine, que devant qu'ils fussent partis l'on auroit pu envoyer un ordre de Guatimala pour m'arrêter.

J'apprehendois aussi que si je m'en allois par terre au travers de la Province de Comayagua ou Truxillo, & y attendois les vaisseaux, que le Gouverneur de ce lieu-là ayant esté adverty par le President de Guatimala, ne vint m'interroger & me renvoyer ensuite ou bien que l'on ne fit deffense aux maistres des navires de me recevoir en leur bord.

Je considerois encore que si je m'en retournois à Mexique & à la Vera-Paz ce chemin-là me seroit encore plus fâcheux estant seul qu'il n'avoit esté en venant à Chiapa avec mes amis, d'autant plus que je voulois mener Michel Delva jusques-là par terre avec moy.

C'est pourquoy après avoir resolu

des Indes Occidentales. 3

ne passer point par ces trois chemins, je choisîs le quatrième par Nicaragua & le lac de Grenade, & je differay mon voyage jusqu'à la semaine après Noël, sçachant que le temps que les fregates sortoient de ce lac pour aller à la Havane, estoit ordinairement après la my-Janvier ou au plus tard à la Chandeleur, où j'esperois de me rendre pour y estre devant ce temps-là.

Mais pour empêcher qu'on ne soupçonât que j'eusse pris ce chemin, devant que de partir j'envoyay par Michel Delva une lettre à un de ses amis, pour la donner au Provincial à Guatimala quatre jours après mon départ, par laquelle je prenois congé de luy fort civilement, le priant de ne me point blâmer & de n'envoyer point après moy; que puisque j'avois une permission de Rome assez suffisante pour cela, n'ayant peu avoir la sienne, je croyois que je pouvois en bonne conscience m'en retourner en ma patrie, laissant en ce pays-là pour remplir ma place assez de gens qui entendoient le langage des Indiens.

Et pour luy ôter la pensée de faire

4 *Nouvelle Relation*

chercher du côté de Nicaragua, je datay ma lettre du village de saint Antoine Suchutepeques qui estoit sur le chemin de Mexique & tout opposé à celui de Nicaragua.

Le lendemain des Rois qui estoit le septième de Janvier 1637. sur la minuit je sortis de Petapa sur une fort bonne mule, que je vendis sur le chemin quatre-vingts pieces de huit, n'ayant personne en ma compagnie que Michel Delva.

Et parce que le commencement du chemin estoit fort montagneux, nous ne pûmes aller si vite que nous eussions bien désiré: car il estoit jour devant que nous pussions arriver au haut de la montagne, qu'on appelle *Sierra redonda* ou la montagne ronde, qui est fort renommée en ce pays-là, acause des bons pâturages qui s'y trouvent pour le bétail & pour les brebis, lors que les valées sont arides & qu'il n'y a plus d'herbe pour la nourriture des bestes.

Cette montagne sert aussi d'un grand soulagement aux voyageurs; car ils y sont fort bien-traitez dans une hostel-

des Indes Occidentales. §

lerie où l'on vend du vin & de la viande, & où l'on se peut mettre à couvert avec tout le bagage que l'on mene avec soy.

Il y a aussi une des meilleurs fermes de bétail de tout ce pays-là, & où l'on fait du fromage de lait de chevre & de brebis qui est estimé le meilleur de tous ces quartiers.

Cette montagne ronde est à cinq lieuës de Petapa, que je passay en diligence craignant d'y rencontrer quelqu'un de Petapa, & laissant plusieurs Indiens qui estoient couchez dans l'hostellerie, qui conduisoient deux troupes de mulets qui appartenoyent à des Espagnols, & qui ce jour-là devoient arriver à Petapa.

A quatre lieuës au de-là de cette montagne ronde il y a un village d'Indiens qu'on appelle *los Esclavos* ou les Esclaves, non pas qu'ils soient à present plus esclaves que les autres Indiens; mais parce qu'autrefois du temps de l'Empereur Montezuma & des Roys qui dépendoyent de luy, ils estoient comme des esclaves au regard de ceux des autres villages.

6 *Nouvelle Relation*

Car l'on avoit accoûtumé de faire venir les habitans de ce village-là à Amatitlan, & de les envoyer comme des esclaves porter des lettres ou ce qu'on vouloit dans tout le pays.

Deplus ils estoient obligez d'envoyer chaque semaine un certain nombre de leurs gens à Amatitlan, selon que les habitans de ce lieu-là en avoient besoin, soit pour porter des lettres, soit pour porter des fardeaux en d'autres endroits.

De l'usage de ces lettres dont les Indiens se servoient en ce lieu-là vient le nom d'Amatitlan qui est un mot composé en la langue de Mexique, de *Amat* qui signifie une lettre, & de *Itlan* qui signifie une ville; de sorte que Amatitlan signifie proprement la ville des lettres.

Aussi estoit-ce veritablement la ville des lettres: car ils avoient accoûtumé d'écrire ou de graver ce qu'ils vouloient sur des écorces d'arbres, & s'en servoient comme nous faisons des lettres, les envoyant dans tout le pays, & mesmes jusqu'au Peru.

Ce village des esclaves est situé dans

un fonds proche d'une riviere, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau pont de pierre pour aller & venir dans le village; car autrement l'on n'y scauroit passer avec des mules acause de la rapidité du courant de l'eau, & de la quantité des rocher qui sont dans la riviere, dont l'eau descend avec grande force.

De ce village-là, où nous ne nous arrestâmes que pour boire un verre de chocolarte & pour faire repaître nos mules, nous allâmes le mesme jour à Aguachapa, qui est à dix lieuës au delà, & assez proche de la mer du Sud, & du port de la Trinité où nous arrivâmes sur le soir, ayans fait ce jour-là & partie de la nuit plus de vingt lieuës sur des montagnes & par des chemins tous pierreux depuis le village des esclaves jusqu'à celuy-cy.





CHAPITRE II.

Continuation de son voyage jusqu'à Realejo port sur la mer du Sud, & de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route.

CE village de la Trinité est fort renommé dans ce pays-là pour deux choses ; la première est la poterie qui s'y fait, qu'on dit estre encore meilleure que celle de Mixco ; l'autre est un lieu qui est environ à demie-lieuë de-là, que les Espagnols disent & croient assurément que c'est une des bouches de l'Enfer.

Car il en sort continuellement une fumée noire & épaisse qui sent le soufre avec des bouffées de feu de fois à autre, & la terre dont cette fumée sort est basse & nullement élevée, & personne n'en a jamais pu approcher

des Indes Occidentales. 9

pour en sçavoir la cause ; car tous ceux qui l'ont voulu faire ont esté jetez à terre & en danger de perdre la vie.

Un Religieux de mes amis & qui estoit digne de croiance , m'assura sur son serment que voyageant par ce chemin-là avec un Provincial, il se resolut d'aller en ce lieu-là pour satisfaire sa curiosité, & sçavoir la cause de tous ces étranges discours qu'on faisoit de cette fumée dans tout le pays.

Comme il s'en fut approché environ à deux cens cinquante pas, il dit qu'il ouït un bruit si horrible, qu'avec la puanteur de la fumée il en pensa tomber à terre, & fut obligé de se retirer aussi-tost ; & ensuite fut attaqué d'une fièvre chaude dont il pensa mourir.

D'autres disent qu'en s'en approchant ils ont ouï de grands cris, comme si c'estoient des personnes qui fussent tourmentez, avec des bruits de chaînes de fer & choses semblables, qui leur donnoient lieu de s'imaginer que c'estoit une des bouches de l'Enfer ; mais comme j'estime que c'est une simplicité à ces gens-là de croire cela, je

laisse au lecteur d'en faire tel jugement qu'il voudra.

Pour moy je n'en sçauois dire autre chose sinon que j'ay veu la fumée, & qu'ayant interrogé les Indiens s'ils n'en sçavoient point la cause, ou s'ils ne s'en estoient point approchez de près?

Ils me répondirent qu'ils ne sçavoient point d'où cela pouvoit venir, qu'ils n'en avoient jamais osé approcher, & qu'ils avoient vu des voyageurs qui l'ayant entrepris avoient esté jettez à terre comme morts, ou surpris d'une frayeur soudaine & ensuite de la fièvre, de sorte que leur ayant témoigné que j'avois dessein d'y aller, ils me dirent que je m'en donnasse bien de garde, & qu'assurement je me mettrois au hazard de perdre la vie.

Mais ce ne fut pas tant la crainte de cet enfer des Espagnols comme on l'appelle en ce pays-là, qui me fit partir en diligence de ce lieu, que l'aprehension que j'avois de rencontrer quelqu'un qui vint pour m'arrester.

Car sur la minuit je partis de-là, & m'en vins déjeûner à un grand village nommé *Chalevapán*, où les Indiens qui

voient Pocomans me receurent fort
en, parce que je parlois le langage
conchi ou Pocoman comme eux, &
vuloient me retenir afin que je leur
eschasse le dimanche ensuivant, ce
ne j'aurois fait si je n'eusse esté obligé
par une plus forte consideration à me
tirer en diligence.

Je me trouvay en peine en ce lieu-là
comment je pourrois faire pour passer
par saint Salvador qui est une ville d'Es-
pagnols, & où il y a un Convent de
Religieux de l'Ordre de saint Domini-
que que j'aprehendois sur tous autres,
parce que j'estois connu de la plus-
part d'entr'eux.

C'est pourquoy je me resolus lors
que j'approcherois de la ville de me dé-
tourner du chemin, & de m'en aller à
quelque ferme d'Espagnols comme si
je m'estois égaré, & y passer le temps
jusqu'au soir en beuvant du chocolatte,
en discourant & faisant bien repâître
mes mules, afin que je pusse ensuite
de cela marcher toute la nuit, & que
le lendemain matin je me pusse trou-
ver bien éloigné de cette ville, & des
Religieux qui demeuroient dans les

villages Indiens qui sont aux environs.

Cette ville de saint Salvador n'est pas riche, & n'est gueres plus grande que Chiapa.

Il y a un Gouverneur Espagnol, & elle est située environ à quarante lieues de Guatimala, estant environnée de hautes montagnes du côté du Nord qu'on appelle *Chuntales*, où les Indiens sont fort pauvres.

Dans le fonds où la ville est bâtie y a quelques moulins à sucre, & l'on fait aussi de l'indigo; mais les principales fermes sont celles où l'on nourrit du bétail.

Sur le soir je partis de cette ferme après m'y estre bien rafraîchy & faire repaître mes mules, & sur les huit heures du soir je passay par la ville sans estre reconnu de personne.

Mon dessein estoit d'arriver le lendemain matin à une grande riviere qu'on nomme *Rio de Lempa*, qui est à deux lieues de saint Salvador; car à deux lieues de-là demouroit un Religieux Indien dépendant du Convent de saint Salvador qui me connoissoit particulièrement.

Mais je fis une si grande diligence que devant le point-du-jour je passay par ce village, & devant qu'il fut sept heures du matin j'arrivay à la riviere, où je rencontray mon Indien de Mixco qui estoit prest de passer avec mon bagage, & qui sur les trois heures du matin estoit party de deux lieuës de ce village; de sorte que j'eus une grande joye de l'avoir rencontré & mes malades où estoit une bonne partie de mon Indien.

Je me reposay un peu de temps en ce lieu près de la riviere pour laisser paître mes mules, & mon Indien fit du feu & m'appresta du chocolate.

L'on tient que cette riviere de Lemba est la plus large & la plus grande de toutes celles qui sont dans la Province de Guatimala, & l'on y entretient ordinairement deux bacs pour passer ceux qui voyagent avec leurs mules.

Cette riviere a ce privilege que si quelqu'un a commis quelque crime du côté de Guatimala ou de saint Salvador, ou de l'autre côté de saint Michel ou de Nicaragua, s'il se peut retirer & la passer, de l'autre côté il est en surêté,

14 *Nouvelle Relation*

& pas un des Officiers de la Justice côté où il s'est sauvé ne peut rien faire contre luy pour le crime qu'il a commis, ny l'on ne sçauroit non plus l'aider à rester pour ses dettes.

Quoy que par la grace de Dieu je ne prenois pas la fuite pour l'une ny pour l'autre de ces deux choses, ce m'estoit pourtant une grande consolation de voir que je m'en allois passer dans un pays privilégié où j'esperois d'estre en sûreté, & que s'il y avoit quelqu'un qui me poursuivit il ne passeroit pas la riviere de Lempa; mon Negre prit à rire de la pensée que j'avois, & me dit qu'il m'affuroit qu'il n'y avoit plus rien à craindre & que tout iroit bien.

Nous passâmes fort heureusement la riviere, & de-là nous fusmes avec nôtre Indien à un petit village d'Indiens qui estoit à deux lieuës de-là, où nous fîmes le meilleur repas que nous eussions fait depuis que nous estions partis de Petapa, & laissâmes reposer nos mules jusqu'à quatre heures du soir que nous partîmes de ce lieu pour aller à un autre petit village qui est un

deu à plus de deux lieuës de-là, passant
à travers d'une campagne sablonneuse
qui est plate & toute unie.

Le lendemain nous n'avions que dix
lieuës à faire pour arriver au village de
saint Michel qui appartient aux Espa-
gnols, & quoy que ce ne soit pas une
ville, il est pourtant presque aussi grand
que saint Salvador, & il y a un Gou-
verneur Espagnol.

Il y a aussi un Convent de Religieu-
ses, & un autre des Religieux de la Mer-
cy qui me receurent fort bien chez
eux ; car je commençay à me montrer
en ce lieu-là & à ne me plus cacher,
estant resolu de vendre ma mule, & de
m'en aller par eau ou par un bras de
mer à un village de Nicaragua qu'on
appelle la *Vieja*.

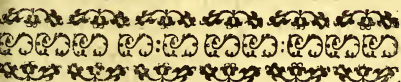
J'avois aussi envie de renvoyer mon
Indien ; mais parce qu'il luy fâchoit de
me quitter que je ne fusse arrivé à la
ville de Grenade où il me vouloit
voir embarquer, j'y consentis volon-
tiers, parce que je sçavois qu'il estoit fi-
delle, qu'il avoit bien conduit mes
hardes jusqu'en ce lieu-là, & qu'il
sçavoit le chemin qu'il falloit tenir

pour aller à la ville de Grenade:

De sorte que je l'envoyay par terre à Realejo ou à la Vieja, qui sont fort proches l'un del'autre & à trente lieues de saint Michel, & demeuray ce jour-là & le lendemain jusqu'à midy en ce lieu, où je vendis ma mule, parce que je sçavois bien que depuis Realejo jusqu'à Grenade je pouvois avoir une mule des Indiens pour une journée sans qu'il m'en coutât rien.

J'envoyay aussi la mule de mon Negre par terre avec l'Indien, & le lendemain je m'en allay au Golphe qui est à trois ou quatre milles de saint Michel, où je m'embarquay l'apresdinée avec plusieurs autres passagers, & le lendemain sur les huit heures du matin j'arrivay à la Vieja, aulieu qu'il m'auroit fallu employer trois jours à aller par terre.





CHAPITRE III.

Son départ de Realejo sur la mer du Sud ; son voyage jusques à Grenade ; description d'un Volcan des villes de Leon & de Grenade, & de la Province de Nicaragua, & de ce qu'il y a remarqué de plus considerable.

LE lendemain mon Indien arriva sur le soir, & nous fusmes ensemble à Realejo, qui est un Port sur la mer du Sud qui est foible & nullement fortifié, où si j'eusse voulu demeurer quinze jours j'aurois pu m'embarquer pour Panama, pour aller de-là à Porto-bello & attendre en ce lieu-là les Gallions d'Espagne.

Mais je consideray que les Gallions n'y aborderoient que vers les mois de Juin ou de Juillet, & qu'en attendant

un si long-temps je dépenserois beaucoup ; j'eusse pourtant bien voulu auparavant cela avoir pris cette occasion : car à la fin je fus obligé d'aller à Panama & à Porto-bello.

De-là jusqu'à la ville de Grenade le chemin est si égal & si beau, qu'avec l'abondance des fruits & de toutes les choses nécessaires à la vie qui se trouvent en ce pays-là, l'on peut dire avec raison que la Province de Nicaragua est comme le Paradis terrestre de l'Amérique.

La ville de Leon est située entre Realejo & celle de Grenade, proche d'un Vulcan de feu ou d'une montagne ardente, qui s'ouvrit autres-fois par le haut & causa beaucoup de dommage dans tout le pays aux environs ; mais depuis ce temps-là il a cessé de brûler, de sorte que les habitans n'en craignent plus rien apreset, seulement l'on y void par fois un peu de fumée, ce qui marque pourtant qu'il y a encore quelque substance sulphurée dedans cette montagne.

Il y eut un Religieux de la Mercy, qui s'imagina avoir découvert un grand

refor en ce lieu-là , capable de l'enrichir luy & tous ceux du pays , s'estant persuadé que le métal qui bruloit dans le Vulcan estoit de l'or ; de sorte qu'il fit faire un grand chauderon & le fit attacher à une chaîne de fer , afin de le descendre au bas de l'ouverture de la montagne , pensant qu'il le retireroit plein de cet or fondu , & qu'il auroit assez de quoy se faire Evesque. & enrichir tous ses parens ; mais la force de ce feu fut si grande , qu'il n'eut pas si-tost descendu le chauderon qu'il se détacha de la chaîne , & fut aussi-tost fondu.

Cette ville de Leon est fort bien bâtie ; car le plus grand plaisir des habitans est d'avoir de belles maisons , & de jouïr des plaisirs de la campagne où ils trouvent abondamment tout ce qui leur est necessaire pour la vie , plutôt qu'à accumuler de grandes richesses ; aussi l'on n'y rencontre pas des gens riches comme en beaucoup d'autres endroits del' Amerique.

Ils se contentent d'avoir de beaux jardins , de nourrir des perroquets , & d'autres oyseaux qui chantent ; d'avoir abondance de viande & de poisson à

bon marché, de demeurer en de jolies maisons, & mener une vie douce & oisive sans se soucier beaucoup du trafic quoy qu'ils ayent le lac tout proche d'eux, d'où il part tous les ans des vaisseaux pour la Havane par la mer du Nord, & à Realejo par la mer du Sud d'où ils pourroient trafiquer commodément au Peru & à Mexique, s'ils en avoient le dessein & qu'ils osassent se hasarder à aller si loin que cela.

Les gentils-hommes de cette ville sont presque aussi vains & aussi fous que ceux de Chiapa.

C'est aussi particulièrement acausé des délices dont on y jouit, que toute la Province de Nicaragua est nommée par les Espagnols le paradis de Mahomet.

Le chemin est tout plat & uni depuis la ville de Leon jusqu'à celle de Grenade, où j'arrivay heureusement & avec beaucoup de joye, esperant de n'avoir plus de voyage à faire par terre jusqu'à ce que je débarquasse à Douvre en Angleterre.

Deux jours après que je fus arrivé en ce lieu-là, & que je me fus un peu reposé en jouïssant de l'agréable vûe

du lac, je pensay à renvoyer mon Indien & mon Negre.

Mais le bon & fidelle Michel Delva ne me voulut jamais quitter qu'il ne m'eut vû embarquer, & que je n'eusse plus besoin de luy demeurant à terre.

L'Indien eut bien voulu aussi demeurer, mais je ne le voulus pas, parce que je consideray qu'il avoit une femme & des enfans, & qu'il estoit necessaire qu'il s'en retournât chez luy pour avoir soin de sa famille.

Il estoit aussi content de s'en retourner à pied qu'à cheval, & vouloit mesme que je vendisse mes mules pour en tirer ce que je pourrois; mais comme je vis son bon naturel je jugeay que je ferois mieux de le recompenser en argent, que de luy laisser une mule route harassée & fatiguée du chemin & qui pouvoit mourir à son retour; de sorte que je luy donnay de quoy non seulement loüer des mules par le chemin & payer sa dépense de bouche; mais aussi de quoy s'aider quand il seroit de retour chez luy.

Enfin après avoir jetté beaucoup de larmes, en disant qu'il apprehendoit de

ne me revoir jamais, il prit congé de moy trois jours après que nous fûmes arrivez dans la ville de Grenade.

Après que mon Negre & moy fûmes demeurez tous seuls, la premiere chose que nous fîmes fut de songer à nous deffaire des deux mules qui avoient apporté l'Indien & mes hardes, dont je retiray encore quatre-vingt-dix pieces de huit après un si long voyage, & crus qu'elles estoient assez bien vendûes.

Je voulois aussi que Michel Delva vendit celle sur laquelle il estoit venu avec moy & qui luy appartenoit, luy promettant de luy en acheter une autre meilleure, & qui seroit plus capable de le ramener ; mais ce bon Negre avoit tant d'amitié pour moy qu'il ne voulut jamais souffrir que je fisse cette dépense- considerant la longueur du voyage que j'avois à faire.

Après cela comme nous apprîmes que les fregates ne partiroient pas encore de quinze jours, nous nous resolumes de ne demeurer qu'un jour ou deux dans la ville, pour en considerer la beauté & voir ce qu'il y avoit de

plus remarquable, & puis nous retirer
à la campagne en quelque village des
indiens proche de-là où nous ne pû-
rions estre découverts de personne, en
allant de fois à autre dans la ville pour
traiter de mon passage en l'une de ces
fregates, pour aller à la Havane ou à
Carthagene.

De peur que dans le temps du grand
abord des troupes de mulets, qui y ap-
portent de l'indigo & de la cochenille
de Guatimala pour charger sur les fre-
gates, il s'y trouvat quelqu'un qui nous
put reconnoistre.

Ce que nous vismes de remarquable
en cette ville-là, sont deux Convents
des Religieux de la Mercy & de l'Or-
dre de saint François, & un de Reli-
gieuses qui est fort riche, avec une E-
glise Parroissiale qui est comme l'E-
glise Cathedrale, parce que l'Evesque
de Leon y demeure bien plus ordinaire-
ment qu'en sa ville Episcopale.

Les maisons y sont aussi beaucoup
plus belles que dans la ville de Leon,
& il y a beaucoup plus d'habitans, &
entr'autres divers marchands, dont il
y en a quelques-uns qui sont fort ri-

ches, qui trafiquent à Carthagene, à Guatimala, à saint Salvador, & à Comayagua, & par la mer du Sud à Panama & au Peru.

Mais au temps du départ des fregates, l'on peut dire que cette ville est l'une des plus riches qui soit dans toute cette partie Septentrionale de l'Amerique.

Car les marchands de Guatimala craignans d'envoyer leurs marchandises par le Golphe des Hondures, parce qu'ils ont esté pris souvent par les Hollandois entre ce lieu-là & la Havane, estiment qu'il y a plus de sureté de les envoyer par les fregates à Carthagene, parce que les Hollandois ne se rencontrent pas si souvent sur cette route que sur l'autre.

De mesme bien souvent lors qu'on sçait qu'il y a des navires en mer ou vers le Cap de saint Antoine, l'on transporte aussi l'argent des revenus du Roy par cette voye du lac de Grenade à Carthagene.

Lorsque j'y estois, devant que de m'estre retiré dans un village Indien, il y entra dans un jour pour le moins
trois

trois cens mulets venans de saint Salvador & de Comayagua , chargez d'indigo, de cochenille, & de cuirs ; & deux jours après il y arriva trois autres troupes de mulets venant de Guatimala , dont l'une portoit l'argent des revenus du Roy , la seconde estoit chargée de sucre , & l'autre d'indigo.

Je n'apprehendois pas ceux qui estoient venus les premiers : mais les derniers furent cause que je me tins renfermé dans mon logis , de peur qu'en allant à la promenade je ne fusse reconnu par quelqu'un de ceux qui estoient venus de Guatimala , qui se retirèrent pourtant aussi-tost qu'ils eurent déchargé leurs mulets , & par leur départ me mirent en liberté, m'estant rendu volontairement prisonnier dans mon logis à cause d'eux.

Mais craignant qu'il n'en vint d'autres qui me donnassent encore la même frayeur que j'avois eüe , jem'en allay dans un village qui estoit hors de leur chemin à une lieuë de la ville de Grenade, où je me divertissois à me promener en divers lieux à la campagne, & où je fus souvent regalé par les

Religieux de la Mercy à qui appartiennent la plupart de ces villages.

Mais ils me dirent tant de choses de ce passage des fregates jusqu'à Carthagene, que cela me fit presque perdre l'envie de suivre ce chemin.

Car quoy que dans le temps que ces vaisseaux-là font voile sur le lac, ils navigent en assurance & sans aucune apprehension, neantmoins lorsqu'ils descendent du lac en la riviere, qu'on appelle en cet endroit *El Desaguadero* pour descendre après cela dans la mer c'est-là où est la grande difficulté, & qui fait que ce petit voyage dure quelquefois deux mois.

Car en certains endroits la chute des eaux est si grande entre les rochers que bien souvent l'on est obligé de décharger les vaisseaux & puis après les recharger, avec l'aide des mulets qu'on entretient exprés pour porter les marchandises, & de quelques Indiens qui demeurent le long de la riviere, & ont soin des magasins où l'on serre les marchandises pendant que ces vaisseaux traversent tous ces lieux dangereux pour aller à l'endroit d'un autre ma

gasin où les mulets viennent apporter les marchandises & où l'on les charge derechef dans les fregates.

Outre cet embarras, qui ne peut estre qu'ennuyeux aux passagers de se voir ainsi arrestez à tout moment pendant leur voyage, il y a une si grande quantité de moucherons que l'on n'a aucun plaisir sur la route, & la chaleur est si insupportable en certains endroits que plusieurs en meurent devant que d'arriver à la mer.

Quoy que tout cela me déplût extrêmement, néanmoins je me consolay en pensant que ma vie estoit entre les mains de Dieu, que les fregates passoient tous les ans par là, & que rarement on en voyoit perir quelque une.

Je fus de fois à autre à la ville de Grenade, pour faire marché pour mon passage, sçavoir le temps precis du départ des fregates, & me fournir de chocolatte & d'autres choses qui m'estoient necessaires pendant le voyage, ayant fait marché avec le maistre d'une fregate de ce que je luy devois donner pour ma nourriture à sa table.

L'on avoit resolu que les fregates partiroient dans quatre ou cinq jours lorsque tout à coup l'on se vid arresté par un ordre exprés venu de Guatimala qui deffendoit aux fregates de partir cette année, parce que le President & toute la Cour avoient eu avis certain qu'il y avoit des navires Anglois ou Hollandois en mer, qui se tenoient à l'embouchure de la riviere du Desaguadero & qui attendoient les fregates de Grenade, que par fois ils couroient aussi autour des isles de saint Jean & de sainte Catherine, que les Anglois occupoient alors & nommoient la Providence, ce qui avoit jeté la terreur parmy tous les marchands de ce pays, & donnoit sujet au President d'assurer les revenus du Roy, de peur qu'on ne l'accusat de negligence, & de n'avoir pas donné les ordres necessaires pour retenir les fregates dans le temps qu'il le pouvoit faire estant averti du danger qu'il y avoit sur les côtes.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup voyant que je ne sçavois de quel côté me tourner ; de sorte que cela me fit penser au navire qui estoit à Realejo

prest à partir pour Panama, estimant que je pourrois prendre cette route; mais après que je m'en fus enquis, quelques marchands m'assurèrent qu'il estoit parti depuis peu de jours.

Je jettay ensuite les yeux sur Comayagua & Truxillo & sur les navires des Hondures; mais ce n'estoient que de vaines pensées qui procedoient de l'agitation de mon esprit & de l'embaras où j'estois: car ces navires estoient aussi partis sans qu'il y eut resté un seul petit vaisseau qui portat des nouvelles de la Havane ou de Carthagene, par ce qu'ordinairement ces deux villes s'en envoient quelqu'un l'une à l'autre pour se donner avis des navires qui sont en mer; mais cela estoit aussi fort hazardeux, & mes amis ne me conseillerent pas de m'embarquer sur ces petits vaisseaux.

Cela me mit encore dans une plus grande incertitude qu'auparavant; la seule consolation que j'avois estoit qu'il y avoit beaucoup d'autres passagers avec moy, que je sçavois qu'il falloit necessairement que d'une façon ou d'autre ils partissent de là; c'est pourquoy

je me refolus de les suivre par mer ou par terre.

Nous fimes là-dessus deffein tous ensemble de freter une fregate pour nous porter à Carthagene ; mais nous en fumes refusez : car personne ne voulut hazarder sa vie & son vaisseau pour l'amour de nous.

Comme nous estions en cette peine, nous enquerant des marchands ce que nous pourrions faire pour passer en Espagne cette année, ou aller jusqu'à la Havane ou à Carthagene, l'un d'entre'eux qui avoit de l'affection pour nous nous conseilla d'aller à Costa-rica, où nous pourrions apprendre à Carthago des nouvelles de quelque vaisseau qui iroit à Porto-belo, soit de la riviere qu'on appelle de *los Anzuelos*, ou de la riviere de *Suere*, d'où il avoit accoutumé chaque année de sortir de petites fregates qui portoient des farines, des jambons, des volailles, & d'autres provisions pour les Gallions qui estoient à Porto-belo.

Ce voyage-là nous sembla bien rude & bien difficile, parce qu'il y avoit près de cent cinquante lieuës à faire à

travers des montagnes & des deserts , où nous ne verrions plus les beautez des Provinces de Guatimala & de Nicaragua , & peut-estre mesme qu'après cela nous ne rencontrerions aucune fregate qui allât à Porto-belo.

Mais nous avions tous si peu d'envie de retourner à Guatimala d'où nous estions venus , que nous aimions mieux aller plus loin & nous exposer à toutes ces difficultez , pourvu que nous pussions enfin trouver quelque vaisseau qui nous portât au lieu où estoient les Gallions , qui ne devoient aborder à Porto-belo que vers les mois de Juin ou de Juillet.

C'est pourquoy nous nous resolumes trois Espagnols & moy d'aller à Costarica , pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

Chacun d'eux avoit aussi bien que moy la voiture d'une mule , mais ils n'en avoient point pour monter dessus ; desorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux estoit d'en acheter chacun une pour les porter , esperant après le voyage de les revendre à Costaricca , & de louer des mulets & des Indiens pour

porter leurs hardes de village en village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois vendue à saint Michel, ou l'une de celles dont je m'estois défait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en estre bien-tost pourvu d'une par le moyen de mon Negre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante piéces de huit, & avec laquelle je m'assurois bien de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidele Negre eut bien voulu encore faire ce voyage-là avec moy, & mesme aller par tout le monde si je l'eusse souhaité; mais je ne le voulus pas & le remerciay de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moy; de sorte qu'après luy avoir donné une somme dont il se trouva fort content, je le renvoyay esperant que la compagnie de ces trois Espagnols me suffiroit.



CHAPITRE IV.

Leur départ de la ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une enorme grandeur dont ils furent poursuivis ; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette ville, & du pays par où ils passerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous servir de guide nous partîmes tous quatre de Grenade, ou pendant deux jours nous eûmes le contentement de jouir des délices de ce paradis de Mahomet, trouvant par tout les chemins plats & tout unis, les villages agreables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le second jour après estre sortis de

la ville, nous fumes extrêmement é-pouvantez par un grand & monstreux cayman ou crocodile, qui estant sorti du lac auprès duquel nous passions se baignoit dans une lacune d'eau, où il se tenoit au travers en attendant sa proye, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne sçachans ce que c'estoit nous pensions que ce fut un arbre qu'on eut abbatu, ou qui fut tombé dans l'eau, jusqu'à ce qu'en passant tout auprès nous remarquâmes les écailles du crocodile, & vîmes ensuite que ce monstre commençoit à se remuer & à vouloir s'élancer contre nous; de sorte que cela nous obligea de nous éloigner bien-viste de la; mais ce monstre qui vouloit que quelqu'un de nostre troupe luy servit de proye se mit à courir après nous, ce qui nous donna une frayeur extraordinaire voyant qu'il estoit sur le point de nous atteindre.

Mais un des Espagnols qui connoissoit mieux le naturel de cet animal que les autres, nous cria de nous détourner à côté du chemin, puis de marcher quelque temps tout droit en avant, & puis

retourner de l'autre côté, & en cette maniere aller toujours en tournoyant tantost d'un côté tantost de l'autre.

Cet avis sans doute nous sauva la vie : car par ce moyen nous lassâmes ce monstre & nous échapâmes de luy, qui sans cela nous auroit attrapez & en auroit tué quelqu'un ou du moins une de nos mules, si nous eussions continué d'aller toujours tout droit.

Car il couroit aussi vite que nos mules quand nous allions tous droit, mais pendant qu'il tournoyoit ainsi, acause que son corps estoit pesant nous avions le temps de gagner chemin & prendre avantage sur luy, jusqu'à ce qu'enfin nous le lassâmes bien loin derriere-nous.

De sorte que nous apprîmes par-là la nature de cet animal, dont la grandeur du corps n'empêche point qu'il ne coure en avant aussi vite qu'une mule ; mais comme l'elephant a de la peine à se relever lorsqu'il est tombé à terre ; de mesme ce monstre qui est pesant & roide se trouve fort embarrassé lorsqu'il est obligé de tourner tout son corps.

Nous rendîmes graces à Dieu de ce qu'il nous avoit délivrez d'un si grand peril ce jour-là, prenans garde comme nous passions sur le bord de ce lac de ne pas tomber une seconde fois dans un danger pareil à celuy d'où nous venions de sortir.

L'on peut reconnoistre la grandeur de ce lac de Grenade, en ce que la deuxième & troisième journée de nostre voyage où nous avons fait pour le moins vingt lieuës depuis que nous estions partis, nostre chemin en estoit encore tout proche.

Après que nous l'eusmes perdu de vûë, nous entrâmes dans des chemins difficiles & pierreux, qui penchoient plus du côté de la mer du Sud que de celle du Nort.

Et dans tout le reste de nostre voyage jusqu'à Carthago, nous ne vîmes rien de considerable que de grands bois du côté de la mer du Sud, où il y a des arbres qui sont fort propres à bâtir de bons navires, & plusieurs montagnes & lieux deserts où il nous fallut coucher quelquefois deux nuits durant dans les bois ou à la campagne, & fort

éloignez d'aucun village ou des habitations des Indiens.

Nous avions pourtant cette consolation dans tous ces lieux deserts d'avoir toujours une guide avec nous, & que nous y trouvions des cabanes pour nous loger, que les Magistrats des lieux voisins ont fait bâtir pour la commodité de ceux qui voyagent par-là.

Enfin après avoir passé une infinité de dangers nous arrivâmes à la ville de Carthago, que nous ne trouvâmes pas si pauvre qu'on nous avoit dit à Guatimala & à Nicaragua.

Car comme nous fumes obligez de nous enquerir des marchands pour changer de l'or & de l'argent, nous en trouvâmes qui estoient fort riches, & qui trafiquoient par terre & par mer à Panama, & par la mer à Porto-belo, à Cathagene, & à la Havane, & de-là en Espagne.

Il y a environ quatre cens familles dans la ville, qui est gouvernée par un Gouverneur Espagnol.

Il y a aussi un Evesché, & trois Convents, deux de Religieux & un de Religieuses.

D'abord que nous fûmes arrivés nous nous mîmes à chercher ce que nous avoit fait traverser tant de montagnes, de bois, & de deserts, qui estoit de trouver l'occasion de nous embarquer pour aller à Porto-belo ou Carthagene; nous apprîmes qu'il y avoit une fregate qui estoit sur le point de sortir de la riviere de *los Anzuelos* & une autre de la riviere de *Suere*; de sorte qu'ayans sçeu qu'il nous seroit plus commode d'aller à *Suere* qu'à l'autre riviere, parce qu'on trouveroit plus de vivres sur le chemin, plus de villages d'Indiens, & de fermes d'Espagnols, nous nous résolûmes après avoir demeuré quatre jours à Carthago, d'entreprendre encore un nouveau voyage vers la mer du Nort.

Nous trouvâmes que ce pays estoit montagneux en plusieurs endroits, où il y avoit pourtant de certaines vallées où l'on recueilloit de fort bon bled, que les Espagnols demeuroient en de bonnes fermes, qui aussi bien que les Indiens nourrissoient quantité de peuples; mais nous trouvâmes que les villages des Indiens estoient beaucoup

différents de ceux que nous avions laissé derrière dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & les habitans rudes & incivils, quoy qu'ils soient autant assujettis par les Espagnols que ceux de ces pays-là.

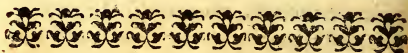
Nous arrivâmes si à propos à la rivière de Suere, que nous ne demeurâmes que trois jours dans une ferme Espagnole qui en est proche, après quoy nous partîmes de ce lieu-là.

Le maistre de la fregate fut ravi d'avoir nostre compagnie, & m'offrit de me conduire pour rien, ne me demandant autre chose sinon que je priaisse Dieu pour luy, & qu'il nous voulut faire la grace que nous pussions faire nostre voyage en sureté, esperant que dans trois ou quatre jours nous serions arrivez.

Les marchandises que nous avions dans nostre vaisseau n'estoient que du miel, des cuirs, du lard, des farines, & des volailles.

Il nous dit que le plus grand danger qu'il y avoit estoit de sortir de la rivière, qui en certains endroits court fort vite, & en d'autres est fort basse &

40 *Nouvelle Relation*
pleine de rochers jusqu'à ce qu'on en-
tre dans la pleine mer.



CHAPITRE V.

*Dé ce qui leur arriva depuis leur
embarquement jusqu'à la prise de
la fregate sur laquelle ils estoient
par un mulattre nommé Diaguil-
lo qui commandoit une frega-
te en course sous un pavillon Hol-
landois.*

NOus sortimes fort heureusement
de la riviere, mais nous n'eûmes
pas fait plus de vingt lieues que nous
découvrimes deux navires qui faisoient
voile tout droit à nous ; de sorte que le
cœur commença à nous battre, & nous
nous apperçumes que le maistre de la
fregate avoit peur aussi bien que nous,
craignant que ce ne fussent des navires
Anglois ou Hollandois.

. Mais comme nous n'avions point de
canon,

canon ny d'autres armes que quatre ou cinq mousquets & demie-douzaine d'épées, nous crumes que le meilleur pour nous estoit de prendre la fuite nous confiant en la legereté de nostre vaisseau.

Cela ne nous sauva pourtant pas ; car devant que nous eussions fait cinq lieues en fuyant vers Porto-belo, nous découvrimes de nos hunes que ces deux navires estoient Hollandois ; & qu'ils alloient trop vite pour nostre petit vaisseau, sur lequel l'un d'entr'eux arriva qui estoit un navire de guerre & trop fort pour nous, qui par une volée de canon nous commanda de baisser les voiles ; de sorte qu'il nous fallut rendre sans combattre dans l'esperance d'en avoir meilleur quartier.

Je ne scaurois bien représenter la diversité des tristes pensées qui en ce moment-là ne percerent le cœur, qui estoit encore plus abaissé que les voiles de nostre vaisseau.

Combien de fois me representay-je le visage épouvantable de la mort ? & lorsque je pensois me consoler & me résoudre, je me voyois en mesme

temps privé d'esperance de retourner jamais en ma patrie où je m'estois tant de fois souhaité.

Enfin je me voyois sur le point de perdre en un moment tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, & contraint d'offrir malgré-moy à un Hollandois, ce qui m'avoit esté donné de bonne volonté par les Indiens de Mixco, de Pinola, d'Amatitlan, & de Petapa.

Mais toutes ces pensées furent bientôt interrompuës par les Hollandois, qui vinrent aborder nostre fregate plus vite que nous n'eussions voulu.

Quoy que leurs épées, leurs mousquets & leurs pistolets ne nous donnassent que trop de crainte; neantmoins dans nostre malheur nous eûmes quelque sorte de consolation, lorsque nous scûmes qui estoit celuy qui les commandoit, esperant que comme il avoit pris naissance & esté nourri entre les Espagnols, que nous en recevriens un traitement plus favorable que des Hollandois qui n'avoient pas grand sujet d'aimer la nation Espagnole.

Le Capitaine de ce navire Hollan-

dois qui nous prit estoit un mulatre nommé Diaguillo, nay & élevé dans la Havane où il avoit encore sa mere, que je vis & avec qui je parlay cette mesme année, lorsque les Gallions y aborderent pour attendre les autres qui devoient venir de Vera-Cruz.

Ce mulatre ayant esté mal-traité par le Gouverneur de Campeche au service duquel il estoit, se voyant au desespoir de n'en pouvoir tirer raison se hazarda dans un bateau & se mit en mer, où il rencontra en mesme temps certains vaisseaux Hollandois qui atendoient à faire quelque prise.

Dieu voulut qu'il abordât heureusement ces vaisseaux où il esperoit trouver plus de faveur qu'entre ses compatriotes, il se rendit à eux, leur promettant de les servir fidelement contre ceux de sa nation qui l'avoient maltraité, & mesmes l'on me dit du depuis qu'on luy avoit fait donner le fouët à Campeche.

Ce mulatre se montra depuis cela si affectionné & si fidele aux Hollandois, qu'il acquit beaucoup de reputation entre eux, & on le maria à une personne

de leur nation, & ensuite il fut fait Capitaine d'un navire sous ce brave & genereux Hollandois que les Espagnols craignoient tant, & qu'ils nommoient *Pié-de-palo* ou jambe de bois.

Ce fut donc ce fameux mulatre qui aborda nostre fregate avec ses soldats, où il n'auroit pas trouvé dequoy recompenser sa peine si n'eût esté les offrandes des Indiens que je portois, dont je perdis ce jour-là la valeur de quatre mille pieces de huit en perles & pierreries, & près de trois mille en argent comptant.

Les autres Espagnols y perdirent aussi chacun quelques centaines d'écus, qui fut une prise si agréable aux Hollandois qu'ils en méprisèrent nos marchandises grossieres de lard, de farines, & de volailles, & nostre argent leur fut beaucoup plus doux que tout le miel qui estoit dans nostre vaisseau.

J'avois aussi d'autres hardes, comme un lit pour me coucher, quelques livres, des tableaux peints sur du cuivre, & des habits, que je demanday à ce Capitaine mulatre, qui considerant mon ordre me les donna liberalement, en

me disant qu'il falloit que je prisse patience, & qu'il ne pouvoit pas disposer autrement de mes perles & de mon argent, se servant aussi du commun proverbe; si la fortune est aujourd'huy de mon côté demain elle sera du tien, & ce que j'ay gagné aujourd'huy je le puis perdre demain.

Cela me fit aussi appliquer à moy-mesme ce que l'on dit ordinairement, que le bien qui est mal-acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup tout ce que l'aveugle devotion des Indiens m'avoit fait acquerir parmy eux; de sorte qu'au lieu de toutes ces offrandes-là j'offris ma volonté resignée à celle de mon Dieu, le suppliant de me donner la patience qui m'estoit necessaire, pour supporter une aussi grande perte que celle que je venois de faire.

J'avoüe que cela estoit rude à la chair & au sang; neanmoins je sentis une certaine vigueur spirituelle venant du ciel qui me fortifioit au dedans, & qui me fit connoistre la verité de ce que dit saint Paul au 12. chapitre de l'Epistre aux Hebreux, au verset 11. Qu'il n'y a

point de châtement present qui soit agreable, au contraire qu'il est fâcheux de souffrir ; mais qu'après il produit un fruit de Justice à ceux qui sont exercez par-là.

Car dès ce jour-là je me sentis en repos au dedans de moy-mesme, & dans une entiere resignation à la volonté de mon Dieu, que je souhaitois estre faite en la terre, en la mer, & dedans moy, comme elle l'est toujours dans le ciel.

Quoy que cela fut la meilleure & la principale consolation que je pouvois avoir, neanmoins par la permission du Createur je ne laissay pas d'en avoir encore du côté des creatures, en ce qu'il me fut laissé quelques simples & doubles pistoles que j'avois cousuës dans mon matelats, que ce capitaine me fit rendre par honnesteté & par la consideration de mon habit, & dans le pourpoint que j'avois sur moy, qui faisoient presque la somme de mille écus, qu'ils n'avoient point trouvé lorsqu'ils avoient fouillé mes hardes.

Après que le Capitaine & les Soldats eurent visité leur prise, ils songerent

à se rafraîchir des vivres qui estoient dans nostre bord ; de sorte que cet honneste Corsaire fit un dîné magnifique dans nostre fregate où il m'invita , & sçachant que j'allois à la Havane , entre plusieurs autres santez il beut celle de sa mere , me priant de la voir & de luy faire ses recommandations , & que pour l'amour d'elle il m'avoit traité aussi civilement qu'il luy avoit esté possible.

De plus il nous dit encore estant à table que pour l'amour de moy il nous vouloit rendre nostre fregate , afin que nous pussions retourner à terre , & que je pussé trouver quelque voye plus asseurée que celle-là pour aller à Porto-bello , & poursuivre mon voyage en Espagne.

Aprés dîné je conferay avec le Capitaine tout seul , & luy dis que je n'étois point Espagnol , mais Anglois de naissance , luy montrant la permission que j'avois eüe de Rome pour retourner en Angleterre , & partant qu'estant d'une nation qui n'estoit pas ennemie des Hollandois , j'esperois qu'il me feroit rendre ce qui m'appartenoit.

Mais tout cela ne servit de rien, & s'estant déjà rendu maître de tout ce qui estoit dans nostre vaisseau, il me répondit qu'il eût bien voulu pour m'obliger que cela eût dependu de luy, mais qu'il falloit que je souffrisse avec ceux avec qui je m'estois trouvé, & que je pouvois aussi-tost reclamer toutes les autres marchandises qui estoient dans le vaisseau.

Je le priay ensuite de me vouloir ramener avec luy en Hollande, afin que de là je pusse m'en aller en Angleterre; ce qu'il me refusa aussi, me disant qu'il alloit d'un lieu dans un autre, & qu'il ne sçavoit pas quand il pourroit retourner en Hollande, que tous les jours il estoit sur le point de se battre avec quelque navire Espagnol, & que si cela arrivoit ses soldats pendant la chaleur du combat me pourroient faire du mal, dans l'imagination que je pourrois leur nuire estant dans le vaisseau s'ils estoient pris des Espagnols.

Par ces réponses je vis bien qu'il n'y avoit point d'esperance de recouvrer ce qui estoit perdu; c'est pourquoy

quoy comme j'avois fait cy-devant, je me remis encore à la providence & à l'assistance de Dieu.

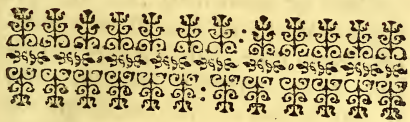
Les soldats & matelots du navire Hollandois s'employèrent avec diligence le reste de ce jour & le lendemain à décharger les marchandises de nostre fregate dans leur vaisseau, pendant que comme prisonniers nous estions transportez çà & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient estre satisfaits d'avoir nostre argent, nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de nostre lard, qu'ils avoient besoin de nos farines pour en faire du pain, de nostre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des souliers & des bottes; car ils emportèrent tout à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diaguillo ne fit laisser par une honnesteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la fregate, à peu près autant qu'il en falloit pour nous conduire jusqu'à terre dont nous

n'estions pas fort éloignez, & prirent de la sorte congé de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui estoient bien fâchez d'avoir eu de tels hostes il y en avoit quelques-uns qui prioient Dieu de n'estre jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudissoient, & particulièrement le mulatre qu'ils appelloient renegat, & enfin d'autres qui loüoient Dieu de ce qu'on leur avoit sauvé la vie; & tous ensemble nous retournâmes à Suer d'où nous estions sortis, où en montant la riviere nous pensames faire naufrage & perdre la vie après avoir perdu du nostre bien.





CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la riviere de Suere d'où ils estoient partis & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

Lorsque nous mêmes pied-à-terre, les Espagnols de ce lieu eurent compassion de ce qui nous estoit arrivé; de sorte qu'ils nous assisterent de leurs aumônes, & firent une queste entr'eux pour cela.

Les trois Espagnols qui estoient en ma compagnie perdirent tout leur argent & la pluspart de leurs meilleurs habits; mais ils avoient réservé quelques lettres de change dont ils devoient estre payez à Porto-belo, & j'eusse bien voulu en avoir autant au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans ce moment-là nous ne sçavions de quel côté nous devions tourner. Nous fimes dessein d'aller à la riviere de *los Anzuelos* ; mais l'on nous dit qu'il falloit necessairement que les fregates qui y estoient fussent parties, ou du moins qu'elles le seroient devant que nous y fussions arrivez, & que si elles ne s'estoient point arrestées sur le bruit qui estoit venu des navires Hollandois qui estoient en mer, qu'il falloit qu'elles fussent déjà prises, ou qu'elles ne pouvoient pas manquer de l'estre aussi bien que nous l'avions esté.

C'est pourquoy nous nous resolumes avec l'assistance charitable des Espagnols des environs de ce lieu-là, de nous en retourner à Carthago, & de là prendre quelque ordre meilleur que celui que nous avions tenu.

Par le chemin nous nous entretenimes de ce que chacun de nous avoit sauvé, & les Espagnols se vantoient qu'ils avoient encore des lettres de change qui leur seroient acquittées à Carthago, & qu'ils auroient de l'argent par ce moyen ; mais je ne leur voulus point declarer ce que j'avois, je leur dis feu-

lement que j'avois aussi sauvé quelque chose ; de sorte que nous demeurâmes tous d'accord de faire paroître nostre pauvreté pendant tout le chemin , afin que les Indiens & les Espagnols eussent pitié de nous , & nous témoignassent de la compassion pour la perte que nous avions faite.

Lorsque nous fûmes arrivez à Carthago , chacun témoigna estre touché de nostre malheur , & l'on fit des questes pour nous.

Et comme l'on attendoit de moy que je dirois la messe , & pourrois prêcher lorsque j'en serois prié , je m'y appliquay en sorte que je recommençay à me munir d'argent par ce moyen.

Neanmoins comme je vis bien que dans un pays pauvre comme celuy-là & où j'estois peu connu , je ne pouvois pas faire grand'chose pour m'en retourner avec honneur en Angleterre ; je me vis encore tenté de retourner à Guatimala , où j'estois assuré d'estre bien reçu par mes amis , & de m'y établir jusqu'à ce que j'eusse encore recüeilli dequoy m'en retourner.

Mais ayant remarqué que Dieti

estoit courroucé contre-moy, & m'avoit justement privé de tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, je pris une ferme resolution de continuer mon chemin pour m'en retourner en mon pays, quand mesme j'aurois dû mendier mon pain sur le chemin.

Mais de peur d'estre soupçonné par les Espagnols, & d'avoir du déplaisir pour ne pas faire les fonctions de ma profession, je me resolus de recevoir ce que l'on me donneroit en qualité d'étranger & de voyageur, pour mes predications & les autres exercices publics que l'on desireroit que je fisse.

Ayant donc repris courage, & estant toujours resolu de m'en retourner en Angleterre, je m'enquis à Carthago par quel moyen je pourrois aller à Porto-belo; mais cette porte où je pouvois avoir esperance estoit encore fermée, quoy que ma confiance en Dieu ne fut point diminuée.

En ce temps-là il arriva à Carthago environ trois cens mulets qui n'avoient point de charge, avec quelques Indiens, Espagnols, & Negres de Comayagua & Guatimala, qui les conduisoient par

terre au de-là des montagnes de Vera-gua pour les vendre à Panama.

Ce commerce qui se fait tous les ans, est le seul qui se fait par terre de Guatimala, de Comayagua, & de Nicaragua à Panama, au de-là de cet isthme ou espace de terre qui est entre la mer du Nort & la mer du Sud.

Ce chemin est fort dangereux, non seulement acause des mauvais chemins, des rochers & des montagnes qu'il faut passer, mais aussi acause de plusieurs nations barbares qu'il y a que les Espagnols n'ont pas encore assujeties, qui font souvent des insultes & tuent ceux qui passent avec des mulets au travers de leur pays, particulièrement s'ils font la moindre chose qui leur déplaist.

Mais nonobstant toutes ces difficultez, je ne laissay pas de penser à faire ce chemin avec les mulets & les Espagnols qui s'en alloient par terre à Panama; & les trois Espagnols qui estoient en ma compagnie estoient aussi presque de mesme avis que moy, sans que la providence divine qui conduit bien mieux les affaires des hommes qu'ils ne sçauroient faire eux-mesmes, nous

fit quitter ces pensées pour nostre bien & pour nostre salut, comme nous vîmes bien-tost après.

Car nous apprîmes à Nicoya qu'une partie de ces Espagnols & de ces mulâtiers avoient esté tuez par les barbares, qui nous auroient tuez comme eux si nous eussions entrepris ce perilleux voyage, dont je fus dissuadé à Carthago par plusieurs personnes qui avoient de l'amitié pour moy, qui me représenterent non seulement le danger qu'il y avoit de tomber entre les mains de ces barbares Indiens, mais aussi la difficulté de traverser les montagnes, dont je ne pourrois jamais venir à bout sans courir le hazard de perdre la vie.

Ayant donc quitté ce dessein, les marchands qui nous témoignoient de l'amitié nous conseillèrent de voir si la mer du Sud ne nous seroit point plus favorable que celle du Nort, & pour cet effet d'aller à Nicoya & de-là à Chira & au Golphe des salines, où sans doute nous trouverions à nous embarquer pour Panama.

Nous estions bien résolus de faiyre

tous les bons avis qu'on nous donneroit ; mais nous sçavions bien aussi que c'estoit la dernière chose que nous avions à faire & la fin de toutes nos esperances , & que si cela nous manquoit il ne nous restoit plus d'autre voye pour aller à Panama , que comme des desesperez nous en aller hazarder nostre vie à traverser les montagnes de Veragua , & passer sans guide & sans escorte par le pays des barbares qui avoient massacré les Espagnols , ou nous en retourner par le chemin que nous estions venus à Realejo , où nostre esperance pouvoit aussi estre frustrée , & que peut estre il nous faudroit attendre un an devant que nous eussions trouvé à nous embarquer pour Panama.

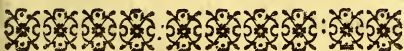
C'est pourquoy nous nous resolumes de suivre le conseil que nos amis nous avoient donné d'aller à Nicoya & de-là au Golphe des Salines ; où je dis en riant aux trois Espagnols qui estoient avec moy , que si nous n'y faisons rien , il falloit que comme Hercule nous y fissions eriger une colonne , & y graver nos noms , avec cette inscription , *non plus ultra* , par ce qu'au de-là il n'y a

voit plus de port ny de havre où nous
pussions nous embarquer pour Panama.

Aussi personne ne pouvoit faire plus
que nous avions fait pour venir à bout
de nostre dessein ; mais moy particu-
lierement qui n'avois pas seulement
surpassé tous les Anglois qui avoient
esté en ces pays-là , mais qui avois fait
par terre depuis Mixco jusqu'à Nicoya
pour le moins six cens lieuës ou dix-
huit cens milles d'Angleterre en allant
du Nort au Sud ; outre ce que j'avois
fait depuis la Vera-cruz jusqu'à Me-
xique, & de Guatimala à la Vera-Paz &
à Puerto de Cavallos ou Golfodulce, &
de-là à Truxillo , & puis en retournant
de-là à Guatimala , qui sont pour le
moins treize ou quatorze cens milles
d'Angleterre de plus , ce que je pen-
sois faire graver sur une colonne à Ni-
coya pour en conserver la memoire à
jamais.

Mais j'espere que ce qui ne s'est pas
fait en ce lieu-là le sera par le moyen
de mon livre , & que mon histoire com-
me elle est fidele & veritable sera un
monument perpetuel d'un voyage de
onze cens lieuës ou trois mil trois

cens milles qu'un Anglois a fait par terre dans le continent de l'Amerique; outre ses voyages par mer à Panama, depuis Porto-belo jusqu'à Carthagene, & de-là à la Havane.



CHAPITRE VII.

Leur départ de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya, le negoce qui s'y fait, & la description d'une teinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

LE chemin par lequel nous allâmes de Carthago à Nicoya estoit fort montagneux, rude & desagreable; car nous n'y trouvâmes que fort peu de fermes d'Espagnols & de villages d'Indiens, qui non seulement estoient fort petits, mais où les habitans estoient aussi fort pauvres & miserables.

Neanmoins Nicoya est un fort beau village, & le principal d'un Gouvernement d'Espagnols, où nous trouvâmes un nommé Juste de Salazar qui estoit Alcade Major, qui nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous donna un logis pour demeurer pendant que nous serions en ce lieu-là.

Il nous donna aussi beaucoup de joye, en nous disant qu'encore qu'à present il n'y eut point de navire ny de fregate dans le Golphe des Salines, qu'il ne doutoit pourtant pas qu'il y en viendroit bien-tost quelqu'une de Panama pour charger du sel & d'autres marchandises, comme ils avoient accoutumé de faire tous les ans.

La saison où nous arrivâmes en ce lieu-là, estoit un temps propre pour moy pour recueillir encore quelque argent après la grande perte que j'avois faite; car c'estoit en caresme qui est le temps de la plus grande moisson des Religieux, par ce que comme j'ay déjà dit cy-devant, ils recueillent beaucoup d'argent des offrandes qui leur sont faites lorsqu'ils confessent & administrent la communion aux Indiens.

La saison & le Religieux Cordelier qui avoit la charge de ce village m'estoient fort commodes, dans un temps où je ne pouvois pas me dispenser de faire les exercices de ma profession, sans donner un juste sujet aux Espagnols de me soupçonner & de me blâmer avec raison.

Ce Religieux estoit Portugais, qui environ trois semaines devant que j'arrivasse en ce lieu avoit eu un grand demêlé avec l'Alcade major Juste de Salazar, pour deffendre les Indiens que Salazar maltraitoit extremement.

Car il les employoit comme des esclaves à son service & à celuy de sa femme, sans leur payer le salaire de leur travail qu'ils avoient gagné à la sueur de leur visage, les faisant travailler aussi bien les dimanches que les autres jours.

Mais le Religieux ne pouvant souffrir cela, leur deffendit expressément en chaise de le faire à l'avenir, & de ne plus obeïr aux ordres injustes de leur Alcade major.

Juste de Salazar qui avoit esté nourri à la guerre, & qui avoit servi autre-

fois dans la citadelle de Milan, crût que ce luy seroit une grande honte de souffrir d'estre traité de la sorte par un Religieux, qui le vouloit controoller en sa Charge, & le priver des moyens dont il avoit accoûtumé de tirer du lucre & du profit.

C'est pourquoy après s'estre dit plusieurs injures l'un à l'autre, il vint un jour tout en colere dans la maison du Religieux avec son épée nuë, où sans doute il l'auroit tué s'il n'en eût esté empesché par quelques Indiens qui s'y trouverent.

Le Religieux qui estoit aussi prompt que luy, s'imaginant qu'il n'oseroit luy toucher à cause de son ordre de Prêtrise de peur d'estre excommunié, au lieu de s'enfuïr faisoit le fier & le brave en le deffiant de le fraper, ce qui augmenta encore la colere de Salazar; de sorte qu'en levant son épée pour luy en donner sur la teste, & le Religieux voulant parer le coup avec la main, il luy abatit deux doigts, & auroit redoublé son coup encore plus dangereusement, si les Indiens ne se fussent pas mis entr'eux deux pour les separer, &

renfermé le Religieux dans sa chambre.

Juste Salazar fut ensuite de cela excommunié ; mais à cause que c'estoit un homme qui avoit beaucoup de credit, l'excommunication fut bien-tost levée par l'Evesque de Costa-rica.

Ensuite de quoy il fit ses plaintes contre le Religieux à la Chancellerie de Guatimala, où il s'assuroit que par le moyen de ses amis & de son argent il viendroit bien-tost à bout de ce pauvre Prestre mendiant, comme il arriva après : car il fit en sorte qu'on fit venir le Religieux à la Cour, où il eut tant de credit qu'il le fit enfin ôter de Nicoya.

En ce temps-là le Religieux se tenoit clos en sa maison, & gardoit la chambre sans vouloir aller à l'Eglise pour dire la messe, ny prêcher, ny confesser personne, à quoy la saison où l'on estoit alors l'obligeoit particulièrement, mais il avoit fait en sorte de se faire assister par un autre Religieux, qui étant seul ne pouvoit pas suffire à prêcher, à confesser & à administrer la communion à un si grand nombre d'Indiens, d'Espagnols, de Negres & de

64 *Nouvelle Relation*

Mulâtres, qui venoient à luy du village & de la campagne pour faire leurs devotions.

De sorte qu'ayant sçû que j'estois arrivé en ce lieu-là, il me fit prier de le vouloir assister en ces sortes d'emplois, & que pour mes peines j'aurois sa table, & un écu châque jour pour dire la messe; outre ce que le peuple offriroit volontairement, & sans compter aussi mes sermons dont je serois bien récompensé.

Je demeuray dans ce village depuis la seconde semaine du carême jusqu'à Pasques, où je gagnay environ cent cinquante écus, tant par trois sermons que je fis à dix écus chacun, que par mes gages ordinaires & les offrandes que je receus.

La semaine devant Pasques nous eûmes avis qu'il y avoit une fregate de Panama qui estoit arrivée au Golphe des Salines, ce qui nous donna beaucoup de joye; car ce long retardement commençoit déjà à nous faire peur.

Le maître de la fregate vint à Nicoya qui est comme la Cour de ces quartiers-là, & les trois Espagnols &
moy

moy fines marché avec luy pour nôtre passage jusqu'à Panama.

Aux environs de Chira, du Golphe des Salines & de Nicoya, il y a quelques fermes d'Espagnols, & quelques petits villages d'Indiens que l'Alcade Major employe tous comme des esclaves, à filer pour luy une certaine herbe qu'on appelle *de la Pite*, qui est une marchandise fort estimée en Espagne, particulièrement celle qui est teinte à Nicoya & aux environs en couleur de pourpre, & pour cét effet il y a quantité d'Indiens qui sont obligez d'aller sur le bord de la mer, pour chercher certains coquillages avec quoy l'on fait la teinture du pourpre.

Purpura est une espece de coquillage, ou de poisson à coquille qui vit ordinairement sept ans; il se cache environ le lever de la canicule, & continuë ainsi caché trois cens jours durant: on les ramasse au prin-temps, & en les frottant l'un contre l'autre ils rendent une certaine salive ou glaire épaisse comme de la cire molle; mais cette teinture si renommée pour les habits est dans la gueule du poisson, & la plus

66 *Nouvelle Relation*

fine est dans une petite veine blanche ; n'y ayant rien dans le reste du corps qui n'est de nul usage.

Le drap de Segovie qui en est teint ; à cause de la richesse de cette teinture se vend jusqu'à vingt écus l'aune , & il n'y a que les plus grands Seigneurs d'Espagne qui s'en servent , comme faisoient autrefois les nobles à Rome où on luy donnoit le nom de pourpre de Tyr.

Il y a aussi une grande diversité de coquillages qui servent à d'autres sortes de teintures , en si grand nombre qu'il n'y a point de lieu où il s'en trouve tant qu'en celuy-là.

Les principales marchandises qui se trouvent à Chira & au Golphe des Salines, sont du sel , du miel , du mahis , du froment & des volailles , que l'on envoie tous les ans par des fregates à Panama , d'où ces fregates partent exprés pour venir querir ces marchandises , avec cette Pite teinte en pourpre dont je viens de parler.





CHAPITRE VIII.

*Leur départ du port des Salines sur
la mer du Sud, & leurs diver-
ses aventures jusques à Panama.*

LA Fregate qui y arriva lorsque nous
y estions fut bien-tost chargée de
toutes ces marchandises, & nous fimes
estat qu'après nous estre embarquez
dedans nous serions dans cinq ou six
jours à Panama.

Mais comme nous avions esté cy-de-
vant souvent traverséz, nous ne le fû-
mes pas moins en ce voyage: car quoy
qu'il ne fût pas long, nous eûmes à
combatre un mois durant contre les
vents, la mer & les courantes comme
on les appelle, qui sont aussi vistes que
ceux des rivieres.

Dés le premier jour que nous parti-
mes, nous fûmes emportez par le vent
& la tourmente vers le Peru jusques

sous la ligne équinoctiale , où les orages & la chaleur excessive nous mirent en tel estat, que nous desesperions presque de nostre vie.

Mais après avoir passé huit jours , où de moment à autre nous n'attendions que la mort , il plût à Dieu , en qui & par qui toutes les creatures ont leur vie , leur mouvement & leur estre , de nous donner de nouvelles esperances de vie , en nous envoyant un vent favorable qui nous tira de ces chaleurs équinoctiales & de cette mer orageuse , & nous emporta vers les Isles des Perles & Puerto de Chame , qui sont du côté Meridional des montagnes de Veragua , d'où nous esperions en deux jours au plus pouvoir arriver & mouiller l'ancre à Panama.

Mais nous fûmes bien-tost frustrés de cette esperance : car le vent se calma aussi-tost , & ces courantes pendant quinze jours nous firent presque autant reculer durant la nuit , que nous pouvions avancer pendant le jour.

Que si Dieu n'eût eu pitié de nous en ce lieu-là , sans doute que nous serions peris en voulant ainsi aller contre

ces courantes ; car quoy que nous ne manquassions pas de vivres , nous avions une si grande disette de breuvage , que pendant quatre jours nous ne bûmes pas une seule goutte de vin ny d'eau , ny d'aucune autre liqueur qui pût étancher nôtre soif , ce qui m'obligea aussi bien que plusieurs autres à boire mon urine , & à me rafraichir la bouche avec des bales de plomb ; ce qui nous rafraichissoit un peu , mais cela n'estoit pas capable de satisfaire long - temps la nature , si Dieu par sa providence ne nous eût envoyé un vent qui pendant le jour nous tira tout à fait hors de ces courantes.

Les premieres pensées que nous eûmes alors furent d'aborder au Continent , ou à quelqu'une des Isles qui estoient en grand nombre-là autour , pour y chercher de l'eau , parce que nous n'en pouvions plus & ne faisons que languir de soif.

Le Capitaine du navire n'y vouloit point consentir , nous assurant que ce jour-là il nous mettroit à terre à Panama ; mais comme nous ne pouvions pas passer plus outre sans avoir de quoy

boire , à moins que de nous resoudre qu'après que nous serions morts l'on nous déchargeroit à Panama , nous crûmes que ce seroit achepter trop cher cette promesse-là , puisqu'il y alloit de nostre vie & que nous ne pouvions pas encore subsister un jour en cet état ; de sorte que voyans que le vent s'affoiblissoit nous le priâmes tous d'aborder en quelque Isle où nous pussions trouver de l'eau , ce qu'ayant refusé de faire les trois Espagnols & quelques autres matelots se mutinerent , & ayans mis l'épée à la main le menacèrent de le tuer, si tout à l'heure il n'abordoit quelqu'une de ces Isles.

De sorte que ne prenant pas plaisir à voir la pointe de ces épées contre sa poitrine , il fit tourner la prouë de son vaisseau vers deux ou trois Isles qui n'étoient qu'à environ deux ou trois heures de chemin de nous.

Lors que nous en approchâmes nous mouillâmes l'ancre & mîmes nostre bateau en mer , où chacun se croyoit bienheureux qui pouvoit y entrer , afin d'aller à terre & boire de l'eau tout son saoul.

des Indes Occidentales. 71

La premiere Isle où nous débarquâmes estoit inhabitable de ce costé-là, où nous fûmes long-temps à courir en divers endroits, sans faire autre chose que nous échauffer & nous alterer davantage.

Cependant que chacun couroit de costé & d'autre pour trouver une fontaine & toûjours en vain, je me perdis dans les bois, ayant mes souliers tous déchirez, à cause des rochers & des ronces & lieux difficiles où j'avois passé, & ma compagnie se rembarqua dans le bateau pour aller dans une autre Isle, me laissant tout seul dans les bois.

Comme j'en fus sorti, & que je trouvay que le bateau s'en estoit allé je me crûs perdu, croyant qu'ils avoient trouvé de l'eau & s'en estoient retournez au vaisseau, & que ne m'ayant pas trouvé ils haufferoient les voiles & s'en iroient à Panama.

Me voyant en cette peine j'appellay ceux du navire; mais comme je vis que ma voix estoit trop foible pour aller jusqu'à eux, je me mis à courir ça & là à travers les rochers pour voir si je

ne verrois point le bateau, que je découvris n'estre point auprès du vaisseau, & que je remarquay après estre proche de l'autre Isle joignant celle où je m'estois égaré.

Cela me fit croire qu'ils ne m'abandonneroient pas, & qu'ils me viendroient querir quand ils auroient trouvé de l'eau; de sorte que je descendis des rochers & m'en vins sur le rivage, où je trouvay des arbres qui faisoient de l'ombrage, & quelques petits fruits qui me rafraichirent la bouche un peu de temps; mais j'avois une si grande chaleur dans le corps que je ne croyois pas en pouvoir jamais réchaper, tant à cause de cette chaleur, que des foibleffes & des defaillances qui me prenoient à tout moment.

Enfin la pensée me vint de me baigner, & de me mettre en la mer jusqu'au cou pour me rafraichir; de sorte que je me dépoüillay, & après avoir demeuré quelque temps dans l'eau, je m'en revins sous l'ombrage de ces arbres, où je tombay dans un si profond sommeil, que le bateau estant venu pour me querir, quelque bruit que
les

les matelots firent pour m'appeller, je ne me réveillay point; ce qui les fit apprehender que je ne fusse mort, jusqu'à ce qu'estans descendus à terre, & m'ayans cherché les uns d'un costé & les autres d'un autre, l'un d'entr'eux me trouva qui me réveilla, sans quoy j'étois au hazard d'estre devoré par quelque beste sauvage, ou de perir tout seul miserablement en cette Isle après que la fregate s'en seroit allée.

Lors qu'on me réveilla j'eus bien de la joye de voir ma compagnie ordinaire, & la premiere chose dont je m'enquis fut s'ils avoient trouvé de l'eau; à quoy ils me répondirent que je n'avois qu'à me lever & me réjouir, & qu'ils n'avoient pas seulement trouvé de l'eau; mais aussi des oranges & des citrons dans une autre Isle, où ils avoient rencontré des Espagnols qui y demeuroient.

Je m'en allay en diligence avec eux au bateau, où aussi-tost que je fus entré l'on me donna à boire tant que je voulus.

L'eau estoit tiede & trouble, parce qu'ils ne l'avoient scû puiser qu'en

même temps ils ne broüillassent le fond de la fontaine & n'emportassent du gravier avec l'eau , ce qui la faisoit paroître ainsi trouble & boüeuse.

Mais nonobstant cela j'en beus un pot tout entier , que la foiblesse de mon estomach ne pouvant supporter il fallut que je la vomisse à l'heure - même ; l'on me fit manger aussi une orange & un citron , mais mon estomach les rejeta comme il avoit fait l'eau , & en allant à nostre fregate je tombay dans une telle foiblesse , qu'on croyoit que j'expirerois devant que d'estre à bord.

Lors que nous y fûmes arrivez je demanday encore de l'eau , mais elle ne fut pas plûtost dans mon estomach qu'il fallut la rejeter ; après quoy l'on me mit au lit avec une fièvre ardente qui me tint toute la nuit , n'attendant que la mort & que la mer me serviroit de tombeau.

Le maître du navire voyant que le vent s'estoit changé se trouva bien empêché , apprehendant qu'avec ce vent-là il ne pût jamais arriver à Panama.

C'est pourquoy il voulut tenter une

voje qu'il n'avoit point encore essayé, qui estoit de passer entre les deux Isles, où nous avions esté chercher de l'eau, sçachant que le vent qui nous estoit contraire de ce costé-cy, nous seroit favorable de l'autre côté des Isles.

Sur le soir il fit lever l'ancre & mettre à la voile, resolu de faire passer sa fregate entre les deux Isles; mais l'évenement montra combien cette tentative estoit perilleuse, & que c'estoit plutôt un coup de desespoir qu'une affaire bien concertée.

Je puis bien dire que j'estois alors couché dans le lit de la mort, sans me soucier de quel costé le maître du vaisseau ou la fortune me voudroient conduire, pourvû que Dieu recût mon ame au ciel.

La fregate ne fut pas si-tost-entrée dans le détroit qui estoit entre ces deux Isles, qu'estant emportée par la violence du courant trop proche de terre, elle donna sur un rocher, de sorte que le gouvernail en fut enlevé & presque emporté hors des mains du Pilote, qui se mit à crier, O tres-sainte Vierge aydez-nous, car sans vostre secours nous allons perir.

Ce cry-là & le bruit de tous ceux qui estoient dans le vaisseau me donnèrent une frayeur mortelle, dont il plut pourtant à la bonté de Dieu de me garantir & toute la compagnie, par la peine & le soin que les mariniers prirent toute la nuit de tirer la fregate de dessus ce rocher par le moyen de leur bateau, après que le courant l'eut fait toucher trois fois dessus ce roc.

Après avoir passé cette fâcheuse nuit nous retirames le matin nostre petit navire de tous ces dangers, en sortant du milieu de ces deux Isles pour venir de l'autre costé, d'où nous fimes voile fort heureusement vers Panama.

Ce matin-là mon estomach s'estant fortifié, je commençay à manger & à boire & à me promener sur le tillac, prenant plaisir de voir ces belles Isles proche desquelles nous passions.

Sur le soir nous arrivâmes au port de *Perico* où nous mouillâmes l'ancre, en attendant qu'on viendroit visiter le vaisseau le lendemain matin; mais cette nuit-là le maître du navire estant descendu à terre, le vent se changea & fit une si grosse tourmente que nous per-

des Indes Occidentales. 77

dîmes nostre ancre & derivâmes presque jusqu'à *la Pacheque*, apprehendans d'estre emportez si loin dans l'Océan, que nous aurions bien de la peine à pouvoir retourner à Panama.

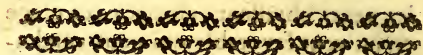
Mais ce grand Dieu à qui la mer & les vents obeïssent, changea cét orage en un vent favorable qui nous conduisit une seconde fols à Perico, où après que l'on nous eut visitez nous allâmes à pleines voiles à Panama.

Comme nous fûmes proche du port, n'ayans point d'ancre dans nostre vaisseau le vent nous repoussa encore en arriere, & si le maître du navire ne nous eut envoyé un ancre nous serions encore retournez à Pacheque ou memes au delà.

Mais par le moyen de cét ancre nous demeurâmes toute cette nuit-là à Perico, estans tous étonnez de ce qu'il nous arrivoit tant de traverses, de sorte que quelques-uns disoient qu'il falloit que nous fussions enforcelez, ou bien qu'il y avoit quelque excommunié parmy nous, & que s'ils sçavoient qui c'estoit ils le jetteroient hors le bord.

Pendant qu'ils tenoient tous ces dis-

cours le vent se changea encore, & après que nous eûmes levé l'ancre nous poursuivîmes nostre route à Panama, où il plût à Dieu que nous arrivassions enfin heureusement.



CHAPITRE IX.

Description de Panama, de sa situation, du commerce qui s'y fait, tant du Peru que d'ailleurs, & de son gouvernement avec le voyage de l'Auteur jusques à Venta de Cruzes & sur la riviere de Chiagre.

Comme je me portois assez bien alors, je ne m'arrestay pas longtemps dans la fregate où j'avois crû devoir finir mes jours, mais je descendis aussi-tost à terre, & m'en allay au Convent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique où je demeuray près de quinze jours, pendant lesquels j'us le

soisir de remarquer tout ce qu'il y avoit de considerable dans cette ville.

Elle est gouvernée comme Guatimala par un President avec six Conseillers & une Chancellerie ou audience royale, & c'est aussi le siége d'un Evesque.

Elle est beaucoup mieux fortifiée du costé de la mer du Sud qu'aucun autre port que j'aye vû de ce costé-là, avec diverses pieces de canon qui sont placées pour la deffense du port.

Mais les maisons sont les plus foibles de toutes celles que j'ay vûes partout où j'ay esté, à cause qu'il est fort difficile d'y recouvrer de la chaux & de la pierre, de sorte qu'à cause de cela & de la grande chaleur qu'il y fait, la plus grande partie des maisons ne sont bâties que de bois.

La maison du President, & les murailles mêmes des plus belles Eglises ne sont faites d'autre chose que de planches qui leur servent au lieu de pierres & de briques, & même au lieu de tuiles pour en couvrir le faiste de leurs maisons.

La chaleur y est si grande que l'habillement ordinaire des habitans n'est

autre chose qu'un pourpoint de toile déchiqueté, avec des chausses de taffetas ou de quelqu'autre étoffe legere.

Le poisson, les fruits & les herbages y sont en plus grande abondance que la viande; l'eau fraîche du Cocos est le bruvage que les femmes aiment le mieux, quoy qu'il y ait aussi beaucoup de chocolatte & quantité de vins du Peru.

Les Espagnols qui demeurent en cette ville-là sont fort adonnez à leurs plaisirs, & particulièrement aux femmes, les Negresses qui y sont en grand nombre, riches & gallantes, estans les principaux objets de leurs amours déreglez.

L'on tient que c'est une des plus riches villes de toute l'Amerique, ayant commerce par terre & par la riviere de Chiagre avec la mer du Nort, & par la mer du Sud avec tout le Peru, les Indes Orientales, le Mexique & les Honduras.

C'est-là que l'on transporte les plus grandes richesses du Peru en deux ou trois grands navires, qui mouillent l'ancre au Port de Perico qui est à trois

des Indes Occidentales. 81

lieuës de la ville: car le flux & le reflux de la mer est si grand en ce lieu-là, que cela empesche que les grands vaisseaux n'en approchent de plus près, le reflux s'étendant à plus d'une lieuë de la Ville, & laissant une grande étenduë de vases à sec, ce qui rend ce lieu là mal sain; à quoy contribuent aussi divers autres endroits marécageux qui sont aux environs de la ville.

Il y a environ cinq mille habitans, & l'on y entretient du moins huit monasteres de Religieux & de Religieuses.

J'apprehendois beaucoup la chaleur; c'est pourquoy je fis aussi tout mon possible pour sortir bien-tost delà.

J'avois le choix d'aller en compagnie ou par terre ou par eau pour me rendre à Porto-belo.

Mais considerant la difficulté qu'il y avoit à passer les montagnes en allant par terre, je me resolus d'aller par la riviere de *Chiagre*; de sorte que sur la minuit je partis de Panama pour aller à *Venta de Cruzés* qui est à dix ou douze lieuës de là.

Le chemin pour y aller est pour la

pluspart plat & uni, & tres-agreable le matin & le soir.

Nous arrivâmes sur les dix heures du matin à Venta de Cruzes, où il n'y demeure que des Mulatres & des Negres qui conduisent les bateaux plats dont l'on se sert pour porter les marchandises à Porto-belo.

Je fus fort bien receu de tous ces gens-là, qui me prièrent de leur vouloir prescher le dimanche suivant, ce que je fis, & ils me donnerent vingt écus pour mon sermon & pour la procession.





CHAPITRE X.

*Description de la riviere de Chia-
gre depuis Venta de Crucez où
l'Auteur s'embarqua jusques à
Porto-belo, & de ce qu'il vit
digne de remarque pendant cette
route, tant sur la riviere que sur
la mer.*

A Prés y avoir demeuré cinq jours les bateaux en partirent, mais ils eurent bien de la peine à descendre la riviere; car en quelques endroits nous trouvâmes l'eau fort basse, de sorte que les bateaux s'enravoient bien souvent, & il falloit que les Negres avec des pieux employassent toute leur force pour les retirer de là.

Quelquesfois aussi nous rencontrions des courans qui nous emportoient comme un trait d'arc sous des

arbres & des branches d'arbrisseaux sur le bord de la riviere qui nous arrestoient tout court, & il falloit que pour nous en débarrasser l'on employât bien du temps à couper ces grosses branches d'arbres qui estoient dans l'eau.

Si après huit jours Dieu ne nous eût envoyé de grosses pluyes, qui tombant des montagnes enflerent la riviere qui de soy-mesme est fort basse, nostre voyage auroit esté non seulement plus long, mais aussi fort ennuyeux.

Douze jours après nous estre embarquez nous arrivâmes à la mer, & descendîmes à la citadelle pour nous y rafraichir la moitié de ce jour-là.

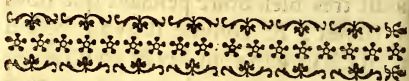
Il faut bien que les Espagnols soient persuadés que les courans & le peu de profondeur de cette riviere sont capables d'empescher que les étrangers ne viennent attaquer Venta de Cruzes & de là Panama; car sans cela il y a apparence qu'ils auroient plus de soin de fortifier & d'entretenir cette citadelle qu'ils ne font pas; car lorsque i'y passay elle avoit grand besoin d'estre réparée estant sur le point de tomber toute en ruine.

Le Gouverneur de cette citadelle estoit un grand buveur, qui nous fit aussi tres-bien boire pendant que nous y fûmes, & comme il avoit besoin d'un Chapelain pour luy & pour ses soldats, il eut bien voulu me retenir avec luy; mais j'avois des affaires qui m'étoient de plus grande importance & qui m'appelloient ailleurs; de sorte que je pris congé de luy, & en partant il nous donna quelques rafraichissemens de viandes, de poisson & de confitures, & puis nous congedia.

Nous entrâmes en pleine mer, en découvrant premierement ce qu'on appelle *l'Escudo de Veragna*, & en allant toujours à la rame assez proche de terre nous poursuivîmes nostre route vers Porto-belo jusqu'au samedi au soir, que nous mouillâmes l'ancre près d'une petite isle avec resolution d'entrer le lendemain dans Porto-belo.

Toute cette nuit-là les Negres firent la garde de peur des Hollandois, qui à ce qu'ils disoient se mettoient souvent en embuscade en ces lieux-là pour surprendre les bateaux de la riviere de Chiagre; mais nous passâmes heureu-

sement la nuit, & le matin nous entrâmes dans Porto-belo.



CHAPITRE XI.

Description de Porto belo & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y passe à l'égard des gallions destinez audit commerce.

CE Havre est tres bien fortifié par le moyen de deux citadelles qui sont à son entrée, où l'on fait toujors fort bonne garde, aussi bien que dans un autre château qui est plus avant dans le port, qu'on nomme le fort de saint Michel.

Lorsque j'y arrivay je fus bien fâché d'apprendre que les Gallions n'estoient pas encore venus d'Espagne, parce que je sçavois que je ne pouvois pas demeurer-là long-temps sans y faire beaucoup de dépense.

Mais je me consolay en ce que je sçavois que c'estoit la saison qu'ils devoient arriver, & qu'ils ne devoient pas tarder long-temps à venir.

La premiere pensée que j'eus fut de chercher un logis, qui en ce temps-là estoient à si bon marché, qu'il y eut mesme des personnes qui s'offrirent à me loger pour rien, pourvu que lorsque les gallions seroient arrivez je quitasse le logis, ou que je payasse aussi cher que les autres.

Mais il y eut un gentil-homme qui estoit Tresorier du Roy, qui me promit de m'en faire avoir un où je serois logé à bon marché, mesme au temps que les navires viendroient & que les logis seroient au plus haut prix; de sorte que nous fûmes ensemble en chercher un, où interposant son autorité nous demeurâmes d'accord avec l'hoste que quand la flote seroit arrivée, il ne pourroit le louer à personne, & que j'y demeurerois tout seul en ce temps-là.

Ce logement ne pouvoit contenir qu'un lit, une table, & un siege ou deux, & de la place seulement pour ouvrir & fermer la porte; cependant on

ne laissa pas de m'en demander six-vingt écus pour le temps que la flote demeureroit dans le port, qui d'ordinaire est de quinze jours.

Car commela ville est petite, & qu'il y a pour le moins quatre ou cinq mille soldats qui viennent dans les gallions pour leur servir de deffense, & qu'il y vient aussi plusieurs marchands du Peru, d'Espagne & d'autres endroits, les uns pour acheter, & les autres pour vendre des marchandises, cela fait que les logemens quelques petits qu'ils puissent estre y sont fort chers; car bien souvent il arrive qu'il n'y en a pas mesme assez dans la ville pour loger tout le monde qui y aborde en ce temps-là.

Je connoissois un marchand qui donna mille écus d'une boutique de raisonnable grandeur, pour y debiter ses marchandises pendant quinze jours que la flote demeura dans le port.

Je crus que c'estoit trop pour moy de donner les six-vingts écus que l'on me demandoit pour un si petit logement qui n'estoit qu'un nid à rats; de sorte que cela me choqua, & je dis au Tresorier du Roy qu'il n'y avoit pas long-temps

temps que j'avois esté volé sur la mer ; & que je ne pouvois pas faire une si grande dépense , avec celle qu'il falloit encore que je fisse pour ma nourriture qui se monteroit pour le moins autant.

Mais l'on n'en voulut rien rabattre, de maniere que ce bon Tresorier ayant pitié de moy offrit à l'hoste de payer soixante écus pour moy , pourvu que je pusse payer l'autre moitié , à quoy il fallut me refoudre , ou bien à me voir réduit à coucher dehors sur le pavé.

Neanmoins je ne voulus point entrer dans ce trou qui me coûtoit si cher jusqu'à l'arrivée de la flote ; mais je m'en allay loger ailleurs dans un fort bel appartement que l'on m'avoit offert pour rien.

Cependant que j'attendois l'arrivée de la flote , je reçus quelque argent & quelques offrandes pour mes messes , & pour deux sermons que je fis dont j'eus quinze écus de chacun.

J'allay aussi voir les citadelles que je trouvay fort bonnes & bien fortifiées.

Mais ce que je trouvay de plus étonnant , fut de voir le grand nombre de mulets qui venoient de Panama tous

chargez de barres & de lingots d'argent ; de sorte que dans un jour j'en comptay plus de deux cens qui ne portoient rien autre chose, qui furent déchargez dans le marché public, où il y avoit des monceaux de lingots d'argent, comme des amas de pierres dans les ruës, qu'on laissoit-la sans craindre qu'on les dérobat.

Dix jours après la flote arriva qui estoit de huit gallions & dix navires marchands, ce qui m'obligea de m'aller jetter dans mon trou.

Ce fut une merveille de voir le grand nombre de monde qu'il y avoit alors dans les ruës, au lieu que peu de jours auparavant l'on n'y voyoit presque personne.

Le prix de toutes choses commença aussi à haussier, de maniere qu'une volaille se vendoit douze reales, qui ne m'en avoit coûté qu'une bien souvent à la campagne, & la livre de bœuf valoit deux reales, au lieu qu'en d'autres endroits j'en avois eu treize livres pour une demie-reale, & les autres viandes à proportion devinrent si cheres, que ne scachant comment faire je fus obli-

gé de vivre de poisson & de tortuës dont il y a une assez grande quantité, & quoy qu'elles fussent un peu cheres, c'estoit pourtant ce que je pouvois manger à meilleur marché.

Cela estoit remarquable de voir comme les marchands vendôient leurs marchandises, non en détail à l'aune, mais en gros à la piece & au poids, & comme ils faisoient leurs payemens, non en argent monnoyé, mais en barres d'argent, qu'on pesoit & qu'on prenoit pour la valeur des marchandises.

Mais cela ne dura que quinze jours, pendant quoy les gallions ne se chargerent que de lingots & barres d'argent, de sorte que je puis dire & le soutenit hardiment, que pendant ces quinze jours-là il n'y a point une plus riche foire dans le monde que celle qui se tient à Porto-belo, entre les marchands Espagnols, & ceux du Peru, de Panama & des autres lieux aux environs.





C H A P I T R E XII.

Des difficultez de l'embarquement à Porto-belo pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en ce rencontre, avec d'autres particularitez dignes de remarque.

DOm Carlos de Ybarra qui estoit Admiral de la flote apporta toute la diligence qui luy fut possible pour la faire partir, ce qui fit aussi que les marchands se diligenterent de vendre & d'acheter, & de charger les navires de lingots & de barres d'argent.

Cette dilligence me réjouïssoit fort, parce que je voyois que plustost ils chargeroient leurs vaisseaux & moins je déchargerois ma bource, & que je pourrois bien-tost partir de ce lieu si malfain, où la grande chaleur cause non seulement des fièvres ardentes, mais

aussi la mort, si l'on ne s'empesche d'avoir les pieds mouïllez lors qu'il pleut.

Mais particulierement pendant que la flote y demeure, l'on peut dire que c'est un tombeau toujours ouvert, & prest d'engloutir une bonne partie de ce grand concours de peuple qui s'y trouve en ce temps-là, comme il arriva l'année que j'y estois, qu'il y mourut plus de cinq cens personnes, de marchands, de soldats, & de matelots, tant de ces fièvres ardentes, que de flux de ventre, pour trop manger de fruit & boire de l'eau froide & autres sortes d'imperance; de sorte qu'on pouvoit bien dire d'eux, qu'ils avoient trouvé ce lieu-la, non *Porto-belo*, mais plustost *Porto-malo*.

Et parce que cela arrive ordinairement tous les ans, pour soulager ceux qui viennent incommodéz de la mer, ou qui tombent malades en ce lieu-là, l'on a bâti un hospital dans la ville qui est fort riche, où il y a plusieurs Religieux de la Charité qui ont le soin de traiter les malades & d'enterrer les morts.

L'Admiral qui apprehendoit que ces maladies ne s'augmentassent encore, fit

toute la diligence qu'il pût pour faire partir sa flote, sans se soucier du bruit qu'on faisoit courir qu'il y avoit trois ou quatre navires Anglois ou Hollandois en mer, qui n'attendoient apparemment que l'occasion de s'emparer de quelqu'un de ces vaisseaux qui se trouveroit écarté des autres.

Cette nouvelle me donna de l'aprehension, & me fit penser que pour ma sureté je ferois bien de passer dans l'un des meilleurs gallions; mais quand il fut question de traiter de mon passage, je trouvay que l'on ne me demandoit pas moins de trois cens écus, que je n'eusse pas pû donner sans estre beaucoup incommodé.

Cela fut cause que je fis dessein de m'adresser à quelque maître de navire marchand, quoy que je sceusse bien que je n'y ferois pas en si grande sureté que dans un gallion bien muni de soldats & de canons de fonte; neantmoins j'esperois toujours en Dieu qui est le refuge de tous ceux qui le craignent, & qui dans ce rencontre-là me fit trouver un passage à bon marché & fort assuré.

Car ayant un jour rencontré mon amy le Tresorier il eut encore pitié de moy, & me considerant comme un étranger qui avoit esté volé depuis peu, il me recommenda au maistre d'un navire marchand nommé le saint Sebastien, qu'il sçavoit estre dans le dessein d'avoir un Chapelain dans son vaisseau à qui il vouloit donner sa table.

Je ne me fus pas plûtost adressé à luy de la part de ce Tresorier, qui estoit son amy aussi bien que le mien, qu'il me promit de me recevoir en son vaisseau & de me donner sa table, sans me demander autre chose sinon que je priasse Dieu pour luy & pour les siens, me promettant de plus de me satisfaire pour tous les sermons que je ferois dans son navire.

Je loüay Dieu des graces qu'il me faisoit, reconnoissant en cela comme en beaucoup d'autres occasions le secours de sa providence, qui me fournissoit le moyen de retourner en Angleterre.

Aussi-tost que les navires furent chargez nous partîmes pour aller à Carthage, & le lendemain que nous eûmes mis à la voile nous découvrimus qua-

tre navires, ce qui donna de l'apprehension aux navires marchands & les fit tenir proche des gallions, ayans plus de confiance en la force de ces vaisseaux-là qu'en la leur.

Le navire dans lequel j'estois estoit leger & vîte à la voile; de sorte qu'il se tenoit toujours fort proche de l'Admiral ou de quelqu'un des autres gallions; mais tous les autres navires marchands qui n'estoient pas si bons de voile venoient si lentement derriere, qu'il y en eut deux que les Hollandois surprirent & emmenerent pendant la nuit, devant que nous pussions arriver à Carthagene.

La plus grande peur qu'eurent les Espagnols pendant le voyage, fut autour de l'isle de la Providence qu'ils nomment l'isle de sainte Catherine; apprehendans qu'il n'en fortit quelques forts navires Anglois qui les vinssent attaquer.

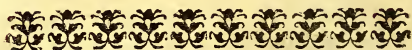
Ils maudissoient les Anglois qui l'habitoient, & disoient que cette isle-là n'estoit à present qu'une retraite de brigands & de pirates, & que si le Roy d'Espagne n'y mettoit ordre bien tost
ils

ils feroient bien du mal aux Espagnols, parce qu'elle est proche de l'embouchure du Desaguadero, ce qui met en peril les fregates de Grenade, & située entre Porto-belo & Carthagene, & par ce moyen menace aussi les gallions qui portent les revenus & les tresors du Roy.

En cette maniere-là, en investivant toujours contre les Anglois & l'isle de la providence, nous fimes voile vers Carthagene, où nous rencontrâmes encore les quatre navires qui nous avoient déjà suivy & qui avoient pris deux de nos vaisseaux, & nous menaçoient encore d'en prendre d'autres en entrant dans le port.

Ce qu'ils auroient pu faire s'ils eussent voulu se hasarder d'attaquer le vaisseau où j'estois, qui en tournant autour du Cap pour entrer dans le havre s'échoüa à terre, où il auroit assurément fait naufrage si le fonds eut esté de roche au lieu qu'il estoit sablonneux; mais nous fûmes garantis de ce peril par la peine que prirent les matelots à nous en retirer, & nous nous sauvâmes de ces navires qui nous poursuivirent le

plus loin qu'ils purent, mais qui n'osèrent s'approcher de la portée du canon de la Citadelle.



CHAPITRE XIII.

Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable pendant le séjour qu'il y fit; singularité de la chair de porc de ces pays-là; départ des gallions du port de Carthagene; leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier port.

NOUS entrâmes de la sorte dans le havre de Carthagene où nous demeurâmes huit ou dix jours, & j'y rencontray quelques Anglois qui y estoient prisonniers, que les Espagnols avoient pris en mer, & qui estoient de l'isle de la Providence, entre lesquels estoit le fameux Capitaine Rous & environ une

douzaine d'autres que je fus bien-aise de rencontrer ; mais à qui je n'osois témoigner beaucoup d'amitié de peur de me rendre suspect.

Comme l'on avoit resolu de les envoyer en Espagne, ils eussent bien voulu passer dans le navire où j'estois, & comme je ne le souhaitois pas moins je fis en sorte avec mon Capitaine que pour l'amour de moy il en prit quatre dans son vaisseau, entre lesquels il y en avoit un nommé Edoïard Layfield, qui depuis en partant de saint Lucar pour aller en Angleterre fut pris par les Turcs, & qui m'a écrit de Turquie en Angleterre pour me prier de travailler à le faire racheter & le retirer de sa captivité.

Sa conversation me plaisoit fort, & je le trouvay toujours fort officieux envers moy, ce qui m'obligea de parler pour luy au maître du navire & aux matelots, qui sans cela l'auroient mal-traité & les autres Anglois de sa compagnie.

Pendant que nous estions à Carthagene, il vint un bruit qu'il y avoit soixante navires Hollandois qui atten-

doient la sortie des gallions, ce qui ne donna pas peu d'apprehension aux Espagnols, qui tinrent conseil pour sçavoir si la flote devoit hiverner en ce lieu-là ou partir pour l'Espagne.

Mais comme ce bruit-là estoit faux & qui ne venoit que des habitans de Carthagene, qui pour leur profit particulier eussent bien voulu que tous les gallions & les navires marchands eussent demeuré-là.

Dom Carlos de Ybarra répondit à ceux qui luy en parlerent, qu'il n'apprehendoit pas une centaine de navires Hollandois, & qu'il n'y avoit rien qui le put empescher d'aller en Espagne, où il esperoit de conduire en sureté le tresor du Roy, comme il fit suivant sa promesse.

Huit jours après estre partis de Carthagene nous arrivâmes à la Havane, où nous demeurâmes aussi huit jours en attendant la flote qui devoit venir de Vera-Cruz.

Pendant ce temps-là j'eus moyen de voir cette forte Citadelle, où il y a douze pieces d'artillerie qu'on appelle les douze Apôtres, qui ne pourroient

pas faire grand mal à une armée qui viendrait par terre ou de la rivière de Matanzas.

Je fus aussi visiter la mere de ce mulatre qui avoit pris en mer tout ce que j'avois, & fis tout ce que je pûs pour consoler ces pauvres Anglois qui estoient prisonniers; mais particulièrement le brave Capitaine Rous, qui se vint plaindre à moy des affronts que les Espagnols luy avoient fait dans le navire où il estoit venu, que n'ayant pû supporter quoy qu'il fut prisonnier, il deffia au combat ceux qui le méprisoient, & leur fit un appel pour se battre en quelque lieu qu'ils voudroient dans la Havane.

Cette action estoit assurément une marque de courage & d'honneur en ce prisonnier Anglois, d'avoir la hardiesse d'envoyer un appel à un Espagnol dans son pays, & comme on dit d'attaquer le coq sur son fumier.

Mais comme j'eu appris cette affaire par le moyen d'Edouard Layfield, je voulus l'assoupir & la terminer le plutôt que je pus, de peur que plusieurs personnes ne se jettassent de rage sur

luy & le missent en pieces.

C'est pourquoy je l'envoyay querir au Convent où je demeurois , & luy fis quitter le dessein qu'il avoit eu de se battre & de montrer sa bravoure dans un temps & dans un lieu où sa qualité de prisonnier l'en dispensoit.

Je consolay aussi les autres dans leur affliction , & les assistay du mieux que je pus en leur necessité & particulièrement Layfield.

Comme j'eus besoin de prendre un petit remede devant que de me mettre en mer , cela me donna occasion d'apprendre ce que je ne sçavois pas encore , quelle estoit la viande que les meilleurs Medecins de la Havane ordonnoient à leurs malades lorsqu'ils avoient pris medecine.

Car au lieu qu'après que ma medecine eut fait son operation , je m'attendois qu'on m'apporteroit un morceau de mouton , ou une volaille , ou bien quelque autre sorte de viande nourrissante , mon Medecin avoit ordonné que l'on me donneroit une piece de porc rôty , ce que croyant m'estre contraire en l'état où j'estois je le refusay,

en disant au Medecin que c'estoit contre la pratique de toutes les nations, parce que la qualité de cette viande-là estoit de lâcher le ventre.

Mais il me répondit que le porc faisoit le contraire en celieu-là de ce qu'il faisoit ailleurs, & que je devois manger de ce qu'il m'avoit ordonné, m'assurant qu'il nemeferoit point de mal.

Comme l'on tient que la chair de pourceau est fort nourrissante en celieu-là, il n'y en a point aussi après celle-là qui le soit plus que celle des tortuës, dont tous les navires font leurs provisions pour le voyage d'Espagne.

L'on coupe les tortuës en tranches fort minces & longues, comme j'ay déjà dit des tassajos, que l'on sale & fait sécher au vent, après quoy les matelots s'en servent pendant tout leur voyage d'Espagne, & les mangent bouïllies avec un peu d'ail qu'ils disent avoir aussi bon goût que du veau.

Ils emportent aussi dans leurs navires quelques volailles pour la table des Maîtres & des Capitaines avec quelques pourceaux tous en vie, ce qui apparemment devoit apporter de l'in-

fection dans le vaisseau si l'on n'avoit soin de laver bien-souvent le lieu où couchent toutes ces bestes.

Dans le navire où j'estois l'on tuoit un pourceau toutes les semaines pour la table du maître, du pilote, & des passagers.

Comme tous les navires se furent pourvûs de vivres pour le voyage d'Espagne, & que les marchandises qui appartenoient aux marchands & les revenus du Roy furent chargez dans les vaisseaux pendant neuf jours que nous demeurâmes-là, nous n'attendions plus que la flote de Vera-Cruz qui nous devoit venir joindre en ce lieu le huitième de Septembre.

Mais Dom Carlos de Ybarra voyant qu'elle tarδοit beaucoup au de-là du temps limité, craignant le mauvais temps & la nouvelle lune de ce mois-là, qui d'ordinaire estoit dangereuse pour le passage du détroit de Bahama, il ne voulut pas tarder davantage, mais se resolut de partir pour le voyage d'Espagne.



CHAPITRE XIV.

Depart des Gallions du port de la Havane, rencontre de la flote de Vera-cruz; prise d'un de nos navires au milieu de cinquante-deux navires, tant des gallions que de la flote, & de ce qui arriva jusques à ce que la flote se separa de nous.

NOus mîmes donc à la voile un dimanche matin au nombre de vingt-sept navires, compris ceux qui nous avoient joint des Hondures & des isles, & l'un après l'autre nous sortimes de la Havane pour entrer dans la pleine mer, où tout ce jour-là nous ne fimes que louer en attendant que le vent fut favorable, & que le vaisseau qui

nous devoit conduire dans le Golphe de Bahama fut sorti de la Havane.

Mais quand la nuit fut venuë nous eussions bien souhaité d'estre encore dans la Havane, croyant estre environnez d'une puissante flote de Hollandois, parce qu'il y eut plusieurs navires qui se vinrent mêler parmy les nôtres, & qui nous obligerent à nous preparer au combat pour le lendemain.

L'on tint le Conseil de guerre, on fit la garde toute la nuit, l'on prepara les canons, l'on pavoisa les vaisseaux, & l'on envoya les ordres necessaires dans tous les gallions & les navires marchands, pour leur faire sçavoir le lieu & le rang qu'ils devoient tenir.

Le vaisseau dans lequel j'estois devoit accompagner l'Admiral, & par consequent nous estions assurez d'avoir une puissante escorte.

Nos gens aussi estoient braves & tous prests à se battre, & comme ces apprests militaires ne me plaisoient pas beaucoup, l'on me destina un lieu où je pouvois estre caché en sureté entre des barils de biscuit.

Je ne manquay pas d'occupation

toute cette nuit-là à confesser tous ceux qui estoient dans le vaisseau ; de sorte que le matin j'avois bon besoin de prendre du repos , après avoir passé toute la nuit en cette penible occupation.

Mais dès la pointe du jour nous fûmes éclaircis du doute où nous estions , & nous vîmes que nostre apprehension estoit mal-fondée , puisque ce n'estoient pas des vaisseaux Hollandois , mais de nos amis , qui avoient eu la mesme peur que nous & qui s'estoient aussi preparez au combat.

Car dès-lors que nous eûmes aperçu leurs pavillons , nous reconnûmes aussi-tost que c'estoit la flote que nous attendions de Vera-cruz , & qui devoit faire voile avec nous en Espagne.

Leur flote estoit composée de vingt-deux voiles , qui ne pensoient à rien moins qu'à nous rencontrer hors de la Havane , mais qui croyoient que nous estions encore à l'ancre en les attendant ; de sorte que pendant la nuit ils avoient encore eu plus de peur de nous , que nous n'en avions d'eux.

Mais lorsque le jour eut dissipé tous ces nuages & nous eut fait connoître la

verité, l'on ôta toutes les marques de la guerre, à quoy l'on fit succeder le fanfare des trompettes qui faisoient un éco merveilleux; l'on ne voyoit que des bateaux qui alloient d'un navire à l'autre pour se salüer, & des gens qui buvoient des santez & se souhaitoient bon voyage, en quoy l'on employa toute cette matinée-là.

Mais au milieu de toutes ces réjouissances, nostre flote se trouvant alors composée de cinquante-deux voiles, sans que nous sceussions combien il y en avoit en celle de Vera-cruz, ny qu'ils sceussent aussi le nombre de la nostre, il se trouva deux navires parmy nous qu'on ne connoissoit point les prisonniers Anglois me dirent seulement que l'un d'entr'eux estoit un vaisseau d'Angleterre nommé le Neptune, qui ayant gagné le vent sur nous donna la chasse à l'un de nos navires qui estoit de Dunquerque, & qui ayant esté employé au service du Roy à saint Lucar & à Cadiz, avoit esté chargé dans les Indes de sucre & d'autres riches marchandises pour la valeur de quatre-vingts mille écus; de sorte que le Neptune luy ayant

envoyé sa bordée, l'autre ne répondit que de deux volées de canon, & le contraignit de se rendre, parce qu'il ne pouvoit estre secouru de la flote dont il estoit assez éloigné.

Ce combat-là ne dura pas une demie-heure, après quoy nous vîmes emmener ce vaisseau devant nous, ce qui fit changer toutes les réjouissances des Espagnols en blasphèmes & en maledictions.

Quelques-uns maudissoient le Capitaine du navire qui avoit esté pris, disans que c'estoit un traître, & qu'il s'estoit rendu tout exprés sans combattre, à cause qu'on l'avoit contraint de faire ce voyage-là.

D'autres maudissoient aussi ceux qui l'avoient pris, les appellant ivrongnes, infames voleurs & pirates.

Il y en avoit qui prenoient leurs épées comme s'ils eussent voulu les couper en pieces, & d'autres qui avec leurs mousquets se mettoient en posture de tirer sur eux, & enfin d'autres qui fraipoient du pied comme des enragez & qui couroient sur le tillac, comme s'ils eussent voulu sauter hors le bord pour

aller après eux, & qui grinçoient les dents contre les pauvres prisonniers Anglois, comme s'ils les eussent voulu poignarder à cause de l'action que leurs compatriotes venoient de faire; & il faut que j'avouë que je n'eus pas peu de peine d'empescher que tous ces fanfarons ne fissent du mal à Layfield, qui plus que tous les autres se moquoit de leur folie & répondoit aux injures qu'ils luy disoient.

L'on donna ordre aussi-tost au Vice-Admiral & à deux autres Gallions de les poursuivre, mais ce fut en vain, parce que le vent estoit contraire; de sorte que ces deux vaisseaux se réjoüissans autant que les Espagnols en avoient de dépit, se sauverent ayans le vent en poupe, & grand sujet de se vanter d'avoir fait une si riche prise au milieu de cinquante-deux navires, & des principales forces navales de l'Espagne.





CHAPITRE XV.

De ce qui arriva depuis la separation des Gallions d'avec la flote jusques au débarquement à S. Lucar de Barra-meda.

Cette apresdinée la flote de Vera-Crus nous dit adieu, parce qu'elle n'estoit pas avictuillée pour faire le voyage d'Espagne, & entra dans la Havane, & nous poursuivîmes nostre route vers l'Europe; n'aprehendans plus rien que le Golphe de Bahama, que nous passâmes heureusement avec l'aide des Pilotes que nostre Admiral avoit choisis & loüez pour cet effet.

Je crois qu'il est inutile de faire un grand détail de la vûë que nous eûmes de saint Augustin & de la Floride, des tempestes que nous souffrîmes pendant ce voyage, de la diversité des degrez de la hauteur du Pole sous lesquels

nous passâmes, où en certains endroits nous eûmes autant ou plus de froid que dans les plus rudes hyvers de l'Angleterre.

Je diray seulement que les plus experts de nos Pilotes ne sçachans un jour en quel endroit ils estoient, nous penserent faire faire naufrage sur les rochers de la Bermude pendant la nuit, si la clarté du jour qui survint tres-à-propos ne nous eût donné le moyen de reconnoistre que nous courions tout droit dessus.

Mais les Espagnols au lieu de louer Dieu de ce qu'il les avoit garantis de ce peril-là, se prirent à maudire les Anglois qui habitent dans cette Isle, disans qu'ils l'avoient enchantée & toutes celles qui sont aux environs, & que par le moyen du Diable ils faisoient toujours élever des orages toutes les fois que la flote d'Espagne y passoit.

Après estre heureusement échapez de celieu dangereux nous fimes voile vers les Isles des Terceres ou des Açores, où nous eussions bien voulu prendre de l'eau douce, parce que celle que nous avions pris à la Havane estoit toute jau-

né, & sentoit si mauvais que nous étions contraints de nous boucher le nez quand nous en voulions boire.

Mais le severe Dom Carlos sans avoir égard au reste de la Compagnie nous fit passer à costé des Isles, où la nuit suivante nous eussions bien voulu estre abordez.

Car quoy que selon leur opinion ces Isles-là ne soient point enchantées par les Anglois, mais habitées par de bons Catholiques, nous n'en fûmes pas plutôt éloignez qu'il s'éleva la plus grande tempeste que nous eussions encore eu depuis que nous estions partis de la Havane, & qui dura huit jours entiers, où nous perdîmes un navire, & il y eut deux Gallions qui furent obligez de tirer deux coups de canon pour avertir les autres du danger où ils estoient, ce qui fit arrester toute la flote jusqu'à ce qu'ils eussent racommodé leurs manœuvres & leur grand masts.

Nous faisons voile tantost d'un costé, tantost de l'autre sans sçavoir au vray où nous estions, beuvans toujours de nostre eau puante dont l'on nous donnoit à chacun une pinte par jour.

Trois ou quatre jours après que l'orage fut cessé nous découvrimes la terre, ce qui fit que chacun se prit à crier, Espagne, Espagne.

Pendant que l'on tenoit conseil au bord de l'Admiral pour sçavoir quelle terre c'estoit, il y en eut quelques-uns qui vendirent des barrils de biscuit, & d'autres de l'eau à ceux qui en avoient besoin, chacuns s'imaginant que c'estoit quelque endroit de la coste d'Espagne.

Mais le resultat du conseil fut, après qu'on fut approché plus près de la terre, & qu'il y en eut plusieurs qui perdirent les gageures qu'ils avoient faites, que c'estoit l'Isle de Madere, ce qui les fit pester contre l'ignorance des Pilotes, & nous obligea tous à nous refoudre à la patience, voyans que nous n'estions pas encore à la fin de nostre voyage.

Neanmoins Dieu nous fit la grace après que nous eûmes découvert cette Isle, de nous donner un vent favorable pour nous conduire en Espagne, où douze jours après nous découvrimes Cadiz.

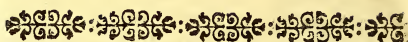
Quelques-uns des vaisseaux nous

quiterent en ce lieu - là , mais la plus grande partie passerent outre jusqu'à S. Lucar , & entr'autre le navire dans lequel j'estois.

Lors que nous arrivâmes en ce lieu dangereux que les Espagnols appellent *la Barre* , nous n'osâmes pas hazarder la conduite de nostre vaisseau à nos Pilotes ; mais nous nous servîmes de ceux du pays , que l'espoir du gain fit venir en si grand nombre que chaque navire de la flote avoit le sien pour le conduire dans le port , comme on a accoutumé de faire par tout aux havres & rades de difficile accez.

Le vingt-huitième jour de Novembre 1637. environ à une heure après midy nous mouillâmes l'ancre à saint Lucar de Barrameda où je descendis à terre avec plusieurs autres passagers , après avoir esté visitez auparavant par les Officiers de la douane.





CHAPITRE XVI.

Arrivée de l'Auteur à S. Lucar avec les particularitez de l'accueil qu'il y receut jusques à son embarquement pour l'Angleterre, & son débarquement à Douvres.

QUoi que je pusse m'en aller d'abord au Convent de S. Dominique où le vieux Religieux Paul de Londres demuroit encore, qui sans doute seroit ravi de me voir retourné des Indes, je crûs néanmoins que je ferois bien de demeurer ce soir-là en la compagnie de mes amis, tant Espagnols qu'Anglois, qui avoient fait un si long voyage avec moy, & de m'en aller dans quelque Auberge où je pourrois trouver plus de repos que dans le Convent, où je ne pouvois avoir qu'un maigre souper de Religieux, un fort petit logement & estre inquieté de cent questions que me feroit le vieux frere Paul de Lon-

dres touchant les Indes & le long-sejour que j'y avois fait.

Je m'en allay donc coucher ce soir-là dans une hostellerie Angloise, où je me reposay avec les pauvres prisonniers Anglois, que le maistre du navire m'avoit donnez en garde sur ma parole à condition de les représenter quand on voudroit.

Le lendemain j'envoyay mon amy Layfield porter une lettre au Convent au Religieux Paul de Londres, qui l'ayant receüe vint me trouver avec beaucoup de joye de me voir de retour des Indes, & après nous estre un peu entretenus ensemble, il me donna avis qu'il y avoit dans le port des navires qui estoient prests de s'en retourner en Angleterre.

Ce vieux Religieux qui estoit déjà tout decrepit & commençoit à radoter, avoit grande envie que je partisse bientôt de là, s'imaginant que je ne serois pas plûtoſt arrivé en Angleterre que je travaillerois à la conversion des Protestans, ce qui faisoit que chaque jour qui retardoit mon départ luy duroit une année, & luy faisoit faire tout son possi-

ble pour l'expédition de mon voyage, que je souhaitois encore plus que luy, estant prest à partir dès le lendemain si j'eusse trouvé le temps & un vaisseau à propos.

Mais Dieu qui m'avoit toujours accompagné pendant près de quatre-vingts dix jours de voyage sur mer, & qui m'avoit garanti au milieu de plusieurs fâcheux orages, disposa bientôt après cela toutes les choses nécessaires pour l'accomplissement de ce que j'avois tant souhaité, qui estoit de retourner en Angleterre mon pays natal, d'où il y avoit près de vingt-quatre ans que j'estois absent.

La première pensée que j'eus à saint Lucar, fut de quitter l'habit de Religieux que j'avois, & d'en prendre un autre avec quoy je pussé paroître en Angleterre, ayant encore cent écus de reste après un voyage de près d'un an depuis Petapa jusqu'à S. Lucar. Je fis donc faire un habit seculier par un tailleur Anglois, & me disposay ensuite à partir.

Il y avoit trois ou quatre navires qui estoient tous prests pour cela, & qui

n'avoient attendu que l'arrivée de la flote pour charger quelques marchandises, & principalement des barres d'argent.

Je pensay m'en aller dans celuy qui partit le premier où s'embarqua mon amy Layfield : car tous les prisonniers Anglois furent relâchez en ce lieu-là , & on leur permit de s'en retourner en leur pays.

Mais la providence de Dieu m'en empescha , puisque si je l'eusse fait je ferois aujourd'huy esclave en Turquie avec Layfield : car le lendemain que ce vaisseau fut parti , il fut pris par les Turcs & emmené à Alger avec tous les Anglois qui estoient dedans.

Dieu me fit donc trouver une conduite plus assurée que celle-là dans un vaisseau qui appartenoit au Chevalier Guillaume Courtin , & qui estoit commandé par un Flamand nommé Adrianzen qui demouroit lors à Douvres , avec qui je fis marché pour mon passage & pour estre nourri à sa table.

Ce vaisseau-là partit de la barre de S. Lucar neuf jours après mon arrivée en ce lieu-là , où il attendoit la com-

pagne de quatre autres navires ; mais principalement quelques barres d'argent des Indes, qu'il n'eût pas osé charger dans le havre à peine de confiscation.

Estant donc habillé d'une autre manière, & prest à mener une autre sorte de vie que celle que j'avois fait jusques alors, estant changé d'un Ameriquain à la mode d'un Anglois, le dixième jour de ma demeure dans saint Lucar je dis adieu à l'Espagne & à toutes les façons de faire des Espagnols.

Je dis aussi adieu au vieux Religieux Paul de Londres & à tous les autres qui estoient de ma connoissance, & m'embarquay dans un bateau pour passer la barre & m'en aller à nostre navire, qui dès ce soir-là mit à la voile en la compagnie de quatre autres pour aller en Angleterre.

Je pourrois reciter en ce lieu-cy toutes les bontez qu'eut pour moy Adrian Adriansen, & les civilitez qu'il me témoigna pendant le voyage ; mais je diray seulement que j'avois bien plus de sujet encore de remarquer la bonté de Dieu,

Dieu,

Dieu, qui nous donna un temps & un vent si favorable que sans aucun orage nous arrivâmes en treize jours à Douvres, où je descendis à terre & le navire entra dans les Dunes.

Les autres qui descendirent à Margaret furent amenez à Douvres, où ils furent visitez par les Officiers de la Doüane; mais comme je ne parlois qu'Espagnol, je ne fus point soupçonné n'y ayant personne qui me creult estre Anglois.

Deux jours après je pris la poste avec quelques Espagnols & un Colonel Irlandois, pour aller à Cantorbery, & de la passer à Gravesend.

Lorsque j'arrivay à Londres je me trouvay fort en peine de ne pouvoir pas parler ma langue maternelle, n'en pouvant dire que quelques mots interrompus par-cy par-là, de maniere que cela me faisoit craindre d'avoir bien de la peine à me faire reconnoître pour estre Anglois.

Neanmoins je cru que mes parens qui sçavoient bien que j'avois esté comme perdu pendant plusieurs années, me

reconnoistroient si d'abord je m'adreffois à quelqu'un d'entr'eux, jusqu'à ce que je puffe mieux m'exprimer en Anglois.

La premiere personne à qui je m'adreffay de nostre famille & dont j'eus la connoissance, fut Madame Penelope Gage veuve du Chevalier Jean Gage, qui demouroit en la ruë de saint Jean, que j'allay trouver dès le lendemain de mon arrivée à Londres, afin de sçavoir par son moyen quels estoient mes autres parens.

Neanmoins de peur de tomber en necessité en attendant, & afin que par leur moyen je puffe me remettre dans l'usage de ma langue maternelle que j'avois oubliée, sçavoir quelle part mon pere m'avoit laissé dans son bien, & apprendre les mœurs du pays, je cru par toutes ces raisons-là que je ferois fort bien de m'informer d'eux & de tâcher à les trouver.

Comme je fus entré chez Madame Gage, elle crut bien que j'estois son parent; mais elle se prit à rire en disant que je parlois comme un Indien ou com-

me un Gallois, & non pas comme un Anglois.

Elle ne laissa pas de me faire un bon accüeil dans sa maison, & me fit conduire au logis d'un de mes freres, qui logeoit en la ruë qu'on appelle *Longaker*, & qui estoit lors en la Province de Surrey, où ayant sceu mon arrivée il m'envoya un homme & un cheval pour m'amener chez un de mes oncles, qui demouroit à Gatton avec qui il estoit, afin que je passasse les festes de Noël avec eux.

Cet oncle qui me regardoit comme un homme qui avoit esté perdu, & qui estoit de retour après vingt-quatre ans, me receut fort bien chez luy & me traita fort obligeamment, & ensuite m'envoya à Cheam chez Monsieur Fromand qui estoit aussi un de nos parens, avec qui je demeuray jusques aux Roys, après quoy je m'en retournay à Londres avec mon frere.

Ainsi le Lecteur peut voir un Americain, qui après plusieurs dangers par mer & par terre arrive heureusement en Angleterre, où il peut com-

124. *Nouvelle Relation, &c.*
me je fais remarquer la grande bonté
de Dieu envers moy, pauvre & misé-
rable pecheur.

F I N.



B R I E V E
I N S T R U C T I O N

Pour apprendre la Langue Indienne qu'on appelle Poconchi ou Pocoman, dont l'on se sert aux environs de Guatimala, & en quelques endroits des Hondures.

QUOYQUE par la conversation ordinaire que les Indiens ont avec les Espagnols en divers lieux, ils entendent pour la pluspart les mots de la langue Espagnole dont l'on se sert communement ; de maniere qu'un Espagnol peut aller & venir parmy eux, & estre entendu lorsqu'il voudra avoir quelque chose par quelqu'un des Officiers, qui

sont nommez pour assister ceux qui passent par leurs villages.

Neanmoins parce que tous les Indiens n'ont pas une parfaite connoissance de la langue Espagnole, & qu'elle n'est pas en si grand usage parmy eux que leur langue naturelle, les Ecclesiastiques & les Religieux ont fait tout leur possible pour apprendre les langues de divers pays, & pour les reduire sous de certaines regles, afin que l'usage en put estre continué par ceux qui viendroient après eux.

Il faut aussi remarquer qu'il n'y a point de langage qui soit universel; mais qu'ils sont si differents entr'eux, que depuis Chyapa & les Zoques, jusques à Guatimala & saint Salvador, & aux environs des Hondures il y a pour le moins dix-huit langages differents, où il se trouve des Religieux qui en sçavent six ou sept parfaitement.

L'on n'enseigne aussi les Indiens, & on ne leur presche jamais que dans leur langue maternelle, & comme il n'y a que les Curez qui la parlent, cela fait qu'ils sont si ayez & si chers des habitans naturels.

Quoy que pendant que j'estois en ce pays-là, j'appris & pouvois parler deux langues differentes; l'une qu'on appelle *Chacciquel*, & l'autre *Poconchi* ou *Pocoman*, qui ont quelque rapport l'une avec l'autre; neanmoins la *Poconchi* estant la plus-aisée & la plus elegante, dans laquelle j'avois aussi accoustumé d'enseigner & de prescher ordinairement, j'ay jugé à propos d'en écrire quelques regles avec l'Oraison Dominicale, & une explication de chaque mot de cette priere, afin que la posterité en soit informée, & qu'elle puisse voir de quelle maniere l'on peut apprendre ces langues barbares.

L'on ne trouve pas dans la langue *Poconchi* ny dans aucune autre, la diversité des declinaisons, qui sont dans la langue Latine; & neanmoins il y a deux manieres de decliner les noms & de conjuguer les verbes par le moyen de diverses particules, selon que les mots commencent par une voyelle ou par une consone: Il n'y a point aussi de difference des cas, que ceux qui sont distinguez par ces particules ou par quelque preposition.

Les particules pour les mots ou les noms qui commencent par une consonne, sont comme il s'en suit :

SINGULIER. *Nu, A, Ru.* PLURIER. *Ca, Ata, Quitacque* : comme par exemple ; *Pat* signifie une maison, & *Tat* signifie pere, qu'on decline de la sorte.

SINGULIER. *Nupat*, ma maison ; *Apat*, ta maison ; *Rupat*, sa maison. PLURIER. *Capat*, nostre maison ; *Apatta*, vostre maison : *Quipat-tacque*, leur maison.

SING. *Nutat*, mon pere : *Atat*, ton pere : *Rutat*, son pere. PLUR. *Catat*, nostre pere : *Atatta*, vostre pere : *Quittacque*, leur pere.

L'on decline ainsi les noms qui commencent par une consonne ; comme *Queh*, un cheval : *Nuqueh*, *Aqueh*, *Ruqueh*, &c.

Hub, livre ou papier : *Nuhub*, *Ahub*, *Ruhub*.

Moloh, un œuf, *Numoloh*, *Amoloh*, *Rumoloh*.

Holom, la teste : *Nuholom*, *Aholom*, *Ruholom*.

Chi, la bouche : *Nuchi*, *Achi*, *Ruchi*.

en la langue Poconchi. 129

Cam, la main : *nucam*, *acam*, *rucam*.

Chac, chair : *nuchac*, *achac*, *rachac*.

Car, du poisson : *nucar*, *acar*, *rucar*, *cacar*, *acarta*, *quicartacque*.

Chacquil, corps ou chair d'homme : *nuchacquil*, *achacquil*, *ruchacquil*, *cachacquil*, *achacquilta*, *quichacquiltacque*.

Il y a quelques mots que l'on prononce comme *ts*, que l'on n'écrit pas avec *ts*, mais avec cette lettre *tz*, qui est particuliere à cette langue-là ; comme *tzi*, chien : *tziquin*, oyseau : *nutsi*, mon chien : *atsi*, ton chien : *rutsi*, son chien : *catsi*, nostre chien : *atsita*, vôtre chien : *quitsitacque*, leur chien. *Nutsiquin*, mon oyseau : *atsiquin*, ton oyseau : *rutsiquin*, son oyseau. *Catsiquin*, nostre oyseau : *atsiquinta*, vôtre oyseau : *quitsiquintacque*, leur oyseau.

Il n'y a point de terminaisons différentes des cas comme dans le Latin, mais les cas sont distinguez par quelques particules ou prepositions ; comme par exemple. La maison de Pierre, *rupat Pedro*, mettant le nom du pro-

priétaire, & la particule *ru*, qui est possessive.

De mesme pour le datif, & la particule *re*; comme par exemple, donnez son chien à Pierre, *chayere Pedro rutsi*.

Pour l'accusatif, quand il y a changement de lieu, il faut ajouter *chi*, autrement *non*; comme par exemple: Je m'en vay à la maison de Pierre, *Quino chi rupal Pedro*.

Le vocatif admet cet particule *ah* ou *ha*, de souhait ou d'appellation; comme: ô mon fils, ou hô mon fils, *ah vacun*, ou *havacun*.

L'ablatif gardant toujours la mesme terminaison avec le nominatif, s'exprime avec quelque preposition; comme en ma bouche, *pan nuchi*: avec ma main, *chi nucam*.

In, qui signifie je ou moy, ne se decline point comme aussi *at*, qui signifie vous, ou toy.

Le possessif mien ne se decline point aussi, comme *vi chin*, mien, ou pour moy, ainsi tien, ou pour toy, *ave*. Où il faut noter qu'en cette langue il n'y a point de double W, comme dans

l'Anglois; mais le *v* consone, ou le *u* voyelle, se prononcent comme le double *W* en Anglois, & ou en François; de sorte que quoy que nous prononçons *Wacun* ou *ovancun*, mon fils: *Wichin* ou *ovichin*, mien ou pour moy: *aWe* ou *aove*, tien ou pour toy: nous écrivons *vacun*, *vichin*, *ave*.

Les particules ou les lettres qui servent pour les noms qui commencent par une voyelle, sont comme il s'ensuit. SING. *v. au, r.* PLUR. *c. ou qu. au, ta, c. ou qu. tacque*, comme par exemple; *acun*, signifie fils: *ixim*, bled: *ochoch*, maison: qu'on decline de la sorte.

SING. *Vacun*, mon fils: *avacun*, ton fils: *racun*, son fils: PLUR. *Cacun*, nostre fils: *avacunta*, vostre fils: *cacuntaque*, leur fils.

SING. *Vixim*, mon bled: *avixim*, ton bled: *rixim*, son bled. PLUR. *Quixim*, nostre bled: *aviximta*, vostre bled: *quiximtaque*, leur bled.

SING. *Vochoch*, ma maison: *avo-coch*, ta maison: *rochoch*, sa maison. PLUR. *Cochoch*, nostre maison: *avochachta*, vostre maison: *cochochtaque*, leur maison.

L'on change & l'on decline aussi en la mesme maniere *abix*, qui signifie une piece de terreensemencée. *Acalterre*. *Vleu*, qui signifie aussi terre. *Acach*, une poule: à la reserve seulement que les mots qui commencent par un *I*, admettent qu'en la premiere & troisieme personne au pluriel; mais les autres n'admettent pour les mesmes personnes en pluriel, que le *C*. seulement.

Et de mesme que j'ay remarqué pour le changement & la declinaison des noms, les verbes reçoivent aussi diverses particules pour leur conjugaison, selon qu'ils commencent par une voyelle ou par une consone.

Ceux qui commencent par une consone, ont comme les noms, les articles suivans.

SING. *Nu*, *na*, *inru*. PLUR. *Inca*, *nata*, *inquitacque*; comme par exemple, *locob*, aimer.

SING. *Nulocob*, j'aime: *nalocob*, tu aimes: *inrulocob*, il aime. PLUR. *Incalocob*, nous aimons: *nalocobta*, vous aimez: *inquilocobtacque*, ils aiment.

en la langue Poconcht. 133

Nuroca, ou *nurapa*, je foïette ou je bats : *naroca* ou *narapa*, tu foïettes, ou tu bats : *inruroca*, ou *inrurapa*, il foïette, ou il bat. PLUR. *Incaroca* ou *incarapa*, nous foïettons ou nous battons : *narocata* ou *narapata*, vous foïettez ou vous battez : *inquirocatacque* ou *inquirapatacque*, ils foïettent ou ils battent.

Nutsiba, j'écris : *natsiba*, tu écris, *inrutriba*, il écrit. PLUR. *Incatsiba*, nous écrivons : *natsibata*, vous écrivez : *inquitribatacque*, ils écrivent.

Il n'y a point de temps plus qu'imparfait, ny de preterit plus que parfait, mais l'on se sert du plus que parfait au lieu d'eux ; il n'y a point aussi de temps futur, mais il est exprimé par le temps present, & on l'entend pour luy selon le sens du discours ; comme, *nulocho Pedro*, j'ayme ou j'aymeray Pierre : *tinlocob*, je t'ayme, ou je t'aymeray.

Quelquefois pour mieux exprimer le temps futur, l'on ajoûte ce verbe ; *inua*, je veux : *nava*, tu veux : *inra*, il veut : comme, *inua nulocob Pedro*, je veux aimer Pierre.

Les particules pour le temps plus que parfait, sont comme s'ensuit.

SING. *Ixnu, xa, ixru*. PLUR. *Ixca, xa, ta, ixquitacque* : où il faut noter que dans toutes ces particules-là & dans tout ce langage, la lettre *x*, se prononce comme *sh* en Anglois, & *ch* en François : comme *ixnu*, se prononce ainsi que *ichnu*, *xa* comme *cha*, *ixru* comme *ichru* : *ixca* comme *ichca*, & ainsi du reste.

Preterparf. SING. *Ixnulocob*, j'ay aimé : *xalocob*, tu as aimé : *ixrulocob*, il a aimé. PLUR. *Ixcacalocob*, nous avons aimé : *xalocohta*, vous avez aimé : *ixquilocohtacque*, ils ont aimé : & ainsi de tous les autres verbes cy-dessus.

Les particules pour le mode impératif sont telles.

Pour le nombre singulier & la seconde personne *cha*, pour la troisième personne au singulier *chiru*, pour la première personne au pluriel *chica*, pour la seconde *chatu*, pour la troisième *chiquitacque*; comme par exemple, *chacalocob*, que tu aimes : *chirilocob*, qu'il aime. PLUR. *Chicalocob*, que nous ai-

mions : *chalocohta*, que vous aimez : *chiquilocohtaque*, qu'ils aiment : & de mesme des verbes cy-dessus.

Le mode optatif est le mesme que l'indicatif, y ajoûtant cette particule *ta*, qui vaut autant que *utinam*, ou pleût à Dieu : comme, *nalocohta Dios*, pleût à Dieu que tu aimes Dieu : *ixnulocohta Dios*, plût à Dieu que j'eusse aimé Dieu.

Le mode conjonctif est aussi le mesme avec l'indicatif, y ajoûtant cette particule & preposition, *vei & ta, si* : comme par exemple, *vei nalocohta Dios*, si tu aimes Dieu : *vei ixnulocohta Dios*, si j'avois aimé Dieu.

Il n'y a point de mode infinitif, mais en son lieu l'on se sert de l'indicatif : comme, *quincholnutsiba*, je sçay écrire. *Quinquimi*, signifie mourir : *nurach*, je desire : *nurach quinquimi*, je desire mourir.

Il faut remarquer de plus que dans tous les verbes actifs, lorsque moy & toy, sont exprimez comme qui suit l'accusatif, ils sont accouplez avec la personne qui fait ou qui va devant le verbe par ces deux particules pour le

temps present ; *quin*, moy : *ti*, toy :
 & pour le preteritparfait , *xin*, moy :
ixti, toy : comme par exemple :

Quinalocoh, tu m'aimes : *xinalo-*
cob, tu m'as aimé : *quinraalocoh*, tu
 m'aimeras : *quinalocohta*, aime-moy,
 ou je prie à Dieu que tu m'aimes : *vei*
quinalocoh, si tu m'aimes : *vei xina-*
locob, si tu m'as, ou m'avois aimé :
quinarach nalocoh, tu desires de m'ai-
 mer.

De mesme pour la seconde personne
 à l'accusatif, *tinulocoh*, je t'aime : *ix-*
tinulocoh, je t'ay aimé : *tiranulocoh*,
 je te veux aimer : *tinulocohta*, je prie
 Dieu que je t'aime : *vei tinulocoh*, si
 je t'aime : *vei ixtinulocoh*, si je t'ay
 aimé, ou t'avois aimé.

Il faut encore remarquer que ces
 deux verbes, *quinchol*, qui signifie je
 puis : & *inua*, qui signifie je veux : se
 joignent elegamment aux autres verbes
 de quelque personne que ce soit ; mais
 impersonnellement en la troisieme per-
 sonne singuliere ; comme par exemple.

Incholnulocoh, je puis aimer : *inra-*
nulocoh, je veux aimer : *ixraixnulo-*
cob, j'ay voulu aimer : *ixcholixnulo-*
cob,

cob, j'ay peû aimer : *tichol nulocob*, je te puis aimer : *tiranulocob*.

Les lettres ou les particules pour les verbes qui commencent avec une voyelle, sont tels que s'ensuit.

SING. *Inu. nau. inr.* PLUR. *Inqu. ou inc. nauta, inqtacque*, ou *inctacque*, comme par exemple; *eça*, signifie delivrer, qui se dit ainsi.

SING. *Inveça*, je delivre : *naveça*, tu delivres : *inreça*, il delivre. PLUR. *Inqueça*, nous delivrons, *naveçata*, vous delivrez : *inquecatacque*, ils delivrent.

A est simple, signifiant souhaiter ou desirer, ou vouloir une chose, qui ne se trouve jamais sans ces particules.

SING. Je veux : *nava*, tu veux : *inra*, il veut. PLUR. *Inca*, nous voulons : *navata*, vous voulez : *incatacque*, ils veulent. *Ivireh*, ouyr : *invivireh*, j'oys : *navivireh*, tu oys : *inrivireh*, il oyt. PLUR. *Inquivireh*, nous oyons : *navivirehta*, vous oyez : *inquivirehtacque*, ils oyent.

En cette maniere-là j'ay enseigné brievement comme il faut decliner toutes sortes de noms, & conjuguer les

verbes en cette langue.

Il ne reste plus sinon que je parle des verbes passifs, comme il les faut former & les conjuguer avec les memes particules.

Les verbes passifs comme ils ont différentes terminaisons, se forment aussi diversément.

Communement dans ceux qui finissent avec un *a*, l'on retranche l'*a* au passif, & l'on ajoute à la dernière consonne *bi*, comme par exemple: *nuroca*, je fouëtte, ou je frape: le passif est *quinrochi*; de mesme *nurapa*, je fouëtte ou je frape est au passif: *quinrapbi*, à la reserve de *nutriba*, j'écris: qui change le *b*, en *m*; *quintsimbi*, je suis écrit.

Ceux qui finissent en *ch*, changent *ch* en *onbi*; comme *nutocob*, j'ayme: *quinloconbi*, je suis aimé.

De mesme ceux qui finissent en *ch*, changent *ch* en *bi*; comme, *invivirch*, j'oys: *quinivirbi*, je suis oüy: *nuçara*, j'enseigne: *quincutbi*, je suis enseigné par la première regle.

Mais ceux qui finissent en *ça*, (où il faut noter que cette lettre *ç* ou *c* avec un titre au dessous, se prononce com-

mé une *s*,) changent l'*a* en *ibi*, comme par exemple, *inveça*, je delivre: *quinoçiki*, je suis delivré: *nucamça*, je tué: *quicamcibi*, je suis tué.

Ceux qui finissent en *ach*, ajoutent *bi* au passif, comme *nucab*, je pardonne, fait au passif *quinqacchi*, je suis pardonné.

Les particules qui changent ou conjuguent les verbes passifs, sont ceux qui suivent.

SING. *Quin*, *ti*, *in*. PLUR. *Cob*, ou *co*, *tita*, *quitacque*, comme par exemple.

Quiloconbi, je suis aimé: *tiloconbi*, tu es aimé: *inloconbi*, il est aimé. PLUR. *Coloconbi*, nous sommes aimez: *tiloconbita*, vous estes aimez: *quiloconbitacque*, ils sont aimez.

Quinrochi, je suis battu ou foüetté: *tirochi*, tu es battu ou foüetté: *inrochi*, il est battu ou foüetté. PLUR. *Corochi*, nous sommes battus ou foüettez: *tirochita*, vous estes battus ou foüettez: *quirochitacque*, ils sont battus ou foüettez.

Les particules pour le temps plus que parfait, sont les suivantes.

SING. *Xin*, *ixti*, *ix*. PLUR. *Xob*,
ou *xo*, *ixti ta*, *xitacque*, comme par
exemple.

SING. *Xinloconbi*, j'ay esté aimé :
ixtiloconbi, tu as esté aimé : *ixlocon-*
bi, il a esté aimé. PLUR. *Xoloconbi*,
nous avons esté aimez : *ixtiloconbita*,
vous avez esté aimez : *xiloconbitac-*
que, ils ont esté aimez.

Xinrochi, j'ay esté foüetté ou battu :
ixtirochi, tu as esté foüetté ou battu :
ixrochi, il a esté foüetté ou battu.
PLUR. *Xorochi* ou *xobrochi*, nous a-
vons esté foüettez ou battus : *ixtiro-*
chita, vous avez esté foüettez ou bat-
tus : *xirochitacque*, ils ont esté foüet-
tez ou battus.

Le mode imperatif est tel.

Tiloconbi, fois aimé : *tiloconbta* ;
foyez aimez : *cbiquiloconbotacque*,
qu'ils soient aimez : où vous voyez
que la particule *bi* est changée en *bo*.

Le mode optatif & le conjonctif, sui-
vent le mesme ordre que les verbes pas-
sifs, en mettant *ta* à l'optatif, & *vei*
au conjonctif, comme par exemple.

Quinloconbita, je prie Dieu que je
fois aimé : *tiloconbto*, je prie Dieu

en la langue Poconchi. IAE

que tu fois aimé : *incolonbita*, je prie Dieu qu'il soit aimé : *cobloconbita*, je prie Dieu que nous soyons aimez : *tiloconbitata*, je prie Dieu que vous soyez aimez : *quiloconbotatacque*, je prie Dieu qu'ils soient aimez.

De mesme au temps plus que parfait l'on ajoûte seulement *ta*, comme par exemple.

Xinloconbita, plût à Dieu que j'eusse esté, ou que j'avois esté aimé : *ixtiloconbita*, je prie Dieu que tu eusses esté ou que tu ayes esté aimé : *ixloconbita*, je prie Dieu qu'il ait esté, ou qu'il eut esté aymé. PLUR. *Xocolonbita*, je prie Dieu que nous ayons esté, ou que nous eussions esté aimez : *ixtiloconbitata*, je prie Dieu que vous ayez esté, ou que vous eussiez esté aimez : *xiloconbitatacque*, je prie Dieu qu'ils ayent esté, ou qu'ils eussent esté aimez.

Où il faut noter que la particule *ta*, s'il y a quelqu'autre mot ou sentence jointe au verbe, peut estre mise devant le verbe comme *nimta quinloconchi*, je prie Dieu que je fois grandement aimé : autrement si le verbe est seul, *ta* est mis après.

Le mode conjonctif est tel, *vei quinloconbi*, si je suis aimé : *vei tiloconbi*, si tu es aimé, & ainsi du reste.

C'est tout ce qu'on a accoûtumé d'enseigner sur cette langue-là. Que si quelqu'un est bien instruit en toutes ces règles cy-dessus, & sçait parfaitement tous ces principes-là, ayant un Dictionnaire des mots de cette langue, il pourra facilement apprendre à la parler en peu de temps.

Que si mes amis me témoignent qu'on seroit encore bien-aïse de voir un Dictionnaire sous la presse, je leur donneray cette satisfaction, j'y travailleray pour l'amour d'eux.

Cependant j'ay jugé à propos de faire imprimer à present ces brieves instructions seulement par curiosité, & pour faire voir la facilité qu'il y a d'apprendre les langues Indiennes.

Enfin j'acheveray cet ouvrage qui n'a point encore eu son pareil, par la priere Dominicale en cette langue-là, avec son explication le plus brievement que je pourray.

Catat taxah vilcat; Nimta tucabar-gibi avi; inchalita avibauripan cana.

en la langue Ponconchi. 143

Invanivita nava yabvir vacacal, he invantaxab. Chaye runa cahubunta quibviic; naçachtamac, he incaçackve quimac ximacquiri chiquib; ma-coacana chipam catacchyhi, coaveçata china unche stiri, mani quiro, he in-qui. Amen.

Il faut remarquer que *catat*, selon la premiere regle de la declinaison des noms, est la premiere personne au pluriel, qui se connoist par la particule *ca*, adjouëtée à *tat*, qui signifie pere; de sorte que *catat* signifie nostre Pere.

Taxab, signifie le Ciel, & on le met devant le mot ou le verbe *vilcat*, pour estre plus élegant & mieux placé, au contraire du Latin & del'Anglois, où *es* est mis devant *in cœlis*, ou aux Cieux. On le met aussi sans aucune preposition, au contraire du Latin, du Grec, & del'Anglois; car en cette langue, les prepositions sont souvent omises, mais entendues.

Vilcat, signifie *es*, ou *qui est*, c'est la seconde personne du verbe, *sum, es, fui*, qui est un verbe anomal & qui ne se conjugue pas suivant la regle des verbes cy-dessus; comme par exemple,

vilquin, je suis: *vilcat*, tu es: *villi*, il est. PLUR. *Vilcob*, nous sommes: *vilcatta*, vous estes: *vilque tacque*, ils sont.

Le temps plus que parfait, *kinvi*, j'ay esté: *ixtivi*, tu as esté: *ixvi*, il a esté. PLUR. *Xobvi*, nous avons esté: *ixtivita*, vous avez esté: *xivitacque*, ils ont esté.

L'imperatif *tivi* ou *tivo*, que tu sois: *chivi* ou *chivo*, qu'il soit. PLUR. *Cobui ta* ou *cobvo ta*, que nous soyons: *tivita* ou *tivota*, que vous soyez: *quivita* ou *quivota tacque*, qu'ils soient.

L'opratif & le conjonctif sont suivant les regles cy-dessus, en adjoûtant *ta* ou *vei* au temps present, & plus que parfait du mode indicatif; *nimta incabarcibi*, qui signifie, je prie que Dieu soit grandement magnifié. *Nim*, signifie grand ou grandement: *ta* est opratif ou de souhait: *incabarcibi*, est la troisième personne du verbe *quincaharcibi*, qui signifie estre magnifié ou exalté, qui se forme suivant la regle cy-dessus, du verbe actif *nucabarça*, magnifier ou exalter, en changeant le dernier

nier *a*, en *ih*, & adjoustant *quin*, la particule du passif.

Avi, ton nom: *vi*, signifie nom: & selon la regle cy-dessus pour les noms qui commencent avec une consone, *a*, est la particule de la seconde personne.

Inchalita avihauri, laisse venir ton Royaume, est l'expression propre de ces mots. *Inchali*, est la troisième personne du verbe, *quinchali*, qui signifie venir: *ta*, est comme cy-devant *optantis*, ou de souhait. *Ihauri* ou *ihauric*, signifie Royaume: *au*, estant adjoué montre la seconde personne.

Pancana, sur nos testes: cecy est une expression particuliere en cette langue-là, qui a, comme toutes les autres, plusieurs phrases & plusieurs expressions étranges, elegances propres, & circonlocutions dont celle-cy est une, de dire que ton Royaume vienne sur nos testes. *Pam* ou *pan*, est une preposition qui signifie en, dedans, ou dessus. *Na*, signifie teste: *nuna*, ma teste: *cana*, nostre teste: selon la regle cy-dessus, d'où vient qu'ils appellent un chapeau *pan nuna*, comme estant sur la teste.

Invaniva ta nava, que ce tu veux, soit fait : ils n'ont point de nom propre pour exprimer la volonté ; mais ils l'expriment par un verbe : *invanivi*, est la troisième personne du verbe : *quinvanivi*, qui signifie estre fait. L'actif est *nuvan*, je fais : d'où l'on forme plusieurs passifs comme *quinvan*, *quinvanhi*, *quinvani*, *quinvanivi*, *quinbanan*, *quinvantih*, dont le dernier signifie estre fait promptement.

De la mesme maniere à tous les verbes actifs & passifs, l'on adjoûte à la fin cette particule *tih*, pour signifier la hâte ou la diligence en quelque chose. *Nava*, est la seconde personne du verbe *inva*, je veux : selon la regle des verbes qui commencent par une voyelle ; *nava*, tu veux ; *inra*, il veut.

Tahvir vach acal, j'ay sur la face de la terre : *yahvir*, est un adverbe, qui signifie j'ay : *vach*, signifie face : *nuvach*, ma face : *avach*, ta face : *ruvach*, sa face : *acal*, signifie la terre.

He invan taxan, comme elle est faite dans le Ciel : *he*, est un adverbe qui signifie ainsi comme, *ivan* est la troisième personne du verbe passif,

quinvan, estre fait: *taxah*, comme devant, signifie au Ciel, sans y adjoûter aucune preposition.

Chaye runa, donne aujourd'huy: *nuye*, est la premiere personne au temps present signifiant je donne: *cha*, est la particule, selon la regle cy-dessus de la seconde personne du mode imperatif. *Chaye*, donne toy: *chiruë*, qu'il donne: *runa*, aujourd'huy.

Cahuhun taquib viic, nostre pain de chaque jour: où il faut remarquer que *ca*, lorsqu'il est mis devant *hubun*, est placé fort elegamment, quoy qu'il dépende du mot *viic*, qui signifie pain. *Nuviic*, mon pain: *caviic*, nostre pain: *hubun*, est un mot qui ne se decline point, signifiant chaqu'un ou chaque chose: *quib*, signifie le Soleil ou le jour.

Naçab ta camac, je prie Dieu que tu nous pardonnes nos pechez; ils ne servent point icy de l'imperatif, comme en Latin *dimitte*, & en François pardonne; mais avec la particule *ta*, de souhait ils employent l'optatif; *naçab* est la seconde personne du verbe: *nuçab*, je pardonne: *mac*, signifie pe-

ché : *numac* , mon peché ou mes pechez : *camac* , nos pechez : *laval* , est un autre mot en cette langue-là qui signifie aussi peché.

He incaçachve quimas , de mesme que nous pardonnons leurs pechez. *Incaçach* , est la premiere personne au pluriel , selon la regle cy-dessus , pour les verbes qui commencent avec une consonne ; *ve* , est mis à la fin pour estre plus elegant : *quimac* , est la troisiéme personne au pluriel.

Où il faut remarquer que dans un discours ou dans une sentence on laisse quelquefois la particule *tacque* , que j'ay mise cy-dessus dans la regle pour decliner , & quelquefois on l'adjoute aussi comme icy ; *quimac* , leurs pechez : où il y auroit autrement *quimactacque*.

Xim acquivi chi quib , qui ont peché contre nos dos : *de mac* , qui signifie peché , l'on forme ce verbe *quimacquivi* , pecher. De mesme aussi de *laval* , peché : l'on forme un autre verbe , *quinlavini* , pecher : ce verbe *quimacquivi* , est un deponent , dont il y en a plusieurs en cette langue , comme *quincutani* , prêcher : qui ont les mes-

mes particules que les verbes passifs.

Chiquih, est un mot composé de la preposition *chi* & *ih*, qui signifie dos : que l'on change comme les noms qui commencent par une voyelle, & joint avec *chi*, signifie contre : comme *chivin*, contre moy : *chavih*, contre toy : *chirih*, contre luy. PLUR. *Chiquih*, contre nous : *chavihta*, contre vous : *chiquih tacque*, contr'eux.

Et si l'on nomme une autre troisième personne, *chirih* sert pour contre ; comme *chirih Pedro*, contre Pierre : qui est contre le dos.

Si l'on nomme quelqu'un en la troisième personne au pluriel, lors on dit *chiqui*, comme *chiqui unche*, ou *chiquih cunch elal*, contre tous.

Mecoacana, ne nous laisse point. Ce verbe est composé de trois ; premièrement *ma*, est abrégé du mot *mani*, qui signifie *non*, comme aussi *manchueu* : *co* ou *coh*, signifie nous : & comme j'ay remarqué dans les regles cy-dessus, est mis icy devant le verbe, ce qui fait que l'n en est retranchée, où sans cela il y auroit *nasana*, de *nucana*, je laisse : *na-*

cana, tu laisses: *inrucana*, il laisse: & ainsi du reste.

Chipam catacchihî, en nostre estre tenté. Cecy est aussi une autre belle maniere de s'exprimer en cette langue, d'employer le verbe passif pour un nom, & d'y adjoûter une preposition, comme icy *chipam*, qui signifie *en*, & joignant au verbe les particules avec quoy les noms sont changez & declinez: *nucacchihî*, signifie je tente: le passif est *quintacchihî*, je suis tenté: d'où *nucacchihî*, signifie mon estre tenté, ou ma tentation: *attacchihî*, ta tentation: *rutacchihî*, sa tentation: *catacchihî*, nostre tentation.

Coaveçaca china unchetfiri, delivre nous de toutes choses mauvaises: *inveça*, comme j'ay dit cy-devant, signifie delivrer. *Co*, est la premiere personne au pluriel qu'on met devant le verbe, comme j'ay remarqué dans la regle cy-dessus, & en cette conjonction ou composé *macoacana*. *China* est une preposition qui signifie dessus, ou de.

Unche, signifie toutes ou tout, qui ne se decline point: *tfiri*, est un adjectif qui est proprement indeclinable,

en la langue Poconchi. 131

ou invariable en genre, en cas, & en nombre, comme sont tous les autres adjectifs en cette langue-là. Il signifie méchant ou mauvais, comme *tsirivinae*, un méchant homme : *tsiri ixoc*, une mauvaise femme : *tsiri chicop*, une mauvaise ou une méchante beste : c'est aussi la mesme chose au nombre pluriel.

Sans substantif il est comme au genre neutre, comme *malum* pour *mala res*, signifie une méchante chose, ou de méchantes choses.

Le substantif qui s'en forme est *tsiriquil*, qui signifie méchant ou méchanceté ; *voron*, qu'il signifie la mesme chose.

Maniquiro, non bonnes : cecy est mis pour une plus ample expression des choses mauvaises, afin d'estre delivré de quoy que ce soit qui n'est pas bon.

Mani, comme j'ay remarqué cy-devant, signifie non ; *quiro*, est comme *tsiri*, un adjectif qui signifie bon ou une bonne chose, & ne se decline ny ne se change point en tous les nombres.

Quiro vinoc, un bon homme : *quiro ixoc*, une bonne femme : *quiro chicop*,

une bonne beste : de mesme au nombre plurier, *quirovinac*, bons hommes.

Le substantif qui derive de cet adjectif, est *quirohal*, bonté. *Chiobal*, signifie la mesme chose. *Quirolab*, est tres-bon. *Tirilab*, tres-mauvais; où *lab* est adjouté à la fin d'un adjectif, il porte la mesme aggravation que *valde* en Latin.

He inqui, de mesme, ou ainsi comme il dit, dont l'intention est, que comme dit celuy qui a enseigné cette priere.

Quinqui, signifie je dis : *tiqui*, tu dis : *inqui*, il dit. *Cohqui*, nous disons : *tiquita*, vous dites : *tiquitacque*, ils disent.

Amen, tous les mots qui n'ont point de vraye expression dans les langues Indiennes, sont continuez en Espagnol ou en leur langue propre, comme est icy, *amen*.

De mesme le vin qu'ils n'avoient point autrefois, ils l'appellent *vino*, quoy que par un mot impropre quelques-uns l'appellent *castillanaba*, c'est à dire eau de castille; de mesme ils ap-

en la langue Poconchi. 153

pellent ordinairement Dieu, *Dios*, quoy-
que quelques-uns l'appellent *Nim Ah-
val*, c'est à dire le Grand-Seigneur.

C'a donc esté par curiosité & pour
satisfaire à la priere de quelques-uns
de mes particuliers Amis, que j'ay fait
mettre sous la presse un langage qui
n'a jamais esté imprimé ny connu dans
l'Angleterre.

S'il arrive par cas fortuit qu'un mar-
chand, un matelot, ou un Capitaine
de mer, soient portez à quelque côte
où ils pourront rencontrer par hazard
un Indien Pocoman, cela leur servira
pour leur donner quelque intelligence
de la langue Poconchi, & entendre une
partie de ce qu'il leur dira en son lan-
gage par le moyen de ces instructions,
aufquelles je pourray bien adjoûter cy-
après quelque chose de considerable en
faveur de ma patrie, laissant cependant
au Lecteur le temps d'étudier ce que je
luy ay donné, aussi succinctement que
j'ay pû.

*Fin de la Quatrième & dernière
Partie.*



P R I V I L E G E
du Roy.

L OUIS PAR LA GRACE
DE DIEU, ROY DE
FRANCE ET DE NA-
VARRE : A nos amez & feaux
Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlemens, Grand-
Conseil, Requestes de nostre
Hostel & de nos Palais, Bail-
lifs, Senechaux, Prevosts, leurs
Lieutenans, & à tous autres nos
Justiciers & Officiers qu'il ap-
partiendra, SALUT. Le Sieur
DE BEAULIEU Huës O NEIL,
nous a fait remontrer qu'il au-
roit traduit de l'Anglois, *La*
Relation des Indes Occidentales,

contenant les voyages de Thomas Gage, &c. laquelle il desireroit faire imprimer & donner au public s'il en avoit nos Lettres sur ce necessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur de Beaulieu, nous luy avons permis & de nostre grace speciale, pleine puissance & autorité Royale, permettons & octroyons par ces Presentes, de faire imprimer la-dite *Nouvelle Relation des Indes Occidentales*, contenant les voyages dudit Thomas Gage; par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, en un ou plusieurs volumes, en telle marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de dix années, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois : pendant lequel temps faisons tres-expresses def-

fenses à toutes personnes de
quelque qualité qu'elles soient,
d'imprimer ou faire imprimer
ledit Livre sous quelque pre-
texte que ce soit, à peine de
quinze cens livres d'amande,
confiscation des Exemplaires
contrefaits, & de tous dépens
dommages & interests, à con-
dition qu'il en sera mis deux
Exemplaires en nostre Biblio-
theque publique, un dans celle
de nostre Chasteau du Louvre,
& un dans celle de nostre tres-
cher & feal Chevalier, Garde-
des-Seaux de France le Sieur
Daligre, avant que les exposer
en vente, à peine de nullité des
Presentes, du contenu desquelles
vous mandons faire jouïr & u-
ser ledit Exposant pleinement
& paisiblement, cessant & fai-
sant cesser tous troubles & em-
peschemens au contraire; vou-

lons qu'en mettant au commen-
cement ou à la fin dudit Livre
un Extrait des Presentes, elles
soient tenuës pour deuëment
signifiées: Commandons au pre-
mier nostre Huissier ou Sergent
sur ce requis, faire pour l'exe-
cution desdites Presentes tous
exploits, significations, & au-
tres actes requis & necessaires,
sans demander autre permission:
Car tel est nostre plaisir. Don-
né à Saint Germain en Laye,
le 7. jour de Decembre, l'an
de grace 1673. Et de nostre re-
gne le trente-unième.

Par le Roy en son Conseil.
Signé, DALENCE'.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Impri-
meurs de Paris, le 3. de Fevrier
1674. suivant l'Arrest du Par-
lement, des 8. Avril 1653. & ce-*

*luy du Conseil Privé du Roy, du
7. Fevrier 1665.*

Signé, D. THIERRY, Syndic.

*Achevé d'imprimer pour la
premiere fois, le 2. Juin 1676.*

*Ledit Sieur de Beaulieu a cedé
son droit de Privilege à Gervais
Clouzier, pour en jouir pour tout
le temps porté par iceluy, & ce
suivant l'accord fait entr'eux.*

D676

G1330

v. 3-4

